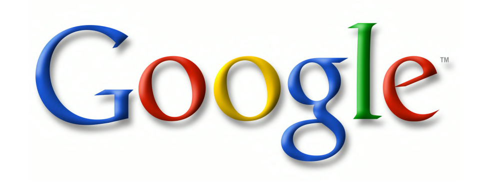

Google

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE

COMÉDIES EN VERS. — TOME IX.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement ; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou dechiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire ; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullemenl soutenir la comparaison.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES
ET COMÉDIES
RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire;

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MAME, FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1808.

LE

PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE,

PAR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre François, le 3 février 1735.

NOTICE
SUR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

Pierre-Claude Nivelle de la Chaussée naquit à Paris en 1692 ; il y fit ses études au collége de Louis-le-Grand. L'opulènce de sa famille lui laissoit le choix de ses occupations, et son penchant le porta vers la littérature. Une grande modestie l'avoit encore empêché de rien faire paroître, lorsqu'il se vit lancé dans la carrière, pour ainsi dire malgré lui, par le besoin impérieux de répondre aux paradoxes de La Mothe sur la poésie.

L'Épître de Clio parut et attira l'attention du public. Dès ce moment, l'auteur se livra entièrement aux lettres, et particulièrement au théâtre.

La première comédie de La Chaussée fut *la Fausse Antipathie*, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 2 octobre 1733. Elle eut dix-neuf représentations.

L'année suivante, le 11 mars, parut *la Critique de la Fausse Antipathie*. Cette petite pièce, en un acte, en vers, n'a obtenu que peu de représentations.

Le Préjugé à la Mode, comédie en cinq actes, en vers, fut jouée pour la première fois le 3 février 1735, et obtint le plus grand succès.

L'École des Amis, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 25 février 1737, fut donnée douze fois.

Maximien, tragédie, la seule de notre auteur, parut pour la première fois le 28 février 1738, et fut donnée vingt-deux fois.

Mélanide, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 12 mai 1741, fut fort accueillie.

Amour pour Amour, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 16 février 1742, eut treize représentations, pendant lesquelles elle fut fort applaudie.

L'École des Mères, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 27 avril 1744. Le grand succès qu'elle eut alors s'est soutenu à toutes ses reprises.

Le Rival de lui-même, comédie en un acte, en vers, n'obtint que quatre représentations. La première est du 20 avril 1746.

Paméla, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 6 décembre 1743, excita un si grand

tumulte dans le parterre, qu'elle ne put être achevée. L'auteur la retira le lendemain.

La Gouvernante, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 18 février 1747, et fut jouée dix-sept fois. On la revoit toujours avec plaisir.

L'École de la Jeunesse, ou *le Retour sur soi-même*, comédie en cinq actes, en vers, donnée pour la première fois le 29 février 1749, n'eut que trois représentations.

La Chaussée a composé plusieurs autres comédies, qui ont été représentées soit à la cour, soit chez des seigneurs; mais nous n'en parlons pas ici, parce qu'elles n'ont point été jouées au Théâtre François.

Cet estimable et fécond auteur, reçu membre de l'Académie françoise en 1736, mourut le 14 mars 1754, dans sa soixante-troisième année.

PERSONNAGES.

CONSTANCE.
D'URVAL, époux de Constance.
SOPHIE, nièce d'Argant.
DAMON, ami de d'Urval, amant de Sophie.
ARGANT, père de Constance.
CLITANDRE, } marquis.
DAMIS, }
FLORINE, suivante de Constance.
HENRI, valet de chambre de d'Urval.

La scène est au château de d'Urval.

LE

PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

Ah, Constance! est-ce à vous à prendre ma défense?
Et celle de l'hymen, vous?...

CONSTANCE.

Ce doute m'offense;
Vous me connoissez peu, si vous me soupçonnez
De penser autrement.

DAMON.

Madame, pardonnez...
(*A part.*)
Épouse vertueuse autant qu'infortunée!

CONSTANCE.

Si je fais quelques voeux, c'est pour votre hyménée,
Damon, soyez-en sûr; croyez qu'il m'est bien doux
De servir un ami si cher à mon époux.

DAMON.

C'est l'étroite amitié dont votre époux m'honore
Qui me perd dans l'esprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi! votre liaison?...

DAMON.

M'expose à son courroux.
Tout le monde n'est pas aussi juste que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice,
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injustice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur!
Peut-être elle me rend justice au fond du cœur,
Mais j'y vois encor plus de frayeurs et d'alarmes.
Elle outrage à la fois mon amour et ses charmes.
On se trompe en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen est un engagement
Dont son sexe est toujours l'innocente victime:
Tel est son sentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne sais quel exemple ou plutôt quelle erreur
Autorise encor plus son injuste terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut-être inexcusable?
Elle vous trouve à plaindre, et m'en rend responsable:
Enfin elle me croit complice d'un époux...

CONSTANCE.

Monsieur, elle se trompe, et nous offense tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proie,

CONSTANCE.

Damon, il n'en est rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croie.

CONSTANCE.

Brisons là, je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conseils aura peut-être égard;
Fiez-vous-en à moi.

DAMON.

C'est en vous que j'espère;
Vous savez que son sort dépend de votre père.

CONSTANCE.

J'attends Argant; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je suis confus...

CONSTANCE.

Allez, je me fais un honneur
De la faire changer d'idée et de langage.
Surtout, que mon époux ignore cet outrage.

DAMON, *à part, en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux?
Que d'Urval devroit bien y borner tous ses vœux!

SCÈNE II.

CONSTANCE, *seule.*

FAUT-IL que mon époux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidèle et si sage?
Me verrai-je toujours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel?
Oui, je dois m'imposer cette loi rigoureuse;
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir,
D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr;

Du moins, n'ajoutons pas ce supplice à ma peine;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCÈNE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

Vous m'avez ordonné de vous attendre ici,
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT, *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroissez ému?

ARGANT.

Je suis même en colère.
Je sors de chez Sophie, elle tient de sa mère.
L'entretien que je viens d'avoir à soutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir;
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi! vous savez?...

ARGANT.

Ma fille, un peu de complaisance;
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéis.

ARGANT.

D'Urval est à peu près ce que je fus jadis;
Ce temps n'est pas si loin que je ne m'en souvienne:
Ma jeunesse fut vive encor plus que la sienne.
On me maria donc, et me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé:

Et véritablement une union si belle,
Si ma femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du temps se passa, mais beaucoup, presque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre roman;
Mais auprès d'une femme on a beau se contraindre :
Bon! naturellement le sexe aime à se plaindre.
Or, comme enfin l'amour se change en amitié...
C'est justement de quoi se fâcha ma moitié :
Elle ne savoit pas, ni vous non plus, madame,
Que sans amour on peut très bien aimer sa femme;
Elle crut perdre au change, elle dissimula
Peut-être près d'un mois : après cet effort-là,
Il survint entre nous un terrible grabuge;
Madame se plaignit, et mon père en fut juge;
Le bon-homme autrefois fut dans le même cas :
Mon fils a tort, dit-il, je ne l'excuse pas;
Puisqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie...
Je répondrois de même, et j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on se trompe souvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit et m'enchante...
Eh bien! madame, soit; vous êtes très contente...
Oui... très heureuse... très...

CONSTANCE.

Monsieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites partout du bien de votre époux...

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage
N'est pas toujours un triste et cruel esclavage....

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... j'enrage de bon cœur...
Mais, de grâce, achevez de me tirer d'erreur;
Ma nièce est votre amie, et je lui sers de père.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être aussi chère.

ARGANT.

Oui; mais on a pris soin de lui gâter l'esprit;
Damon et votre époux en sont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans son cœur trop crédule
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette aversion folle, et ces airs de mépris
Qu'elle a pour l'hyménée? Où les a-t-elle pris?
A son âge on n'a point de chimères pareilles
A celles dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire, une Agnès se fait illusion,
Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la nature;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses désirs;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs.
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma nièce en prend une autre idée,
C'est l'effet des sujets de chagrin et d'ennui
Que vous lui débitez contre votre mari.

CONSTANCE, *à part.*

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

(Haut.)

Apprenez donc, monsieur, la façon dont je pense,
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me louer d'un heureux hyménée,
Je ne méritois pas d'être si fortunée :
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux,
Si j'avois à pleurer le cœur de mon époux,
Je cacherois ma honte en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, et qu'elle sait souffrir.
Voilà mes sentiments, tirez la conséquence.

ARGANT.

On n'agit pas toujours aussi bien que l'on pense :
Un beau raisonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, si vous voulez me convaincre en effet,
Concourez avec moi pour marier ma nièce;
Otez-lui de l'esprit ce travers qui me blesse;
Et que bientôt Damon...

CONSTANCE

C'est justement de quoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaise à Sophie.

ARGANT.

Ma nièce l'aimeroit?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie.
Oui, je crois qu'en secret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuse-t-elle un homme qui lui plaît?

CONSTANCE.

Ce n'est point un refus, c'est de l'incertitude.
On ne s'engage point sans quelque inquiétude;
En cela j'aurois tort de la désapprouver:
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver;
Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il est possible,
A s'assurer du cœur qu'elle a rendu sensible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne servent à rien.
(*Sophie paroît.*)
Bon. La voici, je vais commencer l'entretien.

SCÈNE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ARGANT.

ARGANT, *à Sophie.*

MA nièce, comment donc entendez-vous la chose?

SOPHIE, *en regardant Constance.*

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le suppose.

SOPHIE

Après ce que madame a dû vous confier,
Votre dessein n'est plus de me sacrifier.

ARGANT.

Moi, te sacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a su plaire,
Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT.

Eh! c'est apparemment madame que voilà,
Qui t'approuve, et qui croit qu'une fille à ton âge
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'est pour ton bien,
Pour te faire jouir d'un sort pareil au sien.

SOPHIE.

Quoi! vous me souhaitez un semblable partage?
(En montrant Constance.)
Madame est donc heureuse?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Est-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir.
Ma crainte cependant n'est pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'estime,
Plus que je n'en avoue, et que je ne m'en crois:
Peut-être, si mon sexe abusé tant de fois,

Pouvoit espérer d'être heureux en mariage,
Je choisirois Damon... L'exemple me rend sage.
Madame, j'ai des yeux, et je vois assez clair:
Je remarque aujourd'hui qu'il n'est plus du bon air
D'aimer une compagne à qui l'on s'associe;
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie:
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître;
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être;
Il faut qu'il sacrifie au préjugé cruel
Les plaisirs d'un amour permis et mutuel:
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime;
La mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance! Heureuse, elle?

CONSTANCE, *avec vivacité.*

Oui, madame, je le suis.

SOPHIE, *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes et de grâces,

Deviez-vous éprouver de pareilles disgrâces?
Elle a dit mon secret, je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte?

SOPHIE.

En rien, et je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue?...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, madame,
J'ai vu... j'ai reconnu les traces de vos pleurs;
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs:
Mais que dis-je? j'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, et l'autre la dément:
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.
Constance... Mais qui diable y pourroit rien comprendre?
En attendant, je sais le parti qu'il faut prendre.
Vous m'avez entendu, madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon...
Mesdames, à votre aise; il ne faut point se rendre:
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Qu'avez-vous fait?

SOPHIE, *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable;
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable?
Oui, ma chère Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais-je à votre vertu?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi! parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups,
Violer tous les jours le serment qui nous lie,
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits
Qui devroient être égaux?... Mais ils ont fait les lois.
Il faut que je ménage un cruel qui me brave;
Sa femme est sa compagne, et non pas son esclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuser d'insensibilité.

CONSTANCE, *tendrement.*

M'en soupçonneriez-vous?

SOPHIE.

Non, je vous rends justice;
Je sais que vous souffrez le plus cruel supplice,

Mais vous autorisez un injuste soupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon
Tous vos soins de paroître heureuse en apparence;
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pousse à bout.

CONSTANCE.

Ah! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon époux m'estime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour;
L'estime d'un époux doit être de l'amour:
Oui! ce sentiment-là renferme tous les autres.
Quoi! les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres?
Se contenteroient-ils de n'être qu'estimés?
Tout perfides qu'ils sont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je suis née et trop tendre, et trop vive,
Pour oser m'exposer à ce qui vous arrive:
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat,
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'assurance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'est pas en leur puissance.

CONSTANCE.

Comptez sur son amour et sur sa probité.

SOPHIE, *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garants n'aviez-vous pas compté?

Que sont-ils devenus? Qu'est-ce qui vous en reste?
Ce n'étoit qu'une embûche et qu'un piège funeste,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour.
L'hymen n'acquitte plus les dettes de l'amour.

SCÈNE VI.

FLORINE, CONSTANCE, SOPHIE.

FLORINE.

MADAME, je vous cherche. On vient...

CONSTANCE.

Que me veut-elle?

FLORINE.

Souffrez que je respire.

CONSTANCE.

Eh bien! quelle nouvelle?

FLORINE.

Tenez, j'en suis encor dans un enchantement....
Venez, vous trouverez dans votre appartement....

CONSTANCE.

Mon époux?

FLORINE.

Votre époux?... Lui?... La demande est bonne!
Est-ce jamais par là que son chemin s'adonne?
Il est vrai que ceci seroit assez nouveau,
Vous logez l'un et l'autre aux deux bouts du château.

CONSTANCE.

Florine, sachez mieux respecter votre maître.

FLORINE.

Je me tais... Mais.

SOPHIE.

Sachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

s ne devinez pas?.... C'est votre habit.

CONSTANCE.

Comment?

FLORINE.

l'on vient d'apporter, madame; il est charmant.

CONSTANCE.

e fille extravague.

FLORINE.

Écoutez-moi, de grâce;
plutôt, venez voir; c'est un habit de chasse,
s d'un air, mais d'un goût : venez vous habiller.
s cet ajustement que vous allez briller!
is allez ajouter conquête sur conquête.

CONSTANCE.

s quelle vision lui passe par la tête?
ı me vient cet habit?

FLORINE.

Je ne sais point cela

CONSTANCE.

'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

ah! Mais ceci passe un peu la raillerie.
ni! madame, seroit-ce une galanterie?

CONSTANCE.

galanterie, et qui s'adresse à moi?

FLORINE.

ui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi?

CONSTANCE, *à Sophie, après avoir rêvé.*

s n'est-ce point à vous que ce présent s'adresse?
ıon, de qui votre oncle approuve la tendresse...

SOPHIE, *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois assez qu'il prît ces libertés!

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités?...
Mais voici mon époux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange aventure?

SCÈNE VII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

D'URVAL, *à part.*

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes présents.
(*Haut.*)
Madame éclate enfin en regrets offensants.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL.

On vient de me l'apprendre;
Cet éclat, je l'avoue, a lieu de me surprendre :
Je ne l'aurois pas cru; malgré tous mes soupçons,
Vous m'avez procuré d'assez belles leçons,
Qui ne sortiront pas sitôt de ma mémoire.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Je l'avois bien prévu.... Monsieur, pouvez-vous croire....
Hélas! c'est un excès où je n'ai point de part....
Mais à mon désaveu vous n'avez point d'égard
Vous allez me haïr... Ah, cruelle Sophie!

SOPHIE.

J'en suis la cause, il faut que je la justifie.
(*A d'Urval.*)
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté
De joindre l'injustice à l'infidélité.

D'URVAL, *à part.*

Ce temps n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Épargnez....

FLORINE.

Point de grâce.
Ah! si pour un moment j'étois en votre place...

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher;
Quand vous le remplissez de fiel et d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoutume,
Et qu'il expire enfin sans pousser un soupir.

CONSTANCE, *à Sophie.*

Vous me perdez, madame.

D'URVAL, *à part.*

Il faut lui découvrir....

SOPHIE.

Prenez-vous-en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

D'URVAL.

Vous?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte;
Je n'ai pu la laisser dans un si triste état,
Sans faire, en dépit d'elle, un nécessaire éclat;
J'ai vengé sa vertu.

D'URVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grâce, épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE, *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son époux,
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où madame passe;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE, *avec fierté.*

Florine, je vous chasse;
Sortez.

FLORINE, *à Constance.*

Moi?

D'URVAL, *en ramenant Florine.*

Révoquez un arrêt si cruel;
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
(*A Florine.*)
Viens, cet avis mérite une autre récompense;
Tiens, prends....

FLORINE, *en recevant quelques louis.*

Je n'ai pas cru vous induire en dépense.

D'URVAL, *à Constance.*

Madame, faites grâce à ses vivacités.

FLORINE, *à d'Urval.*

Ah! puisque vous payez si bien vos vérités,
Une autrefois j'aurai le reste de la bourse.
(*D'Urval la lui donne.*)

SOPHIE.

La plaisanterie est d'une grande ressource.

D'URVAL, *à Constance, d'un air plus enjoué.*

C'est assez.... Savez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuser ceux qui vous font leur cour.

FLORINE, *à part.*

Oui, c'est bien là de quoi madame s'embarrasse.

D'URVAL.

Vous avez aujourd'hui le plaisir de la chasse,
Grande musique ensuite, et bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaisir qui vous suit,
Madame; on partira lorsque vous serez prête....
(*En la regardant.*)
Vous avez un habit convenable à la fête....

CONSTANCE, *avec embarras.*

Monsieur....

D'URVAL, *vivement.*

Le rendez-vous est au milieu du bois;
De là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette calèche et ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.
Votre écuyer laissoit dépérir votre train;
Même il vous manque encor quelques chevaux de main...
(*Constance se trouble, et paroît interdite.*)
Madame, ce discours semble vous interdire?
A ces dépenses-là je ne vois rien à dire :
Dépensez hardiment, et vous aurez raison.

FLORINE, *à part.*

Cet époux a pourtant quelque chose de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me surprendre...
Il m'est bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juste sujet de ma confusion.
Que je suis malheureuse!

D'URVAL.

À quelle occasion?

CONSTANCE.

Ah! Je n'aurois jamais prévu, lorsque j'y pense,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL, *contrefaisant l'étonné.*

Vous parlez de licence, en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore absolument.... Je ne sais ce que c'est....
En un mot...

D'URVAL.

Achevez.... Mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit ... ces chevaux, avec cette calèche....

D'URVAL.

Eh bien?

CONSTANCE.

S'ils sont chez moi....

D'URVAL.

C'est une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura sans doute eu la témérité....
Mais c'est assez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, madame, il n'est pas difficile à comprendre
Que ce sont des présents qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLORINE, *à part.*

J'aurois déja tout fait sauter par la fenêtre.

D'URVAL.

Mais sur qui vos soupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laisse dans l'oubli ce qui doit y rester.

D'URVAL, *à part.*

Se peut-il que je sois si loin de sa pensée?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je suis offensée.

D'URVAL, *à part.*

N'importe, donnons-lui de violents soupçons.
(*Haut.*)
Madame, cependant j'ai de fortes raisons
Pour oser vous presser, et même avec instance,
D'éclaircir ce mystère... il nous est d'importance,
Plus que je n'ose dire.... et que vous ne croyez;
Je vous en saurai gré, si vous me l'octroyez.
Voyez, examinez,... découvrez.., je vous prie,
Qui peut avoir risqué cette galanterie...
De plus... présents ou non... madame... vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, si vous vous en servez.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE, *à Constance.*

EH bien! que dites-vous de cette complaisance?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte assez d'aisance.

CONSTANCE, *après avoir rêvé.*

N'est-ce point mon époux qui m'a fait ces présents?

FLORINE.

Des époux ne font pas des tours aussi plaisants;
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, madame,
Qu'un mari soit jamais prodigue envers sa femme;

Il lui donne à regret, toujours moins qu'il ne faut,
Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galants déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuser ces messieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque soupçon?

FLORINE.

J'en ai même plusieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance?

CONSTANCE.

Eh! n'empoisonnez pas encore mes douleurs.
Hélas! je sens assez le poids de mes malheurs:
Daignez au moins cacher ma nouvelle disgrâce.

(A Sophie.)

Je vais me renfermer... Allez, suivez la chasse.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je suis... Laissez-moi, par égard:
Profitez du plaisir que l'on offre à vos charmes,
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.

(Elle sort.)

SOPHIE, *en la regardant aller.*

Quel état! Et l'on veut que je prenne un époux?
Qu'on ne m'en parle plus, ils se ressemblent tous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *paroît rêveur, il va et vient.*

Notre cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai : mais entrons un moment chez Constance.

D'URVAL, *toujours distrait.*

Mon équipage est bon : j'imagine qu'ailleurs
Il seroit malaisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être, elle n'est point venue.

D'URVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenue.

DAMON.

Entrons chez elle... Allons ; c'est une attention
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL.

Oui, mais je ne vais guère en visite chez elle.
On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle !
Du sort de ton épouse adoucis la rigueur ;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur :
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste ;
Souvent les procédés font excuser le reste.

D'URVAL, *après avoir regardé partout.*

Je crois tous nos chasseurs dans son appartement...
Pour nous entretenir, choisissons ce moment.

(*Il soupire.*)

Cher ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévu tes conseils, des discours,
Que ma foible raison me rappelle toujours.
Quand j'ai voulu parler, la honte m'a fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altère.

DAMON.

D'Urval, j'ai des défauts, et même des plus grands,
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers et qu'entraves:
Toujours jaloux, et prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser:
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse;
C'est une liaison libre et délicieuse,
Dont le cœur et l'esprit, la raison et le temps,
Ont ensemble formé les nœuds toujours charmants;
Et sa chaîne, au besoin, plus souple et plus liante
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL, *d'un air pénétré.*

Eh bien! sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret, dont je vais t'avouer le mystère;
Que du fond de mon cœur il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, ami, sont bien changées,
Mes infidélités vont être bien vengées...

J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévue, inouïe,
Mais qui va décider du reste de ma vie!

DAMON, *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toujours
A des feux étrangers, à de folles amours?
Ces ardeurs autrefois si pures et si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs:
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami, mais non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins.
Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON, *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL, *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois,
Mais que je crois aimer pour la première fois;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'est la mienne.

DAMON.

Constance?

D'URVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah, d'Urval!
A mon ravissement rien ne peut être égal...
N'est-ce point un dépit, un goût foible et volage,
Un accès peu durable, un retour de passage?

D'URVAL.

Tu le crains, et Constance en pourra craindre autant.
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant!...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déja, pour l'assurer de ma tendresse extrême,
J'ai, par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore
Tous ces amusements imprévus et nouveaux,
Dont tout le monde ici soupçonne des rivaux,
Assez vains pour nourrir une erreur si grossière.
Je lui fais des présents de la même manière..
On s'attache encor plus par ses propres bienfaits,
Je le sens, je l'en veux accabler désormais :
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui causer un embarras extrême.
Que peut-elle penser?... D'Urval, y songes-tu?

D'URVAL.

Oui, je viens de jouir de toute sa vertu.
J'ai vu le trouble affreux dont son âme est atteinte;
Cependant je feignois en écoutant sa plainte;
J'affectois un air libre, et vingt fois j'ai pensé
Me déclarer... Tu vas me traiter d'insensé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me sens retenu par une fausse honte;

Un préjugé fatal au bonheur des époux
Me force à lui cacher un triomphe si doux.
Je sens le ridicule où cet amour m'expose.

DAMON.

Comment! du ridicule!... Et quelle en est la cause?
Quoi! d'aimer sa femme?

D'URVAL.

Oui, le point est délicat:
Pour plus d'une raison, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déja donné sur moi que trop de prise...
Ce raccommodement devient une entreprise...
J'avois imaginé d'obtenir de la cour
Un congé pour passer deux mois dans ce séjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage;
C'est la raison pourquoi Constance est du voyage:
J'y croyois être libre et seul avec les miens,
Je comptois y trouver en secret des moyens
Pour pouvoir sans éclat renouer notre chaîne;
Mais pour les malheureux la prévoyance est vaine.
Ma maison est ouverte à tous les survenants,
Mon rang m'attire ici mille respects gênants...
Clitandre avec Damis, sans que je les en prie,
Ne se sont-ils pas mis aussi de la partie?
Tu les connois, ce sont d'assez mauvais railleurs;
Alors contre moi seul ils deviendront meilleurs;
Ainsi des autres, c'est à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais soutenir cet esclandre;
Il faudra tout quitter: j'irai me séquestrer,
Ou pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des campagnards dont tu connois l'espèce,
Sans que dans mon désert un seul ami paroisse.

Et véritablement, quelle société
Que celle d'un mari de sa femme entêté,
Qui n'a des yeux, des soins, des égards que pour elle,
Et que, pour ainsi dire, elle tient en tutelle?

DAMON, *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'URVAL.

Tu ris. Suis-je venu pour mettre la réforme?

DAMON, *ironiquement.*

Le serment de s'aimer n'est donc que pour la forme?
L'intérêt le fait taire, il ne tient qu'un moment..
(Vif.)
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement?
Oserois-tu produire une excuse aussi folle?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole;
Il sauroit t'y forcer, aussi-bien que les lois.
(Tendrement.)
Mais une femme n'a pour soutenir ses droits,
Que sa fidélité, sa foiblesse et ses larmes;
Un époux ne craint point de si fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainsi, sans le moindre remord,
Un abus si cruel de la loi du plus fort?

D'URVAL.

Je suis désespéré; mais je cède à l'usage.
Suis-je le seul?... Tu sais que l'homme le plus sage
Doit s'en rendre l'esclave.

DAMON, *vivement.*

Oui, lorsqu'il ne s'agit
Que d'un goût passager, d'un meuble ou d'un habit;
Mais la vertu n'est point sujette à ses caprices;
La mode n'a point droit de nous donner des vices,

Ou de légitimer le crime au fond des cœurs :
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime;
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait.

D'URVAL.

Mais enfin je me sens assez fort en effet,
Pour sacrifier tout, sans que je le regrette,
Pour aller vivre ensemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai désespéré !

D'URVAL.

Et c'est pourtant le seul que j'aurois préféré.
Un inconvénient, sans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Constance un triomphe si doux,
Si ma femme me voit tomber à ses genoux,
Comment daignera-t-elle user de sa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers;
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les espèces,
Surtout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses.
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

D'URVAL.

Tu ne le connois pas, ce sexe impérieux :
Dans notre abaissement il met son bien suprême;
Il veut régner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouir du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre.
Eh! pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtr
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séd
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toujours, injustes que nous somı
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer!

D'URVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechute, un nouvel abandon;
Constance doit me faire acheter mon pardon.
Que de soins, de soupirs, de regrets et de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes alarmes!
Plus je vais employer de foiblesse et d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
(*Il rêve.*)
Ah! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée...

DAMON, *en l'embrassant.*

Ah! cher ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer!...

D'URVAL.

Que dis-
Quelle méprise!

DAMON.

Aux pieds d'une épouse adorable,
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

D'URVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc?

D'URVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois succomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'instruire :
Laisse-moi, tes conseils ont pensé me séduire.

DAMON.

Mais songe donc aux biens où tu vas renoncer.
Sais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer?
Il faut donc que Constance expire dans les larmes,
Lorsqu'elle eût pu te faire un sort si plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaisirs perdus!
Si tu la haïssois, que ferois-tu de plus?

D'URVAL, *d'un ton pénétré.*

Hélas! il faut se rendre, et lui sauver la vie.
C'en est fait, pour jamais ma honte est asservie...
Sois content, mon cœur cède, et se rend à l'amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.
(Il fait quelques pas pour sortir, Constance arrive. Il se trouble.)
Quelle rencontre, ô ciel! c'est elle qui s'avance...
Ne ferois-je pas mieux d'éviter sa présence?
(Il veut s'en aller, Damon le retient.)

SCÈNE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *après quelque résistance, se rapproche avec Damon.*

(*A Constance.*)

Je retenois Damon qui vouloit s'en aller :
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que madame étoit incommodée.

CONSTANCE, *à d'Urval.*

Je l'ai feint, et je viens vous en rendre raison.

D'URVAL, *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous savez le sujet de mon inquiétude ;
Elle augmente sans cesse, et je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite ;
Je crains d'autoriser une indigne poursuite.

D'URVAL.

Est-ce pour ces présents ? On saura vos refus.

CONSTANCE.

Ah ! j'étois respectée, et je ne le suis plus.

D'URVAL *l'embrasse et tendrement.*

Rassurez-vous, c'est moi... qui... me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL, *avec trouble.*

Cela suffit, madame...

(*A Damon.*)

Je ne sais où j'en suis.

DAMON, *bas, à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL, *bas et vivement à Damon.*

Cher ami, n'en fais rien, ou crains mon désaveu.

CONSTANCE, *étonnée, s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous?

D'URVAL, *un peu remis.*

Ce n'est rien. J'ai peine à le réduire...
C'est à votre sujet... il faut vous en instruire...
Sachez donc un secret.... vous ne le croirez pas....
Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Eh bien?

D'URVAL.

Notre embarras...
Oui, vous voyez.... quelqu'un qui n'ose plus s'attendre...
Qui craint de compromettre un amour aussi tendre....
Mais.... que ne pouvez-vous lire au fond de son cœur!...

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon?

D'URVAL, *vivement.*

Justement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérité, madame, il parle de lui-même.

D'URVAL.

Non, il me fait parler.... Voyez son trouble extrême...
Il est timide, il craint de vous trop rabaisser....
Il n'ose vous prier de vous intéresser
A son bonheur.

DAMON.

Bourreau!

CONSTANCE.

Sa crainte est indiscrète.

D'URVAL.

Je le disois.

CONSTANCE.

Il sait combién je le souhaite.

D'URVAL.

Ah! vous me ravissez : prêtez-lui votre appui.

CONSTANCE.

Damon y peut compter.

D'URVAL.

Moi, je réponds pour lui;
Je me rends le garant d'une flamme si belle.

DAMON, *bas, à d'Urval.*

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE, *bas.*

Quel garant infidèle!

D'URVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison et l'amour ont unis.
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis;

On en jouit sans peine et sans inquiétude :
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance, et des soins les plus doux.
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE, *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidèle.

D'URVAL, *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modèle.

SCÈNE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE, *aux autres en entrant.*

VOILA ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL, *troublé, à Damon.*

C'est Clitandre et Damis; m'auroient-ils entendu?

CLITANDRE, *en riant.*

Venez, rassemblons-nous, la scène est impayable....
Si risible, en un mot, qu'elle en est incroyable.
(*Il rit.*)
Laissez-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions. De quoi?

CLITANDRE, *à d'Urval.*

On m'écrit.... Tu riras.

D'URVAL, *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh! par ma foi,
Nous ne le craindrons plus, cet aimable volage,
Ce célèbre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconstants;
Nous le connoissons tous, et même à nos dépens :
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, son père fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à son sujet je vous.... Non, poursuivez;
Voyons quels contre-temps lui sont donc arrivés.

DAMON.

Peut-être quelqu'époux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une histoire tragique?

ARGANT.

Est-ce que pour si peu l'on traite ainsi les gens?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgents.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé sa fortune.

D'URVAL.

Se seroit-il battu?

DAMIS.

Ce n'est pas son défaut.

DAMON.

Est-il disgracié?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort?

CLITANDRE.

Autant vaut,

Il est amoureux fou.

D'URVAL, ARGANT, DAMON.

De qui?

CLITANDRE.

C'est lettres closes.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses :
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru?

D'URVAL.

Il est audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle su lui plaire?

CLITANDRE.

Et mais, une coquette est un choix ordinaire.

ARGANT.

Est-ce cette marquise assez bien en appas,
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y pense pas?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude?
En tous cas, je le plains; l'esclavage en est rude:
Il faut trop les aimer, et trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'est donc cette actrice?

CLITANDRE.

Eh! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne seroit-ce point son épouse qu'il aime?

ARGANT.

Sa femme!

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'est sa femme elle-même....

ARGANT.

Ce sont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

D'URVAL, *à Damon.*

Sainfar aime sa femme aussi.

DAMIS, *à Constance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille;
On ne devine pas une énigme pareille.

CONSTANCE, *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on soit sensé, l'on devine le bien....
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien :
C'est un cœur égaré que le devoir ramène,
Que l'amour fait rentrer dans sa première chaîne,
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaisirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma présence ici ne vous déplaise,
Je vous laisse railler et médire à votre aise.

SCÈNE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CONSTANCE prend la chose affirmativement

ARGANT.

Bon, bon, c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment.

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son âme....
Eh bien! notre galant aime jusqu'à sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux penchant.

D'URVAL, *à Clitandre.*

Et que dit-on partout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, d'Urval? L'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sottise en a fait beaucoup dire.
A la cour, à la ville, on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Qu'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage :
En fin fond de province il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer, et bientôt se haïr,

ARGANT.

C'est un enlèvement.

DAMIS.

Qui n'est pas fort d'usage.

ARGANT.

Ce n'est point là le but que le sexe envisage;
Lorsqu'au nôtre il veut bien se laisser assortir,
C'est d'entrer dans le monde, et non pas d'en sortir.

D'URVAL.

Ils jouissent sans doute, au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ses jours été si malheureux;
Il adore en esclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il est le premier domestique,
Qui trop sûr à présent d'un pouvoir despotique,
Le punit du passé, se venge de l'ennui
De se voir enterré de la sorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à son apprentissage.

CLITANDRE.

C'est à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'est l'usage...
Cet homme est possédé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Possédé de sa femme... Eh! ris-en donc, d'Urval.

D'URVAL, *à Damon.*

Oui... rien n'est plus plaisant... Quelle épreuve!... J'enrage.

CLITANDRE.

C'est un homme perdu, noyé dans son ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confisqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL, *à Damon.*

Ami, quels propos!

DAMIS, *à d'Urval.*

Depuis quand n'oses-tu rire aux dépens des sots?

D'URVAL, *avec embarras.*

Moi? Point du tout; j'en ris autant qu'il m'est possible.

DAMON, *avec indignation.*

Pour qui donc cette histoire est-elle si risible?
Pour des évaporés, des gens avantageux
Qui croiroient composer tout le public entre eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale.
Mais je vous crois, messieurs, un peu plus de morale:
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez.
À tous autres qu'à vous, à des gens moins sensés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer, sans y prendre intérêt;
Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

DAMIS, *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit;
Du reste, je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, et même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas, on en est convenu;

Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son aventure est mise en comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la pièce; on l'a fort applaudie:
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-ci... Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

D'URVAL, *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON, *avec colère.*

C'est une farce infâme.

DAMIS.

On la nomme l'Époux amoureux de sa femme.

ARGANT.

Bon! c'est un des travers qu'on doit moins épargner;
Il n'est pas fort commun, mais il pourroit gagner,
Et la société n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte!
Tant mieux... Aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans doute.

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les dames y joueront : Constance aura le sien,
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance :
D'Urval contrefera l'amoureux de Constance:
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
(*A Clitandre.*)
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet : qui pourroit bien le faire?...
(*A d'Urval.*)
Ah! ton valet-de-chambre, Henri; c'est notre affaire;
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi.

DAMIS.

D'Urval, tu te fais fort, apparemment?

D'URVAL, *froidement.*

De quoi?

DAMIS.

C'est d'engager Constance à jouer dans la pièce.

ARGANT.

Je vais la prévenir, aussi bien que ma nièce.
(*Il sort.*)

DAMIS, *à d'Urval.*

Détermine Damon : quant à toi, tu sais bien
Que l'on doit se prêter; tu ne risqueras rien.
(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *d'un air ironique.*

En est-ce assez? Dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il falloit cet exemple afin de te confondre
Où m'allois-je embarquer?... Ne me presse donc plus,
Tes conseils désormais deviendroient superflus.

DAMON.

Voüs permettez qu'on joue une farce indiscrète,
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête :
A ma femme du moins je parlerai d'amour;
Je verrai ses beaux yeux y répondre à leur tour;
J'en jouirai sans risque, et sans me compromettre.
Hélas ! c'est un plaisir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuser... Oui, je me trahirai :
On verra que je sens tout ce que je dirai.
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle;
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Est-il temps ? Il falloit ne pas tant s'avancer.
Constance est prévenue, elle pourra penser
Que tu n'as refusé que par mépris pour elle.
(*A part.*)
Il le faut embarquer.

D'URVAL, *après avoir rêvé.*

Ta remarque est cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner,
De prétexter un ordre, et de m'en retourner;
Je le vais annoncer, et partir tout de suite.
(*Il va pour sortir, et revient.*)

DAMON.

Quelle foiblesse !

D'URVAL.

Écoute : avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Constance en secret, et je crois
Que son portrait est fait; car c'est depuis un mois

Qu'on est après. Le peintre est dans le voisinage,
Vois si par aventure il a fini l'ouvrage :
C'est un soulagement dont mes yeux ont besoin,
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce soin.
Mais tu ne partiras peut-être pas si vite ?

D'URVAL.

Dès ce soir même.

(Il sort.)

DAMON.

Il faut que j'empêche sa fuite.
Si la mode empoisonne un naturel heureux,
À quoi sert le bonheur d'être né vertueux ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DAMON, *seul.*

ENFIN d'Urval nous reste, et j'en ai sa parole;
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins:
Sachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire?...

SCÈNE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE, *en traversant le théâtre.*

AH! vous voici, monsieur? Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

À propos, est-il vrai qu'on vous perd?

DAMON.

Ce terme est trop flatteur, mais je sais le réduire
À sa juste valeur.

SOPHIE.

Eh! tâchez de m'instruire.

DAMON.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre est venu;
C'est par ce contre-temps que je suis retenu.

SOPHIE.

Un contre-temps, monsieur?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin, j'ai reçu mon arrêt;
Je l'exécuterai, tout injuste qu'il est...
Pardonnez ce murmure, il est bien légitime
Au malheureux à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir qui n'est pas fait pour lui :
On me punit de ceux dont on soupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidèle;
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il est donc vrai, cruelle,
Un autre plus heureux, plus digne apparemment?

SOPHIE, *vivement.*

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pu m'attirer un refus légitime?
J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion
Quoi! faut-il vous aimer pour vous rendre justice?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice.
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... j'en voudrois guérir.

DAMON.

Mais enfin, si celui qui sert à la nourrir,
Si d'Urval..

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zèle;
Que vous justifiez cet époux infidèle.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu il est.

DAMON.

Eh bien! en convenant de tout ce qui vous plaît...

SOPHIE.

Vous aurez tort; et moi j'ai de justes alarmes...
Vous m'allez opposer des discours pleins de charmes,
Me jurer un amour qui durera toujours.
Constance fut séduite avec ces beaux discours:
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle!
Vous la voyez: elle est étrangère chez elle;
Une personne à charge, et sans autorité;
Exposée au mépris, à la témérité;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidèle; inutile avantage!
Sans l'amour d'un époux, nous sommes sans éclat:
Son cœur fait notre titre, et nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme, en un mot, que vous jugez coupable,
D'un généreux retour est-il donc incapable?

SOPHIE.

Il est accoutumé; cela ne se peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir sur ses pas

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en suis trop assurée :
Son humeur inconstante est trop bien avérée :
Son exemple, en un mot... Eh ! croyez-vous?... Mais, non.

DAMON.

Quoi?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire est hors de saison.

DAMON.

Je suis trop malheureux pour avoir rien à craindre.
Parlez, de grâce.

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Écoutez : je suis franche, et vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je crois connoître à fond votre heureux caractère;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chère;
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux :
Mais la fatalité que l'hyménée entraîne...
D'Urval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne?

SOPHIE.

Lorque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui...
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance :
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si d'Urval...

SOPHIE.

En ce cas...

DAMON.

Achevez, prononcez...

Eh quoi! vous hésitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarrassez.

DAMON.

Quel risque courez-vous, si vous êtes si sûre
Que d'Urval, dites-vous, sera toujours parjure?

SOPHIE.

A quoi servira-t-il de nourrir votre amour?...
(Tendrement.)
Le croyez-vous bien sûr, ce prétendu retour?

DAMON.

On pourroit l'espérer.

SOPHIE.

Eh bien! il faut l'attendre.

DAMON.

Comment?

SOPHIE.

Jusqu'à ce temps je ne veux rien entendre
Qui puisse m'exposer en aucunes façons.

DAMON.

Vous exposer!

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi?

SOPHIE.

J'ai mes raisons.

En un mot, je prétends...

DAMON.

Imposez sans réserve,
Il n'est point de traité qu'avec vous je n'observe.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être.

DAMON.

En doutez-vous?

SOPHIE.

Écoutez jusqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez?

DAMON.

Ah! si je vous adore?

SOPHIE.

Eh bien! je vous défends de m'en parler encore.
Supprimez désormais ces discours séducteurs,
Ces soupirs, ces regards et ces soins enchanteurs,
Dont tout autre que moi se laisseroit surprendre,
Enfin, je ne veux plus avoir à me défendre.

DAMON.

De quel soulagement voulez-vous me priver!

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois sans pouvoir vous le dire!

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le soin de m'en instruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir?
(Elle veut sortir.)

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous défends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer jusques à ce retour.
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse,
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.
(Il lui prend la main.)
Oui, ma bouche et mes yeux sauront se contenir.
(Il se jette à ses genoux.) *(Il lui baise la main.)*
J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie.
(Il continue à lui baiser la main.)

SOPHIE, *interdite.*

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMON, *étonné.*

Me serois-je échappé?
(Il recommence.)

SOPHIE, *en voulant se débarrasser.*

Je le crois... Au surplus...
Encore... Une autre fois ne nous oublions plus.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

DAMON, *seul.*

Je serai donc heureux, et je le suis d'avance:
Je jouis des plaisirs que donne l'espérance.
D'Urval m'a tout promis, allons le retrouver;
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCÈNE IV.

DAMIS, DAMON, *rencontré par Damis.*

DAMIS.

Damon, voilà ton rôle.

DAMON.

Oh! faites-moi la grâce
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.
(Il sort.)

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

(A Clitandre.)
On le lui fera prendre... Ah! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.
Tu sors de chez Constance?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou six femmes.

DAMIS.

Peut-on savoir comment?

CLITANDRE.

J'ai joué, j'ai perdu.

DAMIS.

C'est bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'est-ce pas? Qu'en dis-tu?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce secret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bientôt au rang de tes conquêtes?

DAMIS.

C'est de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi! tu voudrois sur moi détourner les soupçons?

DAMIS.

Tant de discrétion m'alarme et m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh! qui diable se vante?
Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent,
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visière.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même manière...
A propos, sais-tu bien?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer...

DAMIS.

Quoi?

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire : il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

(A part.)
Je t'entends. C'est un fat que je veux dérouter.
Nous sommes l'un pour l'autre assez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'est le mot, ainsi dans nos galanteries,
Entendons-nous; surtout point de supercheries:
Entre nous seulement soyons honnêtes gens;
Nous sommes en amour assez intelligents;
Nous avons sous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il est vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre nous la fortune:
Établis ton quartier.

DAMIS.

Le mien sera partout.

CLITANDRE.

Tu ris. Ne cherchons point à nous pousser à bout:
Il faut rouler, il faut avancer, le temps passe,
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs, certain égard nous convient à tous deux:
Si la même maîtresse est l'objet de nos vœux,
L'embarras de choisir la rendra trop perplexe.
Ma foi, marquis, il faut avoir pitié du sexe,
Et lui faciliter sa gloire et ses plaisirs;
C'est pourquoi convenons.

DAMIS.

Je cède à tes désirs.

CLITANDRE.

Eh bien! quel est le cœur où tu veux t'introduire?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé?

CLITANDRE, *mystérieusement.*

J'espère.

DAMIS, *le contrefaisant.*

Et moi de même...

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pousser ma chance, et toi songe à la tienne.
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

DAMIS, *seul, se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attends. Je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'univers.
Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire:
Je ne puis être aimé, mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement.
C'est, aussi-bien que moi, fort inutilement.
Nous nous sommes joués, il trouvera son maître:
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
(Il tire un portrait.)
Je sais me fabriquer des preuves de bonheur:
J'ai là certain portrait qui doit me faire honneur...

SCÈNE VII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.

D'URVAL, voilà ton rôle et celui de Constance:
Pour Damon, je n'ai pu vaincre sa résistance:
Je te laisse ce soin.

D'URVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, et lui donner le sien.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

D'URVAL, DAMON.

(D'Urval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.)

DAMON.

A quoi t'amuses-tu? Vas-tu lire ces rôles?
Eh! morbleu! laisse là des choses aussi folles.

D'URVAL.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé
Du pas que je vais faire, est encore frappé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune:
Me garantiras-tu?... Mais tu ne le peux pas...
En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa première tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon âme?
J'ai cessé trop long-temps d'entretenir sa flamme.
Eh! de quoi son amour se seroit-il nourri?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.
Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances.
Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets;
Ils s'exhalent en pleurs, en soupirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas; c'est un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'est l'effort le plus grand.

On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable:
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable
Ne sait pas à quel point ses malheurs ont été:
Tous tes égarements n'ont point trop éclaté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond...

D'URVAL.

Quel espoir!
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir!
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie;
Annonce-lui qu'enfin je me réconcilie;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien..,
Mais non; attends encore, ami, ne lui dis rien;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

DAMON.

Pour la dernière fois je puis donc y compter?

D'URVAL.

Cher ami, tu me fais injure d'en douter.

(Damon sort.)

SCÈNE IX.

D'URVAL, HENRI.

D'URVAL.

Ai-je là quelqu'un? ... Hé... va-t'en et reviens vite.

HENRI.

Lequel des deux? De quoi faut-il que je m'acquitte?

D'URVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement;
Va, cours, vole, et reviens le dire promptement.

6.

(*Henri reste.*)

Que fais-tu là, planté contre cette muraille?

HENRI.

À quel appartement, monsieur, faut-il que j'aille?

D'URVAL.

Plaît-il? Une autrefois tâchez de m'écouter.

HENRI

Ce que l'on n'a point dit peut bien se répéter.

D'URVAL.

Qu'on sache si madame a du monde chez elle.

HENRI.

Chez madame! ma foi, l'ambassade est nouvelle.

SCÈNE X.

D'URVAL, *seul.*

Pourvu qu'elle soit seule!... Aurai-je ce bonheur?
Pourrai-je, sans témoins, débarrasser mon cœur
D'un secret dont le poids sans cesse se redouble?...
Mais il ne revient point.... Le voici.... Je me trouble...
Que va-t-il m'annoncer?

SCÈNE XI.

D'URVAL, HENRI.

HENRI.

Monsieur, présentement
Clitandre et Damis....

D'URVAL.

Sont chez elle apparemment.
Que je suis malheureux! Remettons la partie.

HENRI.

Oui, mais la compagnie à l'instant est sortie;
En sorte que madame est seule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, madame est seule?

HENRI.

Oui, seule, absolument.

D'URVAL.

Est-il sûr? L'as-tu vu?

HENRI.

Le rapport est fidèle.
Oui, monsieur, elle n'a que Florine avec elle.
(Il s'éloigne.)

D'URVAL.

Florine, me dis-tu? Mais.... c'est toujours quelqu'un....
Je pourrai renvoyer ce témoin importun....
Allons.... il faut aller.... puisque tout me seconde :
Mais je ne songe pas qu'il peut entrer du monde.
Je suis trop obsédé.... Ne pourrai-je jamais
Disposer d'un moment au gré de mes souhaits?....
Quel contre-temps s'oppose à ce que je désire!
Oui, car, pour expliquer ce qui me reste à dire,
Il me faut.... Je n'aurai qu'un entretien en l'air....
Irai-je commencer, et fuir comme un éclair?
Je ne puis m'enfermer, sans que l'on en raisonne....
Que faire?... Aussi, d'où vient que Damon m'abandonne?..
Je ne puis le risquer.... Il y faut renoncer....
Il me vient dans l'esprit.... Oui, c'est bien mieux penser.
Assurément.... sans doute.... Aussi-bien sa présence,
Ses charmes.... ses regards, dont je sais la puissance,
Mes remords.... mon amour dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.

Ah! qu'il est malaisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi bien qu'on pense à ce qu'on aime!....
(A Henri.)
Approche cette table.... Un fauteuil.... Est-ce fait?
Ai-je là ce qu'il faut?.... Une lettre, en effet,
Préparera bien mieux ma première visite;
Le plus fort sera fait, le reste ira de suite.
(Il se met à écrire.)

HENRI.

C'est affaire de cœur. Parbleu, depuis long-temps
Le patron reprenoit haleine à mes dépens....
Tant mieux! plus un maître aime, et plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne:
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
(Il continue d'écrire.)

HENRI, *tirant son rôle.*

J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet!
Mais cela ne va point avec mon ministère:
Je suis homme de chambre, et presque secrétaire:
A quelqu'un de nos gens il pouvoit convenir....
Sachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir....
(Il feuillette et retourne son rôle de tous côtés.)
Je veux être pendu si j'entends cette gamme....
Ah! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot maître à qui l'on m'a donné!...
Oui-da, le personnage est bien imaginé.

D'URVAL.

Ce maraud me distrait. C'est son rôle, je gage.

HENRI.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage....
Peste, en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit?

(Il lit.)

« Oui, Nérine, je suis à l'imbécile maître,
« Qui s'est acoquiné, dans ce taudis champêtre,
« À la triste moitié dont il s'est empêtré;
« Son ridicule amour ici l'a séquestré :
« C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
« Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête. »
Le bel équivalent, au lieu du sens commun!

D'URVAL, *impatient.*

Faquin.... Contenons-nous.... Chassons cet importun.
(À Henri.)
Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre?
Aurois-je dû le dire? Ayez soin de m'entendre;
Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne prêt.

HENRI.

Allons, hé, qu'on me selle un coureur vite et frais.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

D'URVAL, *seul.*

(Il se lève.)

Le parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets.... Étouffons ce scrupule....

(*Il se remet.*)

Ce coquin sortira. Je ne sais où j'en suis....
Continuons pourtant.... Achevons, si je puis.

(*Il écrit.*)

Puissé-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre!
Holà!... Henri!... Voyons, relisons cette lettre.

(*Il lit.*)

« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs....

(*Il lit bas.*)

Je la puis envoyer.... Mettons ma signature...

(*En signant.*)

Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamants.

(*Il tire un écrin.*)

Constance est peu sensible à ces vains ornements;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henri! Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCÈNE XIII.

D'URVAL, HENRI *en équipage de postillon.*

HENRI.

MONSIEUR, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

D'URVAL.

Quel est cet équipage? Où crois-tu donc aller?

HENRI.

A Paris.... C'est, je crois, vers certaine duchesse....
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

D'URVAL, *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRI.

Ma foi, monsieur, tant pis :
Elle se vengera, je vous en avertis.
La duchesse se plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec madame vous.... feignez de renouer.
Je ne sais pas quel tour elle veut vous jouer;
Mais.... tout franc, convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

D'URVAL, *en donnant la lettre et l'écrin.*

Va chercher la réponse, et donne cet écrin.

HENRI.

Et des bijoux aussi! L'affaire ira grand train.

D'URVAL.

Finissons ces discours, va-t'en où je t'envoie :
Je t'attends; que surtout personne ne te voie.

(Henri sort.)

SCÈNE XIV.

D'URVAL, *seul, rêvant.*

D'UN terrible fardeau me voilà soulagé....
Ne me serai-je point un peu trop engagé?
Je le crains, cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée....
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour;
Mais qu'y faire à présent?.... Te voilà de retour?

SCÈNE XV.

HENRI, D'URVAL.

D'URVAL.

Eh bien ! quelle réponse?

HENRI.

Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

D'URVAL, *reprenant la lettre.*

Étourdi !

HENRI.

Regardez... Parmi tant de beautés
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pu démêler quelle est la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adresse ?

HENRI.

Ah ! si vous l'aviez dite...

D'URVAL.

(A part.)
Non ? Tant mieux; ce coquin ignore mon secret.
Cette lettre est de trop, j'en avois du regret :
Cet écrin peut suffire, il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt sur sa toilette.
Constance avec raison viendra me confier
Cette insulte nouvelle, et s'en justifier :
Notre explication sera plus naturelle,
Et je serai bien moins compromis avec elle.
(Il reprend l'écrin, et met la lettre dans sa poche.)
C'est bien dit: je m'en tiens à ce dernier moyen :
(A Henri.)
Damon l'approuveroit. Je n'ai besoin de rien.
(Il sort.)

SCÈNE XVI.

HENRI, *seul, en le voyant aller.*

Je suis perdu, s'il fait lui-même ses affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires...
Dans le premier mémoire il faudra les compter.
Item, pour un présent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit dû valoir en espèce courante,
Combien? dix, vingt louis, ma foi, mettons-en trente.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres et l'écrin à la main.*

D'URVAL n'est point ici : va, ne perds point de temps,
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais ensorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE II.

CONSTANCE, *seule.*

EH quoi ! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie !
Au moment que je prends un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(En montrant un paquet de lettres.)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, et d'un nouveau parjure :
Une rivale indigne, et barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval, qui vivoit sous ses lois,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines,

Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(*En montrant l'écrin.*)
Ces indignes présents, dont on veut m'accabler.

SCÈNE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé d'Urval?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-temps!

FLORINE.

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui :
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, madame, éclatez, cessez de vous contraindre :
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh! qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs et les larmes.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE, *avec un paquet de lettres et l'écrin à la main.*

D'URVAL n'est point ici : va, ne perds point de temps,
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends;
Mais ne lui parle point du sujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une visite.
Fais ensorte, en un mot, que je puisse le voir.

FLORINE.

J'y cours, mais je ne sais si j'aurai ce pouvoir.

SCÈNE II.

CONSTANCE, *seule.*

EH quoi! de tous côtés la fortune ennemie
S'obstine à traverser ma déplorable vie!
Au moment que je prends un trop crédule espoir,
On vient me l'arracher par le trait le plus noir.
(*En montrant un paquet de lettres.*)
Un inconnu m'apporte une preuve trop sûre
Des mépris d'un ingrat, et d'un nouveau parjure :
Une rivale indigne, et barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval, qui vivoit sous ses lois,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes...
Est-ce elle qu'il trahit? Et pour surcroît de peines,

Il semble qu'on se plaise encore à redoubler
(*En montrant l'écrin.*)
Ces indignes présents, dont on veut m'accabler.

SCÈNE III.

FLORINE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

As-tu trouvé d'Urval?

FLORINE.

Non, ma recherche est vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-temps!

FLORINE.

On dit qu'il se promène.

CONSTANCE.

Je l'attendrai. Je veux m'expliquer avec lui:
Je ne puis plus souffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, madame, éclatez, cessez de vous contraindre:
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE, *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée!

FLORINE.

On peut le mener loin.
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que mes uniques armes.

FLORINE.

Eh! qui sont-elles donc?

CONSTANCE.

Les soupirs et les larmes.

FLORINE.

Bon ! il vous laissera gémir et soupirer.
On croit nous faire grâce en nous laissant pleurer :
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne :
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;
Que le sexe se fait lui-même son tourment,
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE, *remettant les lettres dans sa poche.*

Je me garderai bien de faire cet éclat :
Il ne saura jamais si j'en suis la maîtresse,
Que je sais à quel point il trahit ma tendresse.
Je ne veux point aigrir son cœur et son esprit,
Ni détruire un espoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer et de vivre tranquille
J'assure à mon volage un retour plus facile :
Je lui donne un moyen de me mieux abuser,
Et, quand il le voudra, de se mieux excuser.
Je veux lui demander ce qu'il faut que je fasse
Des présents qu'on m'a faits, et qu'il m'en débarrasse :
Je veux entre ses mains remettre cet écrin.

FLORINE.

Vous en aurez, madame, encore du chagrin.
Ce ne sera pour lui que des galanteries :
Il vous éconduira par des plaisanteries,
Comme il a déja fait : vous aurez la douleur
De ne le pas trouver sensible à son honneur.

CONSTANCE

Tu le crois?... Il est vrai... j'y serois trop sensible ;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,

Pour la première fois ne m'obéiroit plus,
Et j'en aurois après des regrets superflus.
Fuyons l'occasion, peut-être inévitable,
De trouver mon époux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret...
Et toi, prends cet écrin, tu connois l'indiscret...
Que je le hais!

FLORINE.

Lequel?

CONSTANCE.

Ah! tu me désespères.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, madame, ils sont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce soit l'un ou l'autre, il n'importe. Au surplus,
Fais comme tu pourras; mais ne m'en parle plus:
Que cette indignité ne blesse plus ma vue.

(Elle sort.)

FLORINE.

Allons, madame, quitte à faire une bévue.

SCÈNE IV.

FLORINE *seule*.

VOYONS pourtant. A qui remettrai-je l'écrin?
Entre nos deux marquis le choix est incertain;
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Étourdis par instinct et par réflexion,
Effrontés sans succès et sans confusion,
Impudents, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours sans pouvoir s'en défaire.

Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses:
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.
Quel est celui des deux qui s'est mis en dépense?...
Comment le démêler?... C'est en vain que j'y pense:
C'est l'un ou l'autre; mais de quel côté pencher?...
Il faut pourtant résoudre... Attendez; pour trancher,
Si j'empochois l'écrin... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'est pas l'intérêt qui m'en donne l'envie:
Oh! non; c'est seulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma maîtresse avec moi d'embarras...
Ne nous y jouons point; l'intention est pure,
On y pourroit donner tout une autre tournure.
(*Elle voit Clitandre et Damis.*)
Mais la fortune ici les amène tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCÈNE V.

DAMIS, CLITANDRE, FLORINE.

FLORINE.

REPRENEZ votre enjeu, la boîte est complète;
Ma maîtresse à ce prix ne veut point faire emplette.
Consolez-vous, une autre en fera plus d'état:
Vous savez ce que c'est, entre vous le débat.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

DAMIS, CLITANDRE, *recevant l'écrin.*

DAMIS.

Eh! c'est donc toi, marquis, tes présents te reviennent?

CLITANDRE.

A moi! c'est bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abondonner.

CLITANDRE.

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire....

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prends toujours à bon compte;

Je m'engage au secret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me disois-tu?...

CLITANDRE.

Tu devois m'avouer!..

DAMIS.

Je t'aurois, à coup sûr, empêché d'échouer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête.
(*Il ouvre l'écrin:*)
Comment diable? Ah! marquis... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix. Retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici d'Urval.

DAMIS.

Qu'importe? Il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tour est plaisant.

SCÈNE VII.

D'URVAL, DAMIS, CLITANDRE.

D'URVAL, *à part, en entrant.*

QUE vois-je! mon écrin!

CLITANDRE, *à d'Urval.*

Nous disputons ensemble.

DAMIS, *en montrant l'écrin.*

En voici le sujet.

D'URVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

(*A part.*)
Constance aura pensé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre est mon rival.

D'URVAL, *ironiquement.*

C'est être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Passons, je te l'accorde.
(*En lui remettant l'écrin.*)
D'Urval, je te remets la pomme de discorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

D'URVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprends donc ce mystère.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine dame à qui nous rendons quelque soin,

Nous a fait de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrin.

D'URVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE, *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis, par vanité, n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL, *ironiquement.*

Eh! mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés?

D'URVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que, pour plaire, un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrin; de grâce, dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi? La conséquence est claire.

DAMIS, *en frappant sur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D'URVAL.

Tiens, marquis, cet espoir lui paroît hasardé.
Son désaveu peut être aussi vrai que le vôtre;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre
Qui sait si quelque tiers qu'on n'imagine pas,
N'a point secrètement causé cet embarras?
Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes.
Bornez-vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! qu'il paroisse donc, ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grâce, fais-en une, il y va de ta gloire,
Sans quoi d'Urval et moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS, *à d'Urval*.

En t'éloignant un peu; car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
(Il le place au fond du théâtre.) *(A Clitandre, à demi bas.)*
Te voilà bien..... Et toi, surtout, point d'imprudence.

(*Il tire un portrait.*
Clitandre se trouble.) (*A d'Urval.*)
Tiens, considère un peu.... Vois sa confusion.
(*A Clitandre.*)
Est-ce là le portrait de celle... en question...
De la dame à l'écrin?... Eh bien?

CLITANDRE, *avec confusion.*

Ah! l'infidèle!
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DAMIS, D'URVAL.

DAMIS, *en regardant Clitandre.*

INFIDÈLE?... Est-ce ainsi qu'on nomme une cruelle?
(*A d'Urval.*)
Mais c'est encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois pense un peu mieux de moi.

SCÈNE IX.

D'URVAL, *seul.*

EST-CE une illusion?... Est-ce un songe funeste?...
Quel rapport!... Ah! cruels, achevez donc le reste.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés...
Je ne saurois forcer mes esprits révoltés..
Le doute... la fureur... O ciel!... Ah! malheureuse...
Est-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuse?...
Constance, est-il possible?... Ai-je bien entendu?
Ton foible cœur s'est-il lassé de sa vertu?
Que dis-je? Elle n'en eut jamais que l'apparence.
Étoit-ce à moi d'y prendre une folle assurance?

Mais ma crédulité se laisse empoisonner
Par des convictions que je dois soupçonner.
Rejetons loin de nous... le puis-je? Quand j'y songe,
Quoi!... d'une vérité puis-je faire un mensonge?...
Douce sécurité, préjugé si flatteur,
Que sa fausse vertu nourrissoit dans mon cœur!
Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile salutaire?
L'affreuse vérité découvre ce mystère...
Voilà donc le sujet de sa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:
Elle ne se faisoit aucune violence:
Tout ce que je croyois le fruit de sa prudence,
L'effet de son amour, l'effort de sa raison,
Ne l'a jamais été que de sa trahison.

SCÈNE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON, *en suivant d'Urval.*

SANS doute que l'écrin aura fait des merveilles?
De ce récit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL, *avec un regard fixe sur Damon.*

Il a bien réussi.

DAMON.

Je m'en étois douté:
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté?

D'URVAL, *en prenant la main de Damon.*

Constance a surpassé ton attente et la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

D'URVAL, *avec fureur.*

Holà... Quelqu'un... Ma femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vue?

D'URVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne sais que penser, je ne sais que prévoir
Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cause est imprévue :
Tu vas être témoin d'une étrange entrevue.
Quel aveu différent de celui...

DAMON.

Quel courroux!

D'URVAL.

Je suis désespéré.

DAMON.

Quoi! serois-tu jaloux?

D'URVAL.

Je ne le fus jamais, j'estimois trop Constance :
Je serois trop heureux dans cette circonstance...
Estime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah! quel supplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de se voir forcé de haïr ce qu'on aime?

DAMON.

On soupçonne aisément, on accuse de même.

D'URVAL, *avec fureur.*

J'ai des rivaux heureux... L'un d'eux a son portrait,
Et l'autre avoit son cœur, c'est l'aveu qu'on m'a fait...
C'est un mystère affreux.

DAMON.

Que je ne saurois croire.
Constance absolument n'a point trahi sa gloire.

D'URVAL.

Ne prends plus sa défense, il n'est aucun moyen.
Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien?

DAMON, *en apercevant Constance.*

Modérez-vous du moins, la voilà qui s'approche.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL, *avec un air un peu plus modéré.*

MADAME, épargnons-nous la plainte et le reproche :
Il faut nous séparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer désormais,
Jusqu'à ce que le ciel, au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, et reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfère à tous,
Ce fruit de mon amour, si cher à ma tendresse;
C'est de tous vos bienfaits le seul qui m'intéresse.

CONSTANCE.

Disposez de mon sort au gré de vos souhaits;
Je n'examine rien, puisque je vous déplais.
Daignez déterminer ma dernière demeure :
Où faut-il que je vive, ou plutôt que je meure?

D'URVAL.

Eh! madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus;
Mais vous serez bientôt satisfait. Au surplus,
Jouissez de ces biens que vous voulez me rendre,
De vos seules bontés je veux toujours dépendre.

A l'égard de ma fille... il m'eût été bien doux
De garder le seul bien qui me reste de vous :
Puisse-t-elle éviter les malheurs de sa mère,
N'être pas moins fidèle, et vous être plus chère!

D'URVAL, *avec fureur.*

Je ne puis supporter cette témérité.
Perfide, il vous sied bien, ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah! quel titre odieux! est-ce à moi qu'il s'adresse?

D'URVAL.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Est-ce là le prix de ma tendresse?
Eh quoi! de quels transports êtes-vous enflammé?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé?

D'URVAL.

Il falloit savoir mieux conserver mon estime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus? Apprenez-moi mon crime.
Qu'ai-je fait?

D'URVAL.

Vous osez encor me défier?

CONSTANCE.

Hélas! dois-je mourir sans me justifier?
Que je sache du moins ce qui m'ôte la vie...
J'y succombe... Je meurs.

DAMON.

Elle est évanouie.

(Constance se laisse aller dans un fauteuil, et en tirant son mouchoir, elle laisse tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramasser furtivement; mais il est aperçu par d'Urval, qui les saisit.)

D'URVAL, *en saisissant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi sert tant de discrétion?
Sans doute ce sera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une épouse infidele.

DAMON.

Il faut la secourir; permettez que j'appelle.
(Il sort.)

SCÈNE XII.

D'URVAL, CONSTANCE *presque évanouie.*

D'URVAL.

Que m'importe le soin de ses jours et des miens?
Je vais donc la convaincre, en voici les moyens.
Ah ciel! quelle ressource accablante et funeste!
L'espoir de la confondre est tout ce qui me reste.

CONSTANCE, *ouvrant les yeux.*

Ah! que tenez-vous là? Je voulois les brûler.

D'URVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adressent à vous.

CONSTANCE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

D'URVAL.

Plus vous craignez, et plus je veux me satisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces tristes écrits ne portez point vos yeux,
D'Urval... ce n'est qu'à moi qu'ils sont injurieux.
De grâce... écoutez-moi.

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puisque nous sommes seuls, je vais...

D'URVAL.

Il faut attendre.
A des discours sans preuve on auroit répondu;
Mais je prétends qu'ici chacun soit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; souffrez que je vous presse.

D'URVAL.

Vous vous justifierez.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON, D'URVAL, CONSTANCE.

FLORINE, *en courant à Constance.*

Ah! ma chère maîtresse,
Dans quel abaissement....

SOPHIE, *à d'Urval.*

Constance à vos genoux!
(Ils la relèvent, et la remettent dans un fauteuil.)

D'URVAL.

Reconnoissez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme instruite en l'art de feindre :
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
(A Argant.)
Damon vous aura dit ce qui se passe ici?

ARGANT.

C'est un fait important qui doit être éclairci.

D'URVAL.

Il va l'être à l'instant, je vous en fais arbitre:

ARGANT.

e ce qu'on m'a dit, vous avez quelque titre?

D'URVAL, *distribuant des lettres.*

oici; lisez donc ces coupables écrits :
je me trouve heureux de les avoir surpris!

SOPHIE, *en prenant un billet.*

je les soutiens faux.

D'URVAL.

Je vois ce qu'elles craignent :
veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

ous conjure encore en cette occasion....
sieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT, *surpris en ouvrant les billets.*

le! Allons doucement; ceci change la thèse.
illet-là....

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais par parenthèse.
: de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

D'URVAL.

on écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

voyez.

D'URVAL, *en regardant la reconnoît.*

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'est de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, monsieur?

SOPHIE.

Ma joie en est extrême.

ARGANT.

(Il lui rend le sien.)

N'allons pas plus avant, le reste est superflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'est lui qui l'a voulu.

(Elle lit.)

« Que je suis offensé de toutes vos alarmes!
« S'il est vrai qu'à mes yeux Constance ait eu des charmes,
« Ils ont fait dans leur temps leur effet sur mon cœur.
« Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
« Une épouse n'est point une rivale à craindre.
« Puis-je vous préférer un semblable vainqueur?
« Madame, en vérité, c'est trop d'être incrédule,
« Et de me soupçonner d'un si grand ridicule. »
Le style est obligeant.

ARGANT.

Ne nous épargnez pas :
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous ressemblez peu, vous triomphez des nôtres,
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE, *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture.... Enfin.... Oh! par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.
(Elle rend ou brûle le billet.)
Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire;
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.
(Damon reprend les billets.)

D'URVAL, *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait....

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure?
C'est être trop cruel.

FLORINE, *vivement.*

C'est un traître, un parjure,
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

(Elles enlèvent Constance.)
Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE, *entraînée malgré elle.*

Je ne puis.... Permettez... Quoi! ne pourrai-je apprendre?...

SOPHIE.

Non. Ce n'est plus à vous, madame, à vous défendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE, *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour.... Damon, vous m'entendez.
(Elles sortent.)

DAMON.

O ciel!

SCÈNE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT, *à d'Urval.*

Vous avez fait une rude entreprise;
Vous n'y reviendrez plus, votre bisque est mal prise.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur;
Rarement un époux en vient à son honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces sortes d'affaires,
On ne sauroit avoir des preuves assez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes sont d'ailleurs terribles sur ce point :
Elles ne s'aiment pas; mais accusez-en une,
L'émeute est générale, et la cause est commune.
Vous verrez aussitôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, et sonner le tocsin,
Protéger l'accusée, et s'enflammer pour elle;
Se prendre aveuglément de tendresse et de zèle;
Passer de la pitié jusques à la fureur,
Et traiter un époux de calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains, mais que faire? elle a barre sur vous :
Il faut, en enrageant, se taire et filer doux.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

Tu me vois pénétré de douleur et de rage :
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage....

Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger dont j'ai quitté la loi !....
Que m'importe, après tout, qu'une épouse volage
Sache de sa rivale à quel point je l'outrage !..
Cependant je l'accuse, et je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu ?

D'URVAL.

En suis-je moins certain ? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse autant que je la hais ;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie ;
Mais je connois Constance, et je mettrois ma vie....

D'URVAL.

Tu la perdrois.... Constance.... O regret superflu !
J'ai creusé cet abîme où son cœur s'est perdu ;
Mon exemple a causé la chute qui m'accable.
Est-ce une autorité qu'un exemple coupable ?

DAMON.

Ne le suivez donc plus, comme vous avez fait,
Puisque vous convenez d'un si funeste effet.
Si tu voulois pourtant m'instruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage ;
Tu n'as que trop suivi ton premier mouvement,

D'URVAL.

Je le paie assez cher, hélas ! en ce moment.
J'avois beau m'enflammer et m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidèle,
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des pressentiments que je ne puis m'ôter.

D'URVAL.

Ils sont faux ; mais enfin je cède à ta prière :
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entière.
Mais ce n'est point l'espoir d'être désabusé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refusé.
Je te veux inspirer la fureur qui m'anime :
Tu sens que j'ai besoin de plus d'une victime.
Puisque j'ai des rivaux, je dois compter sur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D'URVAL, DAMON, *en domino.*

(Il paroît dans le fond du théâtre des girandoles allumées.)

D'URVAL.

Viens; tandis que le bal dans cette galerie
Occupe tout le monde, achève, je te prie.
Que veut dire ce peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'est un vol; et voici comme on te l'a soustrait.
Damis a chez ce peintre été par aventure,
Il l'a vu travaillant à cette miniature;
Alors notre marquis a formé le dessein
De se l'approprier, et d'en faire un larcin.
Un de ses gens, qu'il a couvert de ta livrée,
L'est allé demander; le peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis:
C'est ce que j'en ai su, sans t'avoir compromis,
Car je viens de trouver ce peintre chez Constance;
J'ignore à quel sujet, je n'ai point fait d'instance.

D'URVAL.

Quelle scélératesse!... Ah! permets, cher ami...

DAMON.

Attends; je ne sais pas les choses à demi,

Dans un endroit du parc j'ai détourné mes traîtres;
D'abord ils ont voulu faire les petits-maîtres,
Mais je leur ai serré de si près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeassent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries;
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries;
Le renvoi de l'écrin leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont osé se vanter.
Après leur avoir fait la leçon assez forte,
(*En lui donnant le portrait.*)
J'ai repris le portrait, et je te le rapporte;
Je n'imagine pas qu'ils en osent parler;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL, *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence!
Et d'un autre côté, quelle affreuse vengeance!

DAMON.

Mais tu me parois peu sensible à ce succès.

D'URVAL.

Hélas! reproche-moi plutôt un autre excès.
Je me trouve, au milieu de mon bonheur extrême,
Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr, accablé sous la honte
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets...

D'URVAL.

Dis, à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est temps de pourvoir.

D'URVAL, *attendri, et les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent.. Que faut-il que j'espère?
Dis-moi... qu'est devenue une épouse si chère?...
Ah ! je suis son bourreau plutôt que son époux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, et j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat :
Elle en impose à tous, et cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste.
Son courage est peut-être à son dernier effort.

D'URVAL.

Cher ami, je te rends le maître de mon sort:
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle;
Peins-lui mon désespoir : ah! quel que soit ton zèle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sauras mieux que moi persuader Constance :
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flatteur,
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur?

D'URVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage?

DAMON, *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage,

D'URVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Opprobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussitôt braver l'objet de sa fureur,
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur :
La honte me retient...

DAMON.

D'Urval, elle t'abuse.
La honte est dans l'offense, et non pas dans l'excuse.

D'URVAL.

Puis-je désavouer ces malheureux écrits,
Où je jure à Constance un éternel mépris?
Peut-elle désormais prendre aucune assurance,
Compter sur des serments que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen :
Je dois avec Constance avoir un entretien.
C'est sans doute au sujet de tout ce qui se passe;
C'est elle qui m'a fait demander cette grâce;
Pendant le bal j'espère en trouver le moment.
Nous sommes convenus de ce déguisement,
Je dois rester masqué.

D'URVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL.

En parlant à voix basse,
Je pourrai la tromper ; j'éclaircirai mon sort,
Je lirai dans son cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord
Afin de lui donner une pleine assurance.
Tu nous observeras alors avec prudence,
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te substituer près d'elle adroitement.

D'URVAL, *après avoir rêvé.*

Ma curiosité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut et doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports,
Et j'ai, pour en mourir, assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver te prouve le contraire;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D'URVAL.

Trop de timidité me punit et la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

D'URVAL.

Ma foiblesse est étrange;
Mais enfin... Quelqu'un vient. C'est Florine, je crois?
Je te laisse; sers-moi pour la dernière fois.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DAMON, FLORINE, *éloignée.*

DAMON.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites!...
S'il me désavouoit? Ah! trop cruel ami!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez-vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCÈNE III.

FLORINE, *seule.*

Quelle sera la fin de cet évènement?
Gare le cloître, il fait un triste dénoûment,
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiète;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite:
Prendre congé du siècle à l'âge de vingt ans!
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce temps,
Passe quand jusqu'au bout on a joué son rôle;
Du moins le souvenir du passé vous console;
On l'emporte avec soi, cela sert de soutien;
Mais pour moi, dieu merci, je suis réduite à rien:
Car ce que j'ai vécu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la suivre?
Me plaindre que le temps coule trop lentement;
N'avoir que mon ennui pour tout amusement.

Le monde a ses chagrins : eh bien ! on les essuie.
On s'accoutume, on roule, et l'on pousse la vie;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on se plaint,
On s'agite, on se flatte, on espère, et l'on craint;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait son profit, afin qu'on s'en souvienne.

SCÈNE IV.

CONSTANCE, *en domino, démasquée,* FLORINE.

CONSTANCE, *en regardant derrière elle.*
DAMON suivoit mes pas... et je ne le vois plus;
Mais il ne peut tarder. Nous sommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille,
Notre entretien sera plus sûr et plus facile.

SCÈNE V.

CONSTANCE, UN HOMME DÉGUISÉ.

CONSTANCE *congédie Florine.*
VOUS voici... reprenons le fil de ce discours,
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes alarmes;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir:
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
(*Elle essuie ses yeux.*)
Je rappelois un temps bien cher à ma mémoire:
Quand d'Urval commença mon bonheur et ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison?
Notre hymen se conclut, aurois-je pu m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déja si tendre,

Le seroit encor plus? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce temps? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits,
Un revers imprévu détruisit ma fortune;
Ma tendresse bientôt lui devint importune;
L'excès de mon amour lui parut indiscret;
Je le vis : il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un époux que j'adore;
Et bientôt loin de moi l'entraîna tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour;
J'eusse été trop heureuse en ce malheur extrême.
Je sentis qu'on ne vit que par l'objet qu'on aime;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flatteurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, et cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, et cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses lois
Cependant je vécus pour mourir mille fois.
Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toujours fait un crime de me plaindre.
C'est la première fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.
Je ne prétends point faire un détail superflu,
Ni rappeler ici ce que vous avez vu.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage...
Vous vous attendrissez... Est-ce un heureux présage?

Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Justice à son épouse? Ai-je bien entendu?
C'est beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre?
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre?
Mais comment puis-je avoir révolté mon époux?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
Je m'y perds... Cependant je lis dans sa pensée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offensée?
Je souffre plus que lui, du juste repentir
Que sans doute à présent il en doit ressentir.
Je crains (s'il ne m'estime autant que je l'adore)
Que sa confusion ne l'aliène encore,
Que sa honte, offensante et cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre sa foi.
Ah! peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'est revenu flattoit ma conjecture;
Je le désire trop pour ne pas l'espérer...
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer?
Mais si je n'ai point pris une fausse espérance,
Si son heureux retour avoit quelque apparence,
Qui peut le retarder?... Si mes jours lui sont chers,
Qu'il vienne en sûreté... mes bras lui sont ouverts...
S'il voyoit les transports que mon cœur vous déploie...
Ah! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie...
Que dis-je? S'il le faut, j'irai le prévenir:
C'est sur quoi je cherchois à vous entretenir.
Je ne puis à présent être trop circonspecte;
Un pardon trop aisé doit me rendre suspecte.
Que pourra-t-il penser de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie...

Ah ! daignez par pitié... Vous soupirez tout bas...
Je ne puis donc m'aller jeter entre ses bras ?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence,
Vous n'osez...

LE MASQUE, *à part.*

Ah ! c'est trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit ?... Parlez... Quel funeste regret ?...
(Elle voit un portrait entre ses mains.)
Mais.. Qu'ai-je vu ? Comment ! D'où vous vient mon portrait ?
Vous n'en êtes chargé que pour me le remettre.

LE MASQUE, *en lui présentant une lettre.*

Il faut...

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous ?...

LE MASQUE.

Voyez...

CONSTANCE.

C'est une lettre
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir.
C'est le coup de la mort que je vais recevoir...
(Elle ouvre le billet.)
De la main de d'Urval ces lignes sont tracées ;
Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.
(Elle lit.)
« C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
« L'ingrat que vous pleurez ne fait plus vos malheurs.
« Chère épouse, il n'est rien que votre époux ne fasse,
« Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
« Vous avez rallumé ses premières ardeurs ;
« Trop heureux s'il expire en obtenant sa grâce !... »

Ah! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon époux?
Conduisez-moi, courons...

D'URVAL, *démasqué, à ses pieds.*

Il est à vos genoux...
C'est où je dois mourir... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès et venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher époux, lève-toi. Va, je reçois ton cœur:
Je reprends avec lui ma vie et mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi! vous me pardonnez l'outrage et le parjure?

CONSTANCE.

Oui, laisse-moi goûter une joie aussi pure.

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui? C'est un songe passé;
Ton retour me suffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chère,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

D'URVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
(On entend du monde, Constance paroît inquiète.)
Devant tout l'univers je vais me déclarer...

SCÈNE VI.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

COMMENT diable! la scène a bien changé de face.
Ah, ah! mon gendre en conte à sa femme... Il l'embrasse!
Mais, est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes, l'effort est grand.

SOPHIE, *ironiquement, à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL, *avec véhémence.*

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore;
C'est ma femme en un mot, c'est elle que j'adore:
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura quelque crédit;
On pourra m'imiter. Non, il n'est pas possible
Qu'un préjugé si faux soit toujours invincible.

ARGANT.

Ce n'est pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'est qu'on n'est pas fait à ces incidents-là.
Lorsqu'une femme plaît, quoiqu'elle soit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON, *à Sophie.*

Oserois-je à mon tour, sans indiscrétion,
Vous faire souvenir d'une convention?

SOPHIE

(*A Constance.*)

Damon, je m'en souviens. Ah! ma chère Constance...
(*Elle l'embrasse.*)
Mais conseillez-moi donc dans cette circonstance...

ARGANT *lui prend la main, et la met dans celle de Damon.*

Oui, conseillez un cœur déja déterminé...
Le conseil en est pris, quand l'amour l'a donné.

FIN DU PRÉJUGÉ A LA MODE.

MÉLANIDE,

COMÉDIE,

PAR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre François, le 12 mai 1741.

PERSONNAGES.

DORISÉE, veuve.
ROSALIE, fille de Dorisée.
THÉODON, beau-frère de Dorisée.
LE MARQUIS D'ORVIGNI, amant de Rosalie.
MÉLANIDE, amie de Dorisée.
D'ARVIANE, amant de Rosalie.
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, dans un hôtel.

MÉLANIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

DORISEE, MELANIDE.

MÉLANIDE.

J'AURAI fait à Paris un voyage inutile.

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille
Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps,
Vous avez essuyé des chagrins si constants?

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés, et le secrèt console.
Je ne crains que l'éclat.

DORISÉE.

Quelle crainte frivole!
N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un désert?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulgués, j'en serois désolée.

DORISÉE.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde, il nous fuit à son tour;
Ainsi, ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour

Dans votre appartement reculé, solitaire,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort aisé, si vous le trouvez bon,
De n'admettre que moi, ma fille et Théodon.
Je vous l'ai toujours dit, ma chère Mélanide;
Comptez que mon beau-frère est un ami solide,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas! je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils, mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien opérer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire....

DORISÉE.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah! vous méritez trop, pour espérer si peu;
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu,
Qui depuis quelque temps m'embarrasse et me pèse.

MÉLANIDE.

D'où vient?

DORISÉE.

C'est que je crains...

MÉLANIDE.

Quoi?

DORISÉE.

Qu'il ne vous déplaise.

MÉLANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh! de grâce, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISÉE.

Oui, sans doute. Apprenez

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible,
Ma fille en est la cause.

MÉLANIDE.

Ah! seroit-il possible?

DORISÉE.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au mien,
Je voudrois la pourvoir; et vous concevez bien
Le sujet douloureux de mes peines secrètes.
Est-ce avec peu de bien, des procès et des dettes,
Que je puis, à mon gré, lui choisir un époux?
Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux,
Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.
Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,
Il seroit un parti qui rassemble à la fois
Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.
Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,
Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

MÉLANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

DORISÉE.

Oui; mais très estimé.

MÉLANIDE.

Aime-t-il Rosalie?

DORISÉE.

Il m'en paroît charmé.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête:
Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête;
Et s'il n'a pas encore osé se proposer,
J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer....

MÉLANIDE.

Madame, il faut l'aider; vous ne pouvez mieux faire.

DORISÉE.

ous me conseillez donc de suivre cette affaire?

MELANIDE.

Quoi! c'est un avantage, et vous vous consultez?

DORISÉE.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés.

MÉLANIDE.

Quelles difficultés?

DORISÉE.

Surtout il en est une.
Si je poursuis le bien que m'offre la fortune,
Monsieur votre neveu sera désespéré.
A tout autre parti je l'aurois préféré :
Car enfin son amour, dont il n'est pas le maître,
Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.
Cet heureux mariage eût resserré les nœuds
De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.
D'Arviane et ma fille étoient nés l'un pour l'autre;
Mais vous connoissez trop mon état et le vôtre.
Tant de félicité n'est pas faite pour nous :
Madame, cependant, parlez, qu'ordonnez-vous?

MÉLANIDE.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre.
S'il ose s'en flatter, je ne sais pas pourquoi.
Il manque de fortune; et comme il n'a que moi,
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement plus fort que mes discour
Je vois bien qu'il est temps d'interrompre le cours
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance;
Et comme son amour et surtout sa présence,

Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment?

MÉLANIDE.

L'occasion ‹ n est fort naturelle.
N'est-il pas temps qu'il aille où son devoir l'appelle?
Quoiqu'il prétende encore éloigner son départ,
Pour mes avis je crois qu'il aura quelque égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah! vous pouvez l'aimer,
Sans craindre que personne ose vous en blâmer.
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

MÉLANIDE.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

DORISÉE.

Quel est-il?

MÉLANIDE.

Un peu trop d'impétuosité.

DORISÉE.

Non, qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage, et beaucoup de droiture;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.

D'ailleurs, je ne crois pas qu'on puisse, à dix-huit ans,
Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

MÉLANIDE.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre,
A partir dès demain je saurai le contraindre:
Et je vais de ce pas....

DORISÉE.

Je crois le voir entrer.
Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

SCÈNE II.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

J'AVOIS à vous parler

D'ARVIANE.

Ma joie en est extrême;
Le sujet qui m'amène est sans doute le même,
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

MÉLANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encore; et je compte...

MÉLANIDE.

Au contraire,
Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,
Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.
Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire,
Et voulez-vous tomber dans le relâchement?
Puisqu'on pense de vous avantageusement,
Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander, sans scrupule et sans crainte,
Que l'on me renouvelle un malheureux congé?
Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé?

MÉLANIDE.

D'accord; mais le plus sage est celui qui s'en passe.
Eh! peut-on, sans rougir, aller demander grâce,
Quand il est question de remplir son devoir?
Quel prétexte avez-vous à faire recevoir?
Vous n'osez me le dire; et j'entends ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.
Dans ma profession il est quelques loisirs,
Que la gloire permet de prêter aux plaisirs :
Quand il en sera temps, je pourrai m'y soustraire.
Je ne sais point manquer où je suis nécessaire.

MÉLANIDE.

J'ai vu que votre ardeur et votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle;
Déja l'on vous citoit partout comme un modèle.
Ah! vos devoirs pour vous auroient le même appas;
Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas;

Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer dans l'état où vous êtes?
Laissez, monsieur, laissez l'amour aux gens heureux.
Hélas! c'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune,
Eh! comment voulez-vous aller à la fortune?
Il sera temps d'aimer quand vous serez au port.

D'ARVIANE.

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort?
Est-il si différent de celui de tant d'autres?

MÉLANIDE.

Ne vous comparez point.

D'ARVIANE.

Quels discours sont les vôtres!
Mon sort n'est pas des plus heureux, sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés, à qui je dois la vie,
Contraints, par des malheurs, à quitter leur patrie,
Ayant bientôt après fini leurs tristes jours,
Ne m'avoient, en mourant, laissé d'autre secours
Que vos seules bontés, avec quelque naissance;
Et vous avez pour moi, dès ma plus tendre enfance,
Pris des soins que le temps n'a pu diminuer;
Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous qu'elle fût plus heureuse :
Mais par un contre-temps qu'on éprouve toujours,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour, qui peut vous faire un tort si manifeste,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :

Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux.
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux,
Qui prend de plus en plus sur votre caractère;
Le plus léger obstacle aussitôt vous altère;
Vous ne supportez rien. N'apprendrez-vous jamais
L'art de dissimuler, ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée?
La moindre, dans votre âme aisément enflammée,
Vous donne du dépit, du dégoût, de l'humeur.
Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie?

D'ARVIANE.

En quoi donc?

MÉLANIDE.

J'en soupire :
Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire
A la veille du jour où vous m'allez quitter;
Partout où vous serez, tâchez d'en profiter.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obstacle.
Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle :
Interrogez le vôtre, et suivez son conseil.

SCÈNE III.

D'ARVIANE, *seul.*

Oh, parbleu! je ne vis jamais rien de pareil;
C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
Je veux bien lui passer ses leçons et son zèle:
Mais, qu'à propos de rien, elle fixe à demain
Mon malheureux départ! l'ordre est trop inhumain.
C'est une cruauté qui n'eut jamais d'égale;
Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale?
Il faut paisiblement digérer ce poison?
Non, malgré ma douceur, j'enrage et j'ai raison.

SCÈNE IV.

ROSALIE, D'ARVIANE.

D'ARVIANE, *allant au devant de Rosalie.*

Ah, Rosalie!

ROSALIE.

Eh bien! quel sujet vous agite?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte, on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez?

D'ARVIANE.

Et vous aussi, cruelle, et vous m'y condamnez?
Quoi! vous me prescrivez ce départ inutile?
Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile,
Que j'aille sans besoin prévenir mon devoir,
Et perdre les moments consacrés à vous voir?

Vous le savez; pour peu que la gloire m'appelle,
Je ne balance pas à vous quitter pour elle.
Que dis-je? pardonnez, ce n'est pas vous quitter
Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.
Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Écoutez. On m'ordonne
D'user de tous les droits que votre amour me donne.
On s'en prendroit à moi, si vous ne partiez pas,
Comme si je pouvois disposer de vos pas,
Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh! qui peut mieux que vous décider de ma vie?
Ah! du moins, convenez enfin, de bonne foi,
De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux, dès qu'elle est nécessaire.
Hélas! je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

D'ARVIANE.

Quoi! toujours ce départ?
Vous l'avez résolu?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,
Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mère...

D'ARVIANE.

Eh bien?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant vous ferez sagement
De vous prêter de même à cet arrangement
D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,
Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer?

ROSALIE.

Vous ferez bien.

D'ARVIANE, *animé.*

L'avis a de quoi me charmer!

ROSALIE.

Vous vous fâchez, je crois.

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible,
Qui montre que pour vous tout est indifférent.
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage.
Si pour vous c'en est un; quant à moi, je le fuis.
Plus je sens vivement, plus je sens qui je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence;
Et quoi que vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sauroit être un bien.
Quoi! jamais n'être ému, n'être affecté de rien;
Rester au même point tout le temps de sa vie,
Tandis qu'autour de nous tout change, tout varie;
Borner, ou, pour mieux dire, anéantir son goût;
Ne voir, ne regarder, et n'envisager tout
Qu'avec les mêmes yeux, que sous la même forme;
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme;
Être toujours soi-même? Y peut-on résister?
Est-ce là vivre? Non, c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand?

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître
Qu'il le faut... Mais quel est l'état où je vous vois?
Vous ne me quittez pas pour la première fois,
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude?

D'ARVIANE.

Hélas! je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissants, par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.

A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
Grands dieux! que ce départ est différent des autres!
Vous restez à Paris. Déja de tous côtés
On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde?
Je vous vois mille amants.

ROSALIE.

Qui sont-ils?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer...

D'ARVIANE.

Eh! ce sont
Tous ceux qui vous ont vue, et ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée?
Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée?
Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
On ne fait point d'amant sans s'en apercevoir.
Le marquis d'Orvigni n'est pas sous votre empire?

ROSALIE.

Et quand cela seroit, qu'auriez-vous à me dire?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas,
Et qu'ici tous les jours il ne reviendroit pas,
Si vous ne l'attiriez.

ROSALIE.

Je dépens d'une mère,
Et d'un oncle, qui m'a toujours servi de père.
Il m'aime, et vous savez que je puis espérer
D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.

Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore?
A l'égard du marquis, s'il m'aime, je l'ignore.
Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret.

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bientôt avouer son secret.

ROSALIE.

Je ne prétends lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence.
Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.
Vous leur laissez parler un langage si doux,
Ils savent regarder d'une façon si tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre;
Chacun de vos regards paroît un sentiment,
Qui semble autoriser les désirs d'un amant;
Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,
Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis? osez le réclamer.

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas quand on se laisse aimer?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez d'une façon discrète,
Que naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! si vous vouliez l'être, il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'est-ce point aussi que vous seriez jaloux ?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie ?
Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie
N'est qu'un sentiment vif, et toujours animé
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.
Quand je pouvois encore à peine vous entendre,
Il sembloit que pour vous l'amour et la raison
Auroient dû dans mon cœur prévenir leur saison.
A vos fausses terreurs tout servoit de matière;
Vous vouliez occuper mon âme toute entière.
Chez vous l'inquiétude est dans son élément:
On n'a jamais été plus injuste en aimant.
En croyant pénétrer au fond de ma pensée,
Helas ! combien de fois m'avez-vous offensée ?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah ! vous me trahirez, je le sais mieux que vous.

ROSALIE.

De part et d'autre enfin laissons là le reproche.
Monsieur, en attendant que le temps nous rapproche,
Il faut vous éloigner, il faut nous séparer.
Votre départ m'importe, allez le préparer.
Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah! seroit-il possible?

Oserois-je expliquer?

ROSALIE.

Finissons l'entretien:

Il n'a que trop duré; je n'écoute plus rien.

SCÈNE V.

D'ARVIANE, *seul.*

C'en est fait; aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non, jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien?... Sans elle aurois-je appris
Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême?
Que dis-je? S'il est vrai, je l'apprends un peu tard.
Pour la première fois, au moment d'un départ,
Ce cœur, où je n'ai vu que de l'indifférence,
Me donne tout à coup une douce espérance!
Pourquoi m'aimeroit-elle? est-ce une trahison?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre?... Il faut voir. Ma présence fatigue;
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue;
Rosalie elle même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir, retardons mon départ.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS D'ORVIGNI, THÉODON.

LE MARQUIS.

J'ALLOIS me plaindre à vous.

THÉODON.

Eh ! de quoi, je vous prie?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour, en le fortifiant,
Dans mon âme incertaine, et toujours combattuë,
Vous avez irrité le poison qui me tue.
Sans vous, le fol espoir ne m'eût pas enivré,
Et peut-être déja serois-je délivré
D'un mal qui dans le temps n'étoit pas incurable.

THÉODON.

Mon tort est donc bien grand?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THÉODON.

Pourquoi?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté.
Devois-je encore aimer? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste et secret hyménée,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus;
Et qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chère,
Alors, pour me venger des rigueurs de mon père,
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen et les amours.
Vaine promesse! Hélas! qu'est-elle devenue?
Sans vous, cruel ami, je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mendié l'aveu de votre amour?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence:
Quand vous avez rompu ce pénible silence,
Vous cherchiez de l'espoir, je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné:
Car enfin je n'ai pu ni dû vous faire un crime
D'une ardeur qui n'a rien que de très légitime.
D'où viennent ces remords? votre épouse n'est plus
Depuis assez long-temps; et croyez au surplus,
Que, pour peu que sa mort eût été moins certaine,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau:
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

LE MARQUIS.

J'ai trahi mes serments, j'ai vaincu mes scrupules;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands et si fâcheux?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge, et l'amour malheureux.
Je vais servir à tous de fable et de risée.

THÉODON.

Eh! par où cette crainte est-elle autorisée?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé?
D'Arviane l'adore, il doit en être aimé.
Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie
D'oser lui disputer le cœur de Rosalie?
Il l'aime, il lui convient, ils sont dans leurs beaux jours;
Il vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.
J'en jure bien autant. Mais quelle différence!
Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.
Entre nous, en effet, le choix n'est pas égal.

THÉODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois : mais du moins il eût fallu m'instruire.

THÉODON.

D'Arviane, en tout cas, ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux,
Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment?

THÉODON.

Il part demain, et perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.
Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un,
Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.
Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres,
Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé
La première beauté dont je fus si charmé.
Ce déplorable amour que j'ai pour Rosalie
Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;
J'en mourrai, s'il n'a pas de plus heureux succès :
Je n'exagère point un si cruel excès.
Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.
Vous m'avez embarqué, sauvez-moi du naufrage.
Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;
Parlez à votre sœur, et ne ménagez rien.
Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.
Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,
Sacrifiez-lui tout, j'ose vous l'ordonner;
Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui. réglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

SCÈNE II.

THÉODON, *seul.*

Cette affaire n'est pas difficile à conclure;
Et voilà pour ma nièce une heureuse aventure.
J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
Le triste et malheureux secret que je lui cache.
Tous mes retardements ne pourroient empêcher...

SCÈNE III.

MÉLANIDE, THÉODON.

THÉODON.

A votre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble:
Je la quitte toujours, quand le monde s'assemble.

THÉODON.

Vous le fuyez?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprends pas.
Peut-on ne pas l'aimer quand on a tant d'appas;

Lorsqu'on est, comme vous, si sûre de lui plaire,
Tandis que l'on en voit tant d'autres, au contraire,
A travers le torrent se jeter à grand bruit,
Et suivre avec fureur le monde qui les fuit?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous point, monsieur, quelque chose à m'apprendre?

THÉODON.

Je ne sais que vous dire, et quel compte vous rendre.
Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh! de quoi donc, monsieur?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,
Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie,
Pour qu'ils se soient ainsi contre vous déchaînés?
Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés.

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raison, du moins, aux yeux du monde:
C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens sont dans leurs mains, sans espoir de retour.
Ne nous en flattons point, je n'y vois aucun jour.
Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MÉLANIDE.

Suis-je déshéritée?

THÉODON.

Il est trop véritable.

MÉLANIDE.

Quoi! mon père et ma mère ont eu cette rigueur?
Se peut-il que le temps n'ait pas changé leur cœur?

THÉODON.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

MÉLANIDE.

Ah ciel!

THÉODON.

Que votre sort est digne de pitié!

MÉLANIDE.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez-vous à mon sort rigoureux?
Et mettrez-vous un terme à vos soins généreux?
Je n'espère qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre?

THÉODON.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

MÉLANIDE.

Je vais donc... Le pourrai-je? Ah! quelle extrémité!
Je vais mettre le comble à ma calamité.

THÉODON.

Quelle est cette frayeur?

MÉLANIDE.

Elle est bien légitime.
Quand vous me connoîtrez, je perdrai votre estime.

THÉODON.

Non, madame, daignez vous rassurer.

MÉLANIDE.

Ah ciel!
Il faut donc dévoiler un secret si cruel,

Et m'arracher enfin... Vous ne pourrez me croire :
C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
J'ai payé chèrement l'égarement affreux
Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux
Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse.
Sans m'en apercevoir, le mien fut obsédé.
Je plus; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé,
Que notre amour naissant, si doux, si plein de charmes,
En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
Vint s'offrir, et troubla notre sécurité.
Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
Ne feroit le bonheur de notre destinée.
Nous devînmes certains de ne point obtenir
L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.
Des haines, des procès, et mille circonstances
Auroient fait rejeter nos plus vives instances.
Nos feux étoient secrets : s'ils étoient déclarés,
Notre perte étoit sûre, on nous eût séparés.

THÉODON, *à part.*

Le marquis, à peu près, m'a tenu ce langage.
(A Mélanide.)
Continuez.

MÉLANIDE.

Je n'ose en dire davantage.

THÉODON.

Non, madame, daignez me parler sans détour.
Quel parti prîtes-vous?

MÉLANIDE.

Le parti de l'amour.

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes,
Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes
L'un et l'autre aveuglés, l'un et l'autre indiscrets,
Nous osâmes penser à des liens secrets.
L'effroi me tint long-temps au bord du précipice.
Hélas! il n'en est point que l'amour ne franchisse.
Je ne pus résister au penchant le plus doux.
Sur la foi des serments... nous devînmes époux.
Je vois que sans frémir vous n'avez pu m'entendre :
A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
Nous étions trop heureux; notre amour nous trahit;
Ce funeste secret enfin se découvrit.
J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée,
D'une famille alors justement irritée.
Celle de mon époux, ardente à nous punir,
Résolut de me perdre, et de nous désunir.
En vain il réclama contre leur violence;
Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
A peine mon opprobre eut été prononcé,
Par un père en fureur il me fut annoncé.
Au rang de ses enfants je ne fus plus comptée;
Dans le fond d'un désert je me vis transportée,
Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs,
Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THÉODON, *à part.*

Quelle conformité!

MÉLANIDE.

Ce qui va vous surprendre,
Croiriez-vous que l'amant, que l'époux le plus tendre,
Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli?
Son amour, ses serments, tout fut enseveli....

Mais le dois-je accuser de tant de perfidie?
Non, le moindre soupçon m'auroit coûté la vie;
Ses soins, comme les miens, ont été superflus;
Il m'a cherchée en vain, peut-être il ne vit plus.
C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore;
Tout peut se réparer : s'il respire, il m'adore.
Je suis libre, il doit l'être. Aidez-moi de vos soins;
Pour mon seul intérêt je vous presserois moins :
Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THÉODON.

N'eûtes-vous pas un fils?

MÉLANIDE.

Hélas! c'est pour lui-même
Que la plus tendre mère implore votre appui.

THÉODON.

(*A part.*) (*Haut.*) (*A part.*)
Justement... Espérez... Sachons si c'est celui....

MÉLANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance?

THÉODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance?

MÉLANIDE.

Oui, monsieur; il servoit, il doit être avancé.

THÉODON.

Comment se nommoit-il?

MÉLANIDE.

Le comte d'Ormancé.

THÉODON, *avec chagrin.*

Ce n'est plus lui.

MÉLANIDE.

Qui donc?

THÉODON.

Je croyois le connoître.
Le rapport est entr'eux aussi grand qu'il peut l'être;
Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MÉLANIDE.

Que dites-vous?

THÉODON.

Celui que j'avois soupçonné,
Depuis long-temps éprouve un sort pareil au vôtre;
Tout ressemble, au nom près; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE.

Rien n'est plus étonnant : comment l'appelle-t-on?

THÉODON.

Le marquis d'Orvigni : le connoissez-vous?

MÉLANIDE.

Non.

THÉODON.

Il vient souvent ici.

MÉLANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THÉODON.

Vous auriez pu le voir, vous le pouvez encore.

MÉLANIDE.

Où donc?

THÉODON.

Chez Dorisée : il n'y fait que d'entrer.
Comment avez-vous pu ne le pas rencontrer?

MÉLANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des visites :
Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THÉODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins
Que je n'épargnerai ni mes pas, ni mes soins.

MÉLANIDE.

Quel embarras pour vous !

THÉODON.

Je m'en charge avec joie ;
Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE.

On ne sait point ici ma situation.
J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

THÉODON.

Quoi ! vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs ?

MÉLANIDE.

Non, je l'ai déguisée.
Je n'ai cru qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THÉODON.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

SCÈNE IV.

THÉODON, *seul.*

D'ABORD, à Dorisée, allons, courons apprendre
Un bonheur que, sans doute, elle n'osoit attendre.
Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux ;
Mais que faire ? Il pourra quelque jour trouver mieux.
A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime.
Mélanide revient.

SCÈNE V.

MÉLANIDE, THÉODON.

MÉLANIDE.

Ah ! ma joie est extrême !

Il sortoit, je l'ai vu.

THÉODON.

Qui donc avez-vous vu ?

MÉLANIDE.

Le marquis d'Orvigni..... Quel bonheur imprévu !
Je m'étois mise en lieu, d'où, sans être aperçue,
Je l'ai vu de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue :
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THÉODON.

Quoi ?

MÉLANIDE.

Le marquis est....

THÉODON.

Qui ?

MÉLANIDE.

Le comte d'Ormancé.

THÉODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MÉLANIDE.

Quoi ! vous doutez encore ?
Eh ! peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?
C'est lui-même, j'en ai des signes trop certains :
Mes sens se sont troublés, mes yeux se sont éteints ;
Mon cœur a tressailli.... Que mon âme est ravie !
Non, il n'est plus personne à qui je porte envie.

Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement,
J'aurois cédé, sans doute, à mon empressement....
Vous avez déploré mon infortune affreuse;
Félicitez-moi donc.

THEODON, *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse!

MÉLANIDE.

Heureuse! j'en mourrai. Mais ne différez pas :
Vers un époux si cher précipitez vos pas;
Sa vive impatience égalera la mienne :
Qu'il vienne réunir ma flamme avec la sienne.
Volez... mais je vous vois un air embarrassé:
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive?

THÉODON.

J'avouerai que ma joie auroit été plus vive,
Si je n'appréhendois un contre-temps fâcheux.

MÉLANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux?

THÉODON.

Il ne devroit pas l'être.

MÉLANIDE.

Expliquez-vous, de grâce.
Quel est ce contre-temps? Qu'est-ce donc qui se passe?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré?

THÉODON, *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra sans doute une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidèle.

SCÈNE VI.

DORISÉE, ROSALIE, THÉODON, MÉLANIDE.

DORISÉE, *à Rosalie.*

On a sur un amant un pouvoir absolu;
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE, *à Mélanide.*

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MÉLANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence;
Et que pour vous cacher sa désobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MÉLANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE, *regardant Rosalie.*

Aux volontés d'un autre il auroit pu se rendre;
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre:
La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais laissons ces détails, je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompte obéissance est la meilleure excuse;
C'est la seule, en un mot, que je puisse adopter:
Ainsi, mademoiselle, il vous plaira d'opter.
Le cloître est d'un côté, de l'autre l'hyménée.
Vous-même décidez de votre destinée;

Acceptez dès ce jour un époux de ma main,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre;
Le marquis d'Orvigni vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
C'est le plus tendre amant qui vous offre un époux.

MÉLANIDE, *à part.*

O ciel! quel coup de foudre!

DORISÉE, *à Rosalie.*

En cas qu'il vous convienne,
Dictez votre réponse, elle sera la mienne.

MÉLANIDE, *à part.*

O ciel!

DORISÉE, *à Rosalie.*

Pour d'Arviane, il y faut renoncer.
(En regardant Mélanide.)
Madame vous dira de n'y jamais penser.

MÉLANIDE, *à part.*

Que vais-je devenir!

DORISÉE, *à Mélanide.*

Qu'elle-même décide...
Que vois-je!... Qu'avez-vous?... ma chère Mélanide!

MÉLANIDE, *en se laissant aller dans les bras de Théodon.*

Hélas! je n'en puis plus.

THÉODON.

Aidez-moi promptement.
Il faut la ramener dans son appartement.
(Dorisée, Rosalie et Théodon l'emmènent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ROSALIE, *seule.*

Que je hais du marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune !
Ah ! du moins, pour jamais s'il me perd aujourd'hui,
Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais, hélas ! le voici : faisons-nous violence,
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer
Ne pourroit plus servir qu'à le désespérer.

SCÈNE II.

D'ARVIANE, ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous ? quel espoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

ROSALIE.

Je l'ai cru. Ce n'est rien ; ne me retenez plus.

D'ARVIANE.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.

ROSALIE.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ?
Eh bien ! n'avez-vous point de reproche à vous faire ?

D'ARVIANE.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.

ROSALIE.

Laissez là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis et nécessaire ?

D'ARVIANE, *plus doucement.*

J'y songe apparemment.

ROSALIE.

On sait tout le contraire.

D'ARVIANE, *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?
Oui, je reste, et s'il faut que je me justifie,
C'est pour être témoin de votre perfidie.

ROSALIE.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D'ARVIANE.

Achevez librement ce que vous méditez,
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison ?
Ne peut-on se quitter sans une trahison ?

ROSALIE.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D'ARVIANE.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entends, j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez, quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée ?

D'ARVIANE.

Le marquis ne va pas devenir votre époux?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon âme trop séduite?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide! en me quittant, vous ne m'avez pas dit:
« Imaginez pourtant que j'y serai sensible
« Autant que je dois l'être?»

ROSALIE.

Ah! rien n'est plus risible.
L'interprétation vous égare et vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert,
Et les expressions qui sont de cette espèce,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi! le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit,
D'une façon très claire et très intelligible,
Que sans aucun amour on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.
Je cherchois de l'amour... depuis que je vous aime,
Et que vous le souffrez...

ROSALIE.

Pouvois-je l'empêcher?

D'ARVIANE.

Je n'ai pu parvenir encore à vous toucher.

ROSALIE.

Je m'en rapporte à vous.

D'ARVIANE.

Que d'amour inutile,
Si l'estime insipide et l'amitié stérile
Sont les seuls sentiments qui soient connus de vous!
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

ROSALIE.

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D'ARVIANE.

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire:
Je tiens depuis long-temps ce secret renfermé:
Ou vous n'aimez qu'à plaire, ou vous m'avez aimé.
Vous riez?

ROSALIE.

C'est répondre.

D'ARVIANE.

Employez l'ironie:
Elle a dans votre bouche une grâce infinie.

ROSALIE.

Mais vous qui m'accusez, dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant?
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'État,
Qu'elle porte en tous lieux sa plainte avec éclat?
En vérité, monsieur, ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous, le parti que je crois le plus sage,
Est de fermer les yeux, de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie!
La cruelle me brave encore et me défie!
C'est un peu trop long-temps s'être laissé trahir:
Pour ne vous plus aimer, il faudra vous haïr.
Oui, je vous haïrai, je vous le certifie;
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous y prendre si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir, une joie infinie.
Je ne sens plus ma flamme, elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien! je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez
Que je viendrai bientôt vous prier de reprendre
Un cœur qui fut toujours si soumis et si tendre?

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour?
A rien, puisqu'au mépris du plus parfait amour,
La fortune et vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne, elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez, ou demeurez; aimez, ou haïssez....

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle; ah! vous me ravissez!

ROSALIE.

Vous êtes étonnant! quel but est donc le vôtre?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre?

D'ARVIANE.

L'avons-nous jamais eu?... Mais il vaut mieux céder;
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui, de ce moment funeste,
Je vous laisse au marquis, que mon âme déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflammer:
Pour moi, je vais chercher un cœur qui sache aimer.

SCÈNE III.

ROSALIE, *seule.*

Que son sort est cruel! du moins il peut s'en plaindre:
Et moi, par le devoir, réduite à me contraindre,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tel engagement!
Nous aurions dû prévoir tant de sujets de larmes,
Dans le commencement d'un amour plein de charmes;
Que l'esprit et le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur qui n'est vu que dans l'éloignement!
Enfin, mon choix est fait; il faut que je l'annonce;
Ma mère impatiente attend une réponse...

SCÈNE IV.

THÉODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THÉODON, *en ramenant d'Arviane.*

Rentrons donc.

D'ARVIANE.

Non, monsieur, j'ai fait trop de serments.

THÉODON.

Eh bien ! parjurez-vous ; c'est le droit des amants.
Il me faut, à la fois, sa présence et la vôtre.
Eh ! pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un et l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THÉODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.
Les amants sont entre eux un peuple bien bizarre...
Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THÉODON.

Vous vous rendez justice. En tout cas, il me semble
Qu'on devroit, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute, et peut-on me blâmer ?
Je ne sais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer ;
Mais où trouver un cœur capable d'y répondre ?
Le choix que j'avois fait, a de quoi me confondre.

THÉODON, *à Rosalie.*

Ne répliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, monsieur ! je n'ai point à me justifier.

THÉODON.

C'est la règle entre amants : l'un se plaint, l'autre nie.
La querelle s'embrouille, et devient infinie.

ROSALIE, *à Théodon.*

Pourquoi dans ce procès vouloir m'embarrasser?

(En montrant d'Arviane.)

Ce doit être à monsieur qu'il faut vous adresser.

THÉODON, *à d'Arviane.*

On me renvoie à vous.

D'ARVIANE.

Non, non, qu'elle poursuive:
J'ai bien pris mon parti Si jamais il m'arrive
D'avoir le moindre amour, je veux bien en mourir.

THÉODON, *à Rosalie.*

Vous en dites autant; et sans plus discourir,
Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.
J'en suis fâché pourtant, j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous?

THÉODON.

Il n'est plus besoin de s'expliquer.

D'ARVIANE.

Ah! vous pouvez toujours nous la communiquer.

THÉODON.

Ma foi, sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
Oui, j'aurois parié, mais toute chose au monde,
Que depuis très-long-temps les plus tendres amours
Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh! supposez toujours.

THÉODON.

La supposition me paroît un peu forte.

(A Rosalie.)

N'en convenez-vous pas?

ROSALIE.

Sans doute, mais n'importe;
Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE.

Quel étoit ce dessein?

THÉODON.

Mon projet eût été
De vous unir tous deux par un bon mariage.
(*A part.*)
J'assurois tout mon bien... Ils changent de visage!
(*Haut.*)
Dorisée eût sans doute accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi! ma mère?...

THÉODON.

Oui, vous dis-je; elle auroit consenti..

D'ARVIANE.

Qu'entends-je! qu'ai-je fait, grands dieux!

ROSALIE, *à part.*

Quel parti suivre!

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux! je n'y pourrai survivre.
(*A Rosalie.*)
Mon bonheur est possible; on daigne y concourir!
(*Il se jette à ses genoux.*)
Ah! Rosalie, hélas! dois-je vivre ou mourir?
Je sens tous mes excès; ils sont irréparables.
L'infortune et l'erreur, toujours inséparables,
Ont causé le transport et le délire affreux
Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

ROSALIE.

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie?
Le reproche, l'insulte!

D'ARVIANE

Il y va de ma vie.
L'amour au désespoir est toujours insensé.

ROSALIE.

Levez-vous.

D'ARVIANE, *à Théodon.*

Ah! monsieur, vous avez bien pensé.
Que rien ne vous arrête.

THÉODON.

Eh bien! l'affaire est faite.
J'ai parlé, Dorisée en paroît satisfaite.

D'ARVIANE.

Dorisée y consent? que de félicités!
(Il baise la main de Rosalie.) *(Il embrasse Théodon.)*
Ma chère Rosalie!.... Ah! monsieur, permettez....

THÉODON.

Il faut que Mélanide achève mon ouvrage.
Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

D'ARVIANE.

Nous l'aurons. Mais souffrez...

THÉODON.

Épargnez-vous ces soins.
Si vous êtes contents, je ne le suis pas moins.

SCÈNE V.

THÉODON, *seul.*

TRAVAILLONS à présent au bonheur de sa tante.
Je crois que le marquis remplira mon attente;
Que son premier amour, facile à réveiller,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, THÉODON.

LE MARQUIS.

JE vous trouve à propos.

THÉODON.

J'en ai l'âme ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie?
Monsieur, m'avez-vous mis au comble de mes vœux?
Dites; puis-je espérer d'être bientôt heureux?

THÉODON.

Il ne tiendra qu'à vous, si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment, si je le veux?

THÉODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu?

THÉODON.

Tout est bien avancé.
Ne vous nommiez-vous pas le comte d'Ormancé?

LE MARQUIS.

On m'appeloit ainsi, c'est mon nom véritable.
Un oncle, en me laissant un bien considérable,
M'a fait prendre à la fois son nom et son bonheur.
Je le dis volontiers, et je m'en fais honneur ;
C'est à lui que je dois la meilleure partie
De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THÉODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel temps
Vous avez pris ce nom?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THÉODON.

Et vous étiez déja, depuis plus d'une année,
Séparé malgré vous de cette infortunée,
Dont la perte a causé votre juste courroux.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi...

THÉODON.

Je n'ai point su de vous
Comment on appeloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh! monsieur, à présent, laissons en paix sa cendre;
Elle et le triste fruit de mon funeste amour
Ne sont plus. Éloignons cette idée en ce jour.

THÉODON.

Mélanide est son nom?

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême!
Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su?

THÉODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue?

THÉODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.
Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort?
En quel endroit?

THÉODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.
Je vous ai retrouvé cette épouse fidèle,
Toujours digne de plaire et de vous enflammer.
Elle respire encore, et c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide?

THÉODON.

Oui, la mort n'a point tranché sa vie.
Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie,
Elle n'a point cessé d'aimer et d'espérer.

LE MARQUIS.

Ah! de grâce, un moment, laissez-moi respirer.
De tous les coups du sort, ce n'est pas là le moindre.
Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre?
Qu'ai-je à me reprocher? où n'ai-je point erré?
Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré?
Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles?
Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles?
Partout, mais vainement, j'avois porté mes pas,
Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

THÉODON.

Monsieur, on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même
M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.
Ah ! devoit-elle ainsi me laisser si long-temps
Déplorer des malheurs que j'ai cru trop constants?

THÉODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles,
Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des ailes.

THÉODON.

Eh ! ne lui faites point ce reproche indiscret.
Ses lettres ont été soustraites en secret.
Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! comment donc, monsieur, l'avez-vous retrouvée?

THÉODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel
D'une mère inflexible et d'un père cruel,
Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée
Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah ! Mélanide, hélas ! quel moment prenez-vous
Pour venir réclamer le cœur de votre époux?
Malgré moi, malgré lui, l'amour vous a trahie.
Je ne l'ai plus ce cœur, il est à Rosalie.
Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.
Je l'ai trop disputé, je l'ai trop défendu,
Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :
Il est trop tard.

THÉODON.

Comment? et qu'osez-vous m'apprendre?

LE MARQUIS.

Que je crains de céder à la fatalité
Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité!

THÉODON.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
Vous craignez de céder? quelle foiblesse extrême!
Mais il faut excuser un premier mouvement:
Vos esprits ont été frappés trop vivement:
Vous y penserez mieux.

LE MARQUIS.

Éclatez sans contrainte;
De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte:
Les plus sanglants de tous sont ceux que je me fais.

THÉODON.

Eh! croyez-vous par là vos devoirs satisfaits?

LE MARQUIS.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

THÉODON.

Ah ciel! cette ressource indigne et méprisable
N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert!
Hélas! presque toujours c'est elle qui nous perd.
Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre?
De peur de triompher, vous n'oseriez combattre?

LE MARQUIS.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

THÉODON.

Ah! vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
A trahir son devoir qu'à vaincre sa foiblesse.

LE MARQUIS.

Vous n'avez ni mon cœur ni le trait qui le blesse.

THÉODON.

Non, mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver :
C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Étouffez un amour qui n'est plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

LE MARQUIS.

Le crime, dites-vous?

THÉODON.

Le mot m'est échappé.
Je ne m'en dédis point, quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à présent revendiquer des lois
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois?
Soyez vrai, j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous cru libre après cette rupture?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-temps
Nourri dans votre sein les feux les plus constants?
Vous n'aurez donc été fidèle qu'à son ombre?
Quoi! sitôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés?
Ce n'est plus lui, c'est vous qui la déshonorez.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur?

LE MARQUIS.

Cet amour excessif, qui maîtrise mon cœur,
N'a jamais dans le vôtre altéré la sagesse.
On censure aisément quand on est sans foiblesse.
Souvenez-vous du moins, si je me suis rendu,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.

Ma résolution incertaine et flottante
Ne pouvoit se fixer ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-temps.
Mais qui dois-je accuser, si j'en suis la victime?
À qui dois-je ma perte? à vous, qui vers l'abîme
Pressant toujours mes pas par la crainte enchaînés,
Enfin jusques au fond les avez entraînés.
Pensez-vous que je puisse, au gré de votre zèle,
Me relever d'abord d'une chute mortelle?
Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.
La pente qui m'aidoit, sert d'obstacle au retour.
Cependant, quel que soit cet amour si funeste,
J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

THÉODON.

J'en dois tout espérer.

LE MARQUIS.

Vous m'avez pénétré.
Dans toutes vos raisons mon esprit est entré;
Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
Je ne sais si le mien pourra se laisser vaincre.

THÉODON.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

LE MARQUIS.

Je réponds des efforts, et non pas du succès.

SCÈNE VII.

UN VALET, LE MARQUIS, THÉODON.

LE VALET, *au marquis.*

Monsieur, j'allois chez vous. Madame Dorisée
Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

LE MARQUIS.

(*Au valet.*) (*A Théodon.*)
J'y vais... Permettez-vous?...

THÉODON.

J'ose vous en prier.

SCÈNE VIII.

THÉODON, *seul.*

Il ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, et moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser, le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le marquis, à présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur et sa première chaîne.

SCÈNE IX.

D'ARVIANE, THÉODON.

D'ARVIANE.

MONSIEUR, vous avez cru faire mon bonheur?

THÉODON.

Oui.

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THÉODON.

Et quelle en est la cause?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose:
Il lui plaît d'éluder et de temporiser.

THÉODON.

Pourquoi? quelle raison la peut autoriser?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrètes.

THÉODON.

Vous m'étonnez.

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites,
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THÉODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.
Dorisée aussitôt, sensible à cet outrage,
A mandé le marquis.

THÉODON.

Oui, je sais le message.

D'ARVIANE.

Et pour que mon malheur fût plus tôt consommé,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

THÉODON.

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D'ARVIANE.

Monsieur, je suis perdu.

THÉODON.

Sachez vous modérer :
Attendez qu'il soit temps pour vous désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Telle est de mon refus la cause nécessaire.
D'Arviane est outré : mais que pouvois-je faire?
Quand j'aurois consenti, rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion, n'auroit-il pas fallu
Faire de notre état l'histoire infortunée?
Dorisée eût alors rompu cet hyménée.
Et pourquoi sans besoin vouloir s'humilier?
Répandre ses malheurs, c'est les multiplier.

THÉODON.

J'ai cru que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile :
Quel dommage! il pouvoit nous rendre tous heureux.

MÉLANIDE.

Voilà tous mes secrets, ils sont si douloureux,
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THÉODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MÉLANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraire à l'ingrat qui me fuit
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale,
Il faut qu'il se rencontre une raison fatale,

Qui me force à laisser combler mon déshonneur.
Pour mon malheureux fils et pour moi quelle horreur!
Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous prépare?

THÉODON.

Je le crains.

MÉLANIDE.

Vos efforts seroient infructueux?
On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux!
Le sien est fait pour l'être; il l'étoit, j'en suis sûre.
Eh! pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure?
Vous êtes effrayant, quand l'espoir me séduit.

THÉODON.

Je voudrois, en l'état où le sort vous réduit,
Pouvoir, sans vous tromper, dissiper vos alarmes.
Mais, hélas! je ne puis que partager vos larmes:
Je tremble que bientôt, peut-être dès ce jour,
Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
Tout m'alarme pour vous, et rien ne me rassure.
Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MÉLANIDE.

Ah! perfide, arrêtez; c'est l'arrêt de ma mort...
Vous n'empêcherez pas un si cruel accord?

THÉODON.

Eh! madame, comment?

MÉLANIDE.

Votre pitié se lasse?

THÉODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MÉLANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien!

THÉODON.

C'est ce qui me surprend, et j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimère
N'ait ébloui la fille aussi bien que la mère.
Rosalie est d'ailleurs contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MÉLANIDE.

Tout sert à me trahir.
Ah! monsieur, vous voyez qu'en cet état funeste,
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre? il me seroit affreux...

THÉODON.

Elle suit vos malheurs, et redouble avec eux.

MÉLANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore?

THÉODON.

Ah! votre confiance et m'oblige et m'honore,
Disposez de mon zèle.

MÉLANIDE.

Auprès de mon époux
Daignez donc l'employer, portez les derniers coups:
Faites-lui bien sentir que s'il me sacrifie,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait:
Dites-lui qu'en m'ôtant ma gloire il perd la sienne,
Que sa honte sera plus grande que la mienne;
Et qu'il est (quel que soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux malheurs.
Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes;
Hélas! ne lui portez que des gémissements,

Que de tendres douleurs et des embrassements.
Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne,
De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne,
Ce cœur qui lui parut un don si précieux;
Cet heureux temps n'est plus. Mais, monsieur, faites mieux,
Parlez-lui de son fils; il sauvera sa mère.
Qui peut mieux resserrer une chaîne si chère?
Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
Je le conjure, hélas! de ne voir que lui-même.
Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THÉODON.

Mais voudra-t-il m'entendre? On fuit ceux qu'on redoute.
Il a lieu de me craindre; il me fuira sans doute.
Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté?
J'espérois son retour; il m'en avoit flatté.

MÉLANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée?
Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée,
L'aveu de mon état seroit-il indiscret?

THÉODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
A l'auteur de vos maux, au marquis, à lui-même?
Vous aurez contre lui des traits victorieux.
Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux;
Par un charme plus fort on en détruit un autre.

MÉLANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir et le vôtre?
Sur de foibles appas, que le temps et les pleurs...

THÉODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MÉLANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

THÉODON.

Ne perdons point de temps, venez-y tout à l'heure.

MÉLANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THÉODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.
Il faut que votre fils accompagne vos pas;
Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse et ses charmes.
Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.
Vous porterez tous deux d'inévitables coups.
Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MÉLANIDE.

Je ne balance plus. Puissent, sous vos auspices,
La nature et l'amour nous devenir propices!
Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui;
J'y conduirai mon fils : je n'espère qu'en lui.

SCÈNE II.

UN VALET, THÉODON, MÉLANIDE.

LE VALET, *en donnant un billet à Mélanide.*

De la part de madame.

MÉLANIDE.

Eh! qu'a-t-elle à me dire?

(*Au valet.*)
C'est assez.

SCÈNE III.

THÉODON, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Voyons donc ce qu'elle peut m'écrire.

(*Elle lit.*)

« Je vous donne au plus tôt ce malheureux avis;
« D'Arviane, chez moi, vient de se méconnoître,
« Et d'insulter vivement le marquis.
« L'outrage est de sa part aussi grand qu'il peut l'être;
« J'en frémis. Voyez donc, et tâchez de trouver
« Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver. »
C'est à moi de frémir.

THÉODON.

Cette affaire est affreuse.

MÉLANIDE.

D'Arviane!... Ah! monsieur, que je suis malheureuse!
Je crains sa violence, elle peut aller loin.

THÉODON.

Les moments nous sont chers. Vous, d'abord ayez soin
D'arrêter d'Arviane : empêchez qu'il ne sorte:
Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte
Qu'il ne se passe rien de la part du marquis.

MÉLANIDE.

Que ne vous dois-je pas!

THÉODON.

Mes soins vous sont acquis.

MÉLANIDE.

Si d'Arviane entroit ici, je vous supplie,
Daignez me l'envoyer.

THÉODON.

Vous serez obéie.

SCÈNE IV.

MÉLANIDE, *seule.*

Je tremble que déja son aveugle fureur
Ne l'ait précipité dans la dernière horreur.
Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...
Mon cœur s'ouvre; mon sein doublement se déchire;
J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter...
Cette attente est pour moi trop rude à supporter;
Il faut...

SCÈNE V.

D'ARVIANE, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Qu'avez-vous fait? vous n'avez qu'à poursuivre,
Et bientôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

MÉLANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
C'est bien à vous, monsieur, à céder au dépit!
Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MÉLANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur.
Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur;
Quand on ne le sait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

MÉLANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
Des larmes que le temps n'a pu faire cesser.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre?
Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre?
Si vous m'aimez encore, au nom de cet amour,
Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour?
Vous aviez dans vos mains le bonheur de ma vie,
Je pouvois être heureux; vous m'ôtez Rosalie.
Par quelle cruauté faut-il que ce marquis
Vous doive tout le bien que je m'étois acquis?
Car il le tient de vous. Dans cette concurrence,
Cet homme devoit-il avoir la préférence?

MÉLANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect,
Et ne sortez jamais du plus profond respect
Que vous devez avoir pour lui; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison?... Mais votre ordre m'étonne.
Qui, moi, le respecter? Ah! retranchez ce point.

MÉLANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point
Que je lui fasse aussi des excuses?

MÉLANIDE.

Sans doute:
Il faut vous y résoudre; oui, quoi qu'il vous en coûte.
Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
Obéissez enfin; ce n'est qu'en réparant,
Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame, y pensez-vous?

MÉLANIDE.

Je sais ce que vous êtes.

D'ARVIANE.

Ah! c'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
Eh! que me fait, à moi, si sa fortune est grande?
Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende?
Les procédés reçus entre gens tels que nous
Ne souffrent pas que j'aille embrasser ses genoux.
S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

(En mettant la main sur son épée)

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MÉLANIDE.

Je gémis de vous voir des sentiments si faux.
Et pour qui?... Mais je cède; il vaut mieux vous apprendre
Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
J'ai prévu dès long-temps ce qui vient d'éclater.
J'ai combattu vos feux, bien loin de vous flatter.
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'uniroit Rosalie à votre destinée;
Que même son amour vous étoit superflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu...

MÉLANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible
Qui rend ce mariage entre vous impossible,
Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux?

MÉLANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous? J'en fais gloire.
Je sers avec honneur; du moins j'ose le croire.
Et si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MÉLANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune? Elle est assez bornée;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc? l'hyménée
N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour?
Serois-je le premier? on en voit chaque jour...

MÉLANIDE.

Mais ils sont assortis du moins par la naissance.

D'ARVIANE.

De la mienne, il est vrai, j'ai peu de connoissance.
Depuis que le hasard a pu nous réunir,
Vous avez évité de m'en entretenir.
Mais je vous appartiens; ce titre me rassure :
Oui, j'ai quelque naissance : elle n'est point obscure.

MÉLANIDE.

Ah! bien loin d'en avoir, gémissez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis!

MÉLANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné
Que j'avois toujours craint de vous faire connoître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître?
Quel est donc le néant où j'ai puisé le jour?

MÉLANIDE.

Que voulez-vous savoir?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable?

MÉLANIDE.

Elle est de part et d'autre assez considérable :
Mais...

D'ARVIANE.

Quoi donc? Quel malheur me seroit survenu?

MÉLANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment?

MÉLANIDE.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit et la victime
D'un hymen que la loi n'a pas cru légitime.
Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,
L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis...

MÉLANIDE.

Une attente fondée, et trop bien confondue,
A soutenu long-temps votre mère éperdue;
Elle a cru que des nœuds brisés, malgré l'amour,
Entr'elle et son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus?

MÉLANIDE.

Elle est toujours fidèle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort?

MÉLANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle! eh quoi! cet inhumain,
En nous restituant son cœur avec sa main,
Pourroit venger l'hymen, l'amour et la nature,
Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture?

MÉLANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à domter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître? ah ciel! tu m'as choisi mon père
Dans un jour malheureux de haine et de colère.
Daignez me le nommer; je veux dès aujourd'hui
Suivre partout ses pas et m'attacher à lui;
J'irai lui reprocher ma honte et son parjure.

MÉLANIDE.

Ne sachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah! je vous en conjure.

MÉLANIDE.

Je ne puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas
Que j'aille de sa main recevoir le trépas?
Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie?
C'est un fardeau pour moi de honte et d'infamie.

MÉLANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MÉLANIDE.

Vous ferez près de moi des efforts superflus.
L'état où je vous vois a trop de violence :
L'épouvante et l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,
Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant?
Me refuserez-vous aussi, dans ma misère,
La grâce et la douceur de connoître ma mère?

MÉLANIDE.

Hélas!

D'ARVIANE.

Vous soupirez! En suis-je abandonné?
Désavoué, sans doute. En dois-je être étonné?
Je me rends la justice affreuse qui m'est due.
Le sein qui m'a conçu doit frémir à ma vue :
C'est pour elle un supplice, elle a droit de me fuir;
Ma vie est son opprobre, elle doit me haïr.

MÉLANIDE.

Elle ne vous hait point; croyez qu'elle vous aime,
Qu'elle gémit sur vous, plus que sur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressements
Le bonheur de jouir de ses embrassements :
Qu'au moins, dans nos malheurs, notre amour nous rassemble;
Nous les adoucirons, en les pleurant ensemble.

MÉLANIDE.

Ne la connoissez point.

D'ARVIANE.

Ou réunissez-nous,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MÉLANIDE.

Que vous êtes pressant!

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle!

MÉLANIDE.

Votre mère se rend; vous l'emportez sur elle...
Ah, mon fils!

D'ARVIANE.

Quoi! c'est vous? mon cœur est satisfait.
Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurois fait.

MÉLANIDE.

Hélas! votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O mère la plus tendre et la plus adorable!

MÉLANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage.
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément:
Mais la douceur attire, et retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune et les grâces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser, je vais cacher mes pleurs.

SCÈNE VI.

D'ARVIANE, *seul.*

Me voilà donc instruit de mon sort effroyable.
Grands dieux ! quel en est donc l'auteur impitoyable ?
Hélas ! je l'aurois su, si j'avois pu calmer
Mes esprits et mes sens, trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre ;
Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu, jointe à tant de beauté,
N'ont pu de cet ingrat vaincre la cruauté ?
Quelle idée imprévue, et peut-être insensée,
Se forme tout à coup au fond de ma pensée ?
Je ne sais ; mais je sens accroître mes soupçons,
Quand je pense aux conseils, aux avis, aux leçons,
Qu'au sujet du marquis j'ai reçus de ma mère.
Elle y prend intérêt : quel en est le mystère ?
Pourquoi tous ces égards, et ce profond respect
Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
Ce monsieur d'Orvigni, qu'on veut que je révère,
Seroit-il à la fois mon rival et mon père ?
Lui ?... Dans ce doute affreux, tout se confond en moi,
Haine, désir, terreur, espoir, amour, effroi :
Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
Qui m'en fera sortir ?... Mais Théodon me reste :
Il est instruit. Allons, et tâchons d'arracher
Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THEODON, LE MARQUIS.

THÉODON.

Plus d'Arviane a tort, plus il doit être à plaindre.

LE MARQUIS.

Y songez-vous? A quoi voulez-vous me contraindre?
C'est pour un étourdi prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme, une insulte marquée,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison :
Il faut bien, malgré moi, que j'en tire raison.

THÉODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, je vous prie?
J'y suis très résolu.

THÉODON.

Vous en perdrez l'envie,
Quand vous serez instruit d'un secret important,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé, vous pourrez me l'apprendre.

THÉODON.

Il ne seroit plus temps.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THÉODON.

Si vous saviez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THÉODON.

Ah, monsieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THÉODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son père?

Parlez.

THÉODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THÉODON.

Mélanide est sa mère.

LE MARQUIS.

Ah! que m'annoncez-vous?

THÉODON.

C'est cet infortuné,
Qu'en des temps plus heureux l'amour vous a donné;
Enfant né pour pleurer la honte de sa mère,
Déplorable héritier d'opprobre et de misère,
Sans état. sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang,
Qui va se voir privé de tous les droits du sang,
Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,

De ressource, de joie et de reconnoissance.
Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas!

THÉODON

C'étoit par lui que l'hymen et l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-même:
C'est un bien que le ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.
Vous l'avez; et pourquoi n'en jouissez-vous pas?
Que voulez-vous de plus, qu'un sort si plein d'appas?
Qu'une épouse pour vous si tendre et si constante,
Et qu'un fils en état de remplir votre attente?
Songez que pour jamais vous allez vous priver
Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh! daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue!
Ah, Rosalie! hélas! pourquoi vous ai-je vue?
Devois-je rencontrer vos dangereux appas?
Quelle étoile funeste alors guida mes pas?
Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes:
Son infidélité fait verser trop de larmes.

THÉODON.

Vous les paierez cher, je puis vous l'annoncer.
Mélanide bientôt vous en fera verser.
Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je!

THÉODON.

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS.

Ah! cruel, je le vois, vous voulez mon trépas.
Oui, s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...

Mais comment parvenir à cet effort suprême ?
Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même ?

THÉODON.

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCÈNE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

THÉODON ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviane aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre ?
Je viens chercher ma grâce. A quoi dois-je m'attendre ?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssiez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne haït pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

LE MARQUIS.

(A part.)

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troublés.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chère. Ah ! si vous la réglez

Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je sais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désesperer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer
Qu'une si douloureuse et si triste infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas! j'avois un père illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire et mon modèle;
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur! au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel;
A ses premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier au plus affreux divorce
La nature, l'hymen et l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au dessus d'eux :
J'en deviens le dernier et le plus malheureux...
Je vous vois attendri! je me flatte, j'espère
Que vous ne prenez pas le parti de mon père.

LE MARQUIS.

Il seroit mal aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous entièrement je puis donc me fier.
Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi?

D'ARVIANE.

Vous-même. A qui donc puis-je mieux m'adresser?
Ma confiance, hélas! doit-elle vous blesser?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon père va bientôt combler notre disgrâce.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?..
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace?
Quoi! mon père?.. Ah! monsieur, mettez-vous à ma place;
Supposez un moment que je sois votre fils:
Que feriez-vous? Parlez.

LE MARQUIS, *à part.*

Sauroit-il qui je suis?

(A d'Arviane.)

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement?
Cruel! je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon père.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos désirs;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer:
Je ne veux respirer que pour vous adorer...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre?
A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris,
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,

Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, et vous seriez plus tendre.
J'ai cru de faux soupçons... Ah! daignez m'excuser :
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chère,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé :
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre;
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure;
En rival furieux je me suis égaré;
Si vous ne m'êtes rien, je n'ai rien réparé.
L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon sang un si sensible outrage.
Osez donc me punir, puisque vous le devez.
Vous allez m'arracher Rosalie; achevez,
Prenez aussi ma vie, elle me désespère.

LE MARQUIS.

Malheureux!... Qu'oses-tu proposer à ton père?

D'ARVIANE.

Ah! je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je? ô ciel! en est-ce assez?

SCÈNE III.

MÉLANIDE, DORISÉE, THÉODON, ROSALIE, LE MARQUIS, D'ARVIANE.

MÉLANIDE.

Vous rappellerez-vous des traits presque effacés?
On veut, avant ma mort, que je vous importune;
Et je viens à vos pieds pleurer notre infortune.
Mon fils, unissons-nous

(Elle va pour se jeter aux pieds du marquis, qui l'en empêche.)

D'ARVIANE, *se jetant aux pieds du marquis.*

Mon père!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Pardonnez
Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.
(À part.)
Que je me sens confus, interdit et coupable!

MÉLANIDE.

Vous craignez, je le vois, que je ne vous accable;
Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs,
Quel que soit le sujet qui fait couler mes pleurs,
Hélas! je sais toujours excuser ce que j'aime.
Vous causez, malgré vous, mon infortune extrême.
Une si longue absence et les bruits de ma mort
Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
Je devois succomber. La fortune jalouse
Dès long-temps auroit dû vous ravir votre épouse:
Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.
Mais, sans parler de moi ni de ma destinée,
Je vous remets le fruit du plus tendre hyménée.
J'aurois lieu d'espérer que cet infortuné
Ne démentiroit point le sang dont il est né,
Et qu'il pourroit vous être aussi cher qu'à sa mère.
Daignez donc vous charger de toute sa misère.
Permettez qu'il s'élève en secret sous vos yeux:
Il n'aura plus que vous... Recevez mes adieux.
(À d'Arviane.)
Et vous, à vos vertus, faites-vous reconnoître.

Me pardonnerez-vous de vous avoir fait naître?
O mon fils!

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

N'imputez qu'à ma confusion
Si j'ai paru rester dans l'indécision.
Avez-vous pu me croire assez de barbarie
Pour vous abandonner, vous que j'ai tant chérie,
Vous dont j'ai si long-temps déploré le trépas,
Vous en qui je retrouve un cœur et des appas
Dignes d'être adorés de tout ce qui respire?
Que n'avez-vous plus tôt réclamé votre empire?
Avant que de revoir un objet si touchant,
J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant:
Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
Mon cœur et mon amour vont se renouveler,
Heureux que vous ayez daigné les rappeler!

(*En l'embrassant.*)

Quelle félicité m'alloit être ravie!

MÉLANIDE.

Je vous retrouve donc!

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie!

LE MARQUIS.

(*A d'Arviane.*) (*A Mélanide.*)

Oui, je suis votre père. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour et l'hymen nous réunissent tous!

(*A Dorisée.*)

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi-bien que l'amour, mon devoir me ramène!

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir et vous féliciter.
J'eusse été la première à vous solliciter.

LE MARQUIS, *à Dorisée.*

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devînt aussi le vôtre?
Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS, *à Mélanide.*

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur?

MÉLANIDE, *embrassant Rosalie.*

Qui, moi? si j'y consens! oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.
O ciel! tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

FIN DE MÉLANIDE.

L'ÉCOLE DES MÈRES,

COMÉDIE,

PAR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1744.

PERSONNAGES.

M. Argant.

Madame Argant.

Le Marquis, fils de M. et de madame Argant.

Marianne, fille de M. et de madame Argant.

M. Doligni père.

M. Doligni fils.

Rosette, suivante de madame Argant.

Lafleur, valet de chambre du Marquis.

Un Maître d'hôtel.

Un Coureur.

Plusieurs Laquais.

La scène est à Paris, dans la maison de M. et madame Argant.

L'ÉCOLE DES MÈRES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS.

DOLIGNI FILS.

Mon père, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.

DOLIGNI PÈRE.

Pourquoi?

DOLIGNI FILS.

Madame Argant tient sa fille en couvent;
Et son dessein n'est pas de se donner un gendre.

DOLIGNI PÈRE.

Projets de femme! Autant en emporte le vent.
Son mari m'a promis de t'accorder sa fille;
Il va la ramener au sein de sa famille :
Tiens ton cœur et ta main tout prêts à se donner.

DOLIGNI FILS.

Cet ordre rigoureux a de quoi m'étonner.
Permettez que je vous remontre...

DOLIGNI PÈRE.

Doligni, laissons là des débats importuns.
Tu vas me débiter les mêmes lieux communs

Qu'autrefois nous avons en pareille rencontre,
Chacun de père en fils employés comme toi.
Va, j'ai passé par-là, tu feras comme moi.

DOLIGNI FILS.

Et si j'aimois ailleurs?

DOLIGNI PÈRE.

Ma foi, tant pis pour elle.
Il faudroit, en ce cas, devenir infidèle.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est donc pas pour moi que vous me mariez?

DOLIGNI PÈRE.

Pour qui donc?

DOLIGNI FILS.

Je le croirois presque:
J'ai compté faire un choix que vous approuveriez.

DOLIGNI PÈRE.

L'amour dans un jeune homme est toujours romanesque.
J'aurois été moi-même assez extravagant
Pour épouser aussi ma première amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeunesse indiscrète.

DOLIGNI FILS.

Mais je ne connois point mademoiselle Argant.

DOLIGNI PÈRE.

Ni moi : mais elle aura vingt mille écus de rente.

DOLIGNI FILS.

Eh! quand elle en auroit quarante?

DOLIGNI PÈRE.

Ce seroit encor mieux.

DOLIGNI FILS.

N'avez-vous pas du bien?

DOLIGNI PÈRE.

Il le faut augmenter; sinon il vient à rien.

DOLIGNI FILS.

J'ignore comme elle est d'esprit et de figure.

DOLIGNI PÈRE.

Elle est riche. A l'égard de l'esprit, je t'assure
Qu'une femme à la longue en a toujours assez.
Elle est jeune, au surplus; et tout ce que j'en sais,
C'est qu'à quinze ou seize ans on est du moins jolie.

DOLIGNI FILS.

Qui sait si le rapport d'humeurs...

DOLIGNI PÈRE.

Autre folie!
En tout cas, tu feras comme les autres font.
Qui s'embarque, est-il sûr de faire un bon voyage?
A quoi sert l'examen avant le mariage?
A rien. Ce n'est qu'après qu'on se connoît à fond.
Las de se composer avec un soin extrême,
Le naturel caché prend alors le dessus;
Le masque tombe de lui-même,
Et malheureusement on ne le reprend plus:
Mais enfin le bien reste; et cet ami fidèle,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en mêle,
Entre époux qui pourroient se brouiller sans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Il cessera d'être inflexible.

SCÈNE II.

ROSETTE, DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS.

DOLIGNI PÈRE.

C'EST Rosette!

ROSETTE.

Monsieur, ma maîtresse est visible.

DOLIGNI PÈRE.

Bon. Et monsieur Argant n'arrive donc jamais?
L'œil du maître est pourtant chez lui fort nécessaire.

ROSETTE.

On l'attend tous les jours.

DOLIGNI PÈRE.

Voilà bien des délais!

ROSETTE.

C'est qu'un mari, pour l'ordinaire,
N'est jamais si pressé de retourner chez lui.
Quoi qu'il en soit, on dit qu'il revient aujourd'hui.

DOLIGNI PÈRE.

Tant mieux, j'en ai l'âme ravie.
C'est le meilleur ami que j'aie eu de ma vie.
Mais allons voir sa femme, et lui faire ma cour.
Doligni, tout est dit. Adieu, jusqu'au retour.

SCÈNE III.

DOLIGNI FILS, ROSETTE.

DOLIGNI FILS, *à part.*

IL m'aime, je le sais; c'est sur quoi je me fonde.

ROSETTE.

Qu'est-ce? Vous n'êtes pas le plus content du monde.

DOLIGNI FILS.

C'est que je viens d'avoir un entretien fâcheux.

ROSETTE.

Ceux d'un père et d'un fils sont toujours orageux.

DOLIGNI FILS.

J'aime; et mon père veut que j'en épouse une autre.

ROSETTE.

Il a tort : et son goût devroit suivre le vôtre.

DOLIGNI FILS.

Ce n'est pas ce qui doit m'embarrasser le plus.
Il s'agit de mes feux. Comment sont-ils reçus?
Marianne ayant mis en toi sa confiance...

ROSETTE.

Que concluez-vous de cela?

DOLIGNI FILS.

Si j'ai plu, tu le sais.

ROSETTE.

Mauvaise conséquence!
Nous ne nous faisons point ces confidences-là.
Voyez donc!

DOLIGNI FILS.

Eh! que diantre avez-vous à vous dire,
Si l'amour et les cœurs soumis à votre empire
De tous vos entretiens ne sont pas le sujet?

ROSETTE.

Oh! ce n'est pas comme vous autres.
Vous avez vos propos, et nous avons les nôtres.

DOLIGNI FILS.

Sur quoi roulent-ils donc, et quel en est l'objet?

ROSETTE.

Une mode, une étoffe, une robe nouvelle,
Des gazes, des pompons, des fleurs, une dentelle,

Sont d'abord des sujets qui ne tarissent point.
Quand on est en gaîté, quelquefois on y joint
Des historiettes de fille,
Des contes de couvent. Enfin, que sais-je! moi;
On parle, on cause, on jase, on caquette, on babille,
Et l'on rit bien souvent sans trop savoir pourquoi.

DOLIGNI FILS.

Non, jamais on n'a vu de fille si discrète.

ROSETTE.

Je sers d'exception.

DOLIGNI FILS.

Sois un peu moins secrète.
Le marquis, par hasard, n'est-il point mon rival?

ROSETTE.

Qui, lui?

DOLIGNI FILS.

Sa cousine est si belle!...
Il fait profession d'être un galant banal.
Il peut s'être avisé d'employer auprès d'elle
Ses talents séducteurs.

ROSETTE.

Ils ne produiront rien.

DOLIGNI FILS.

Ses succès ont cent fois couronné son adresse.
Il ne possède que trop bien
L'art de rendre sensible à sa fausse tendresse:
Et tant de cœurs conquis, bien ou mal à propos,
Troublent le peu d'espoir qui pouvoit me séduire.

ROSETTE.

Comment! vous érigez ce marquis en héros?

DOLIGNI FILS.

Comment puis-je en effet balancer ou détruire

Tant d'avantages vrais ou faux?
Mon malheureux amour m'éclaire.
Il ne faut que chercher à plaire
Pour connoître tous ses défauts.
Peut-être à tort je la soupçonne;
Mais pour une jeune personne
L'hommage du marquis est bien éblouissant.
Plaise à l'amour que je m'abuse!

ROSETTE.

Il est vrai que l'on nous accuse
D'apporter toutes en naissant
Ce malheureux levain de la coquetterie,
Et ce goût effréné pour la galanterie.
Nous pourrions à bon titre en dire autant de vous.
Mais, sans récriminer, croyez que parmi nous
Il est encor des cœurs dignes d'un honnête homme.
D'ailleurs, en vains soupçons votre esprit se consomme,
Le marquis choisit mieux.

DOLIGNI FILS.

Eh! peut-il mieux choisir?

ROSETTE.

Marianne est sans doute extrêmement aimable:
La bonté de son cœur la rend inestimable.
C'est un trésor : heureux qui pourra s'en saisir!
Mais enfin par vous seul en silence adorée,
Marianne est presque ignorée.
On ne la connoît point à la ville, à la cour:
Et les gens du bel air ne rendent point les armes,
Si la célébrité n'est jointe avec les charmes.
Chez eux la gloire a pris la place de l'amour.
Tel est ce cher marquis d'impression nouvelle.
Un des plus grands travers qui troublent sa cervelle,

C'est qu'aucune beauté ne sauroit le tenter
Qu'autant qu'elle est de mode, et qu'il voit autour d'elle
La cour la plus brillante. Il aime à supplanter.
Plus le concours est grand, plus il la trouve belle.
Aussi, pour parvenir jusqu'au suprême honneur
De l'avoir sur son compte, il n'est rien qu'il n'emploie.
En un mot, ce qui fait sa gloire et son bonheur,
C'est l'opprobre éclatant dont il couvre sa proie,
Et la rage qu'il porte au sein de ses rivaux.
Voilà le seul exploit digne de ses travaux.

DOLIGNI FILS.

Quel travers! car il a de l'esprit, ce me semble.

ROSETTE.

L'esprit et le bon sens vont rarement ensemble.

DOLIGNI FILS.

Tout ce que tu me dis ne me rassure pas.

ROSETTE.

Parlez-lui donc vous-même, il tourne ici ses pas.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Eh! bon jour, Doligni.... parbleu, que je t'embrasse!

ROSETTE, *à part.*

Ces embrassades-là sont aussi du bel air.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc? mon abord te trouble! il t'embarrasse.
(*Regardant Rosette.*)
J'en vois la cause. Allons, rassure-toi, mon cher;
Je fais profession d'être un rival commode:
Avant qu'il soit peu, dans Paris,

Je veux en amener la mode,
Et mettre les amants sur le pied des maris.
Elle n'est pas si mal au moins!

DOLIGNI FILS.

Cesse de rire.
Je parlois à Rosette.

LE MARQUIS.

Un honnête homme aura
Toujours quelque chose à lui dire.

DOLIGNI FILS.

Il faut te l'avouer.

LE MARQUIS.

Tout comme il te plaira.
(Rosette hausse l'épaule.)
Tiens, Rosette rougit; elle te fait un signe.

ROSETTE.

Notre entretien rouloit sur un sujet plus digne.

DOLIGNI FILS.

C'étoit sur Marianne.

LE MARQUIS.

Ah! tu fais le discret!
Quand on est tête à tête avec elle en secret,
Il est bien mal aisé de lui parler d'une autre;
Il n'est personne alors qu'on ne doive oublier.

ROSETTE

Point de panégyrique, ou je ferai le vôtre.
Ne cherchons point tous deux à nous humilier.
Trève entre nous de gentillesse.
Si madame vous croit un être si parfait,
Eh bien! à la bonne heure; elle est fort la maîtresse.
Elle peut vous gâter comme elle a toujours fait:
Mais comme je n'ai pas la même ivresse qu'elle,

Je pourrois m'égayer aux dépens des railleurs:
Ainsi, monsieur, cherchez vos passe-temps ailleurs.

LE MARQUIS.

Quand Rosette se fâche, elle est encor plus belle.

ROSETTE.

Finissez mon éloge, et me laissez en paix.

LE MARQUIS.

Puisque tu fais semblant de le trouver mauvais,
Je ne pousserai pas à bout ta modestie.
La petite cousine étoit donc entre vous
Le sujet prétendu d'un entretien si doux?

DOLIGNI FILS.

Et vous aussi.

LE MARQUIS.

Qui, moi, j'étois de la partie?

ROSETTE.

Eh! vraiment oui; monsieur en est fort amoureux.

LE MARQUIS.

Ah, ah!

ROSETTE.

Comme il vous croit un rival dangereux,
(Car, pour peu que l'on aime, on a peur de son ombre)
Il me communiquoit sa crainte et son erreur.
Il ne pourroit voir sans terreur
Que vous fussiez aussi du nombre
De ceux que Marianne a soumis à ses lois.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, Doligni?

DOLIGNI FILS.

Mais, si j'avois le choix,
J'aimerois mieux ailleurs te voir rendre les armes.

LE MARQUIS.

C'est être en ma faveur un peu trop prévenu.
(*A Rosette.*)
Eh ! que lui disois-tu pour calmer ses alarmes ?

ROSETTE.

Mais, nous en étions là quand vous êtes venu ;
Et j'allois à peu près lui dire, ce me semble,
Qu'il ne peut se fonder aucune liaison
Entre deux cœurs qui n'ont ensemble
Aucun de ces rapports qu'exige la raison.
Il faut savoir nous vaincre avec nos propres armes.
S'il se forme entre amants de ces nœuds pleins de charmes
Que l'amour et le temps ne font que redoubler,
L'étoile n'y fait rien ; voilà tout le mystère :
C'est qu'au moins par le cœur et par le caractère
Il faut un peu se ressembler.
Venons à Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A faire dans le monde un jour bien du fracas.

ROSETTE.

Sans doute, et cependant elle n'en fera pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce malheureux augure?
Et d'où diable le tires-tu?

ROSETTE.

Le bon sens fut toujours ami de la vertu.
Malgré le train qui règne en ce siècle commode,
Marianne suivra celui du bon vieux temps,
Et ne prendra jamais ces travers éclatants
Qu'il faut avoir pour être une femme à la mode.
J'ai dit. Vous entendez cet avis indirect.

Pardonnez, au surplus, si dans cette occurrence
Je n'ai pas eu pour vous le plus profond respect :
J'y rentre, et je vous fais mon humble révérence.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DOLIGNI FILS.

LE MARQUIS.

Elle a le caquet amusant;
Mais elle a l'esprit faux.

DOLIGNI FILS.

Pas tant. Mais à présent,
Parlons de Marianne.

LE MARQUIS.

Elle est plus que jolie.

DOLIGNI FILS.

Elle a, comme tu sais, tout ce qui peut charmer.
Marquis, l'aimerois-tu?

LE MARQUIS.

Qu'entends-tu par aimer?

DOLIGNI FILS.

Plaît-il?

LE MARQUIS.

Expliquons-nous.

DOLIGNI FILS.

Quelle est cette folie?
Ce mot est plus clair que le jour.
Parbleu! c'est ce qu'on sent pour l'objet qu'on adore.
Aimer... c'est avoir de l'amour.
C'est.....

LE MARQUIS.

Est-ce que l'on aime encore?

DOLIGNI FILS.

Est-ce qu'on n'aime plus?

LE MARQUIS.

De quel pays viens-tu?

DOLIGNI FILS.

Du pays où l'on aime.

LE MARQUIS.

Où diantre as-tu vécu?

DOLIGNI FILS.

Quelle extravagance est la vôtre!
Vous croiriez qu'il n'est point de véritable amour?

LE MARQUIS.

De véritable amour? A l'autre!
Non; je n'en vis jamais à la ville, à la cour:
Et si j'ai beaucoup vu, mais beaucoup.

DOLIGNI FILS, *à part.*

Quelle tête!
Quant à moi, je soutiens, sans me faire de fête,
Qu'on aime, et que sans doute on aimera toujours.
Le monde est plein d'amants; il s'en fait tous les jours...

LE MARQUIS.

Que le goût des plaisirs, la fortune, la gloire,
L'intérêt, l'amour-propre, et semblables raisons
Engagent à former entr'eux des liaisons
Qui n'ont rien de l'amour que le nom.

DOLIGNI FILS.

J'ose croire
Qu'il en est dont le cœur est vraiment enflammé.

LE MARQUIS.

Dis que l'on feint d'aimer et de se croire aimé.

DOLIGNI FILS.

Mais Marianne a-t-elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS.

Mais, tout comme d'une autre, on peut s'en amuser.

DOLIGNI FILS.

Ah! feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage.
Et si son cœur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Eh bien! le pis-aller, est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI FILS.

Comment, vous ne feriez semblant de l'adorer
Que pour le seul plaisir de la déshonorer
Et d'en rire après son naufrage?
Ah! marquis, quel projet! quelle malignité!
Si vous réussissez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte.
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire ou plutôt à la honte
D'établir votre honneur sur les débris du sien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI FILS.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh! que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'est point requise en ces sortes d'affaires.
L'usage et la nature, en faveur des plaisirs
En ont toujours banni jusqu'au moindre scrupule.
Il s'agit d'arriver au but de ses désirs :
La morale y joueroit un rôle ridicule.

DOLIGNI FILS.

Par ma foi! ce système est plein d'absurdités.
C'est un assassinat que vous préméditez.

LE MARQUIS.

Tu seras en amour une excellente dupe.
Mais, pour me réjouir, je t'alarmois exprès.
Marianne, aujourd'hui, n'est point ce qui m'occupe.
Laissons-la marier; et nous verrons après.

DOLIGNI FILS.

La confidence est fort honnête.

LE MARQUIS.

Quant à présent, j'aspire à certaine conquête
Dont je fais un peu plus d'état.
Mon choix va t'étonner; mais prête-moi l'oreille.
Doligni, tu connois cette jeune merveille
Qui remplit tout Paris de son nouvel éclat.

DOLIGNI FILS.

La célèbre Arthénice?

LE MARQUIS.

Oui; ce n'est qu'elle-même.

DOLIGNI FILS.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien!

DOLIGNI FILS.

J'entends. Ma surprise est extrême,
D'autant plus qu'elle est fine, et que jusques ici
De mille et mille amants pas un n'a réussi.

LE MARQUIS.

Parbleu, je le crois bien... Dispense-moi du reste.

DOLIGNI FILS.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Il faut être modeste.

DOLIGNI FILS.

Comment fais-tu pour plaire? Est-ce un don? Est-ce un art?
Mais enseigne-moi donc.

LE MARQUIS.

On peut t'en faire part.
Si tu veux recevoir quelque avis salutaire;
Tu t'en trouveras mieux de toutes les façons.

DOLIGNI FILS.

Je sens tout le besoin que j'ai de tes leçons.

LE MARQUIS.

Il ne faut que refondre un peu ton caractère.

DOLIGNI FILS.

Mais vraiment j'y consens.

LE MARQUIS.

Ton défaut capital
Est l'embarras subit, le trouble machinal
Qui sans nulle raison te saisit et te glace,
Sitôt qu'on te regarde ou qu'on te parle en face.
Crois-moi, tombe plutôt dans l'autre extrémité :
Rien ne fait plus de tort que la timidité.
Avec elle, partout, on est hors de sa place;
Elle suspend, arrête, et fixe les ressorts
De la langue, des yeux, de l'esprit et du corps :
Elle en ôte l'usage; elle en ôte la grâce;
Sur tout ce que l'on dit, sur tout ce que l'on fait,
Elle répand un air gauche, épais et stupide.
Tel qu'on prend pour un sot, parce qu'il est timide,
Auroit de quoi passer pour un homme parfait.
Mais ce n'est pas là tout. Et si tu te proposes
D'avoir des succès éclatants,
Il te faut bien encor d'autres métamorphoses.
Il te manque le ton, l'air et les mœurs du temps :

Le monde où tu vas vivre exige, entr'autres choses,
Qu'on soit plus amusant que solide et sensé.
Tu ne saurois parler qu'après avoir pensé.
Tu raisonnes toujours, et jamais tu ne causes :
Déraisonne, morbleu, plutôt que d'ennuyer :
Un peu moins de bon sens, et plus de badinage.
Un homme qui disserte est un homme à noyer.
La raison, que tu crois un si bel apanage,
Fut toujours le fléau de la société :
Elle en chasse les ris, les jeux et la gaîté;
Elle y met, à leur place, une langueur mortelle :
On la vante mal à propos;
Quand on a de l'esprit, on peut se passer d'elle :
La raison, tout au plus, ne convient qu'à des sots.

DOLIGNI FILS.

Tu traites la raison d'une manière étrange.

LE MARQUIS.

J'en suis bien revenu; je ne prends plus le change.

DOLIGNI FILS.

Il y paroît.

LE MARQUIS.

Pour toi, tâche de profiter.
Je ne me cite pas; mais on peut m'imiter.

DOLIGNI FILS.

Quelqu'un vient.

LE MARQUIS.

C'est Lafleur.

DOLIGNI FILS.

Adieu, je me retire.

LE MARQUIS.

Sur ce que je t'ai dit, fais tes réflexions.

SCÈNE VI.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LAFLEUR.

Ouf!

LE MARQUIS.

Eh bien, mes commissions?

LAFLEUR.

Oh! palsambleu, monsieur, souffrez que je respire.
Si vous continuez ainsi, vous me tuerez.

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'avec moi la fatigue est extrême.

LAFLEUR.

Vous autres, que Dieu fit pour être voiturés,
Vous allez à votre aise, et vous parlez de même.
Il n'en est pas ainsi des malheureux piétons.

LE MARQUIS.

Reste en place, respire, et point de ces dictons.

LAFLEUR.

Morbleu! je suis bien las de ces courses maudites.

LE MARQUIS.

Quels papiers tiens-tu là?

LAFLEUR.

La liste des visites.

LE MARQUIS.

J'ai vu celle d'hier.

LAFLEUR.

Elle est de ce matin.

LE MARQUIS.

Bon.

LAFLEUR.

Demandez au suisse; oui, rien n'est plus certain.

LE MARQUIS.

Eh mais! la matinée est un temps solitaire.

LA FLEUR.

Il est certaines gens, pour certaine raison,
Qui vont dès le matin.

LE MARQUIS.

Lis.

LA FLEUR.

Le propriétaire
De votre petite maison.

LE MARQUIS.

Fort bien!

LA FLEUR.

Le tapissier.

LE MARQUIS.

Oui-da!

LA FLEUR.

Le traiteur.

LE MARQUIS

Peste!

LAFLEUR.

Le loueur de carrosse.

LE MARQUIS.

Après?

LAFLEUR.

Ainsi du reste.

LE MARQUIS.

Ces messieurs sont venus?

LAFLEUR.

Non pas eux, mais leurs gens

LE MARQUIS.

Ces gens ont-ils des gens?

LAFLEUR.

Leurs gens sont des sergents.

Et voici, monsieur, de leur prose,

Et de leurs billets doux.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

(*Il chante.*)

Je n'en ai jamais vu. Contentez-vous, mes yeux...

LAFLEUR.

Chantez, c'est bien prendre la chose.

LE MARQUIS, *en lui rendant les papiers.*

Tiens, fais-en ton profit.

LAFLEUR.

Beau diable de profit!

LE MARQUIS.

D'ailleurs, chez Arthénice as-tu su t'introduire?

LAFLEUR.

Plus invisiblement que n'eût fait un esprit.

LE MARQUIS.

Comment se porte-t-on?

LAFLEUR.

Bien.

LE MARQUIS.

Daigne un peu m'instruire.

Comment a-t-on reçu les bijoux?

LAFLEUR.

Mal.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LA FLEUR.

C'est qu'il n'étoit pas jour chez elle,
Et qu'ainsi je n'ai pu voir que sa demoiselle.
Ce n'est pas là mon compte, à moi.

LE MARQUIS.

J'entends, et je t'enjoins de ne jamais rien prendre.

LAFLEUR.

Quoi! pas même, monsieur, ce qu'on me donnera?

LE MARQUIS.

Non; ou bien tu verras ce qui t'arrivera.

LAFLEUR, *à part.*

Ah! ce ne sera pas de rendre.
(*Haut.*)
On va la marier.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

LAFLEUR.

Tout-à-fait;
A ce baron qui la pourchasse:
Il prétend, dès demain, que la noce se fasse.

LE MARQUIS.

Bon!

LAFLEUR.

Un petit billet vous mettra mieux au fait.

LE MARQUIS, *rêvant.*

Il faut que tout cela finisse.
(*A Lafleur, qui rit.*)
De quoi ris-tu? Dis donc.

LAFLEUR.

D'un tour assez falot,
Dont la suivante d'Arthénice
Vient, à votre sujet, de régaler un sot.

J'étois dans l'antichambre à causer avec elle,
En tout bien, tout honneur.

LE MARQUIS.

Eh ! tâche d'abréger.

LAFLEUR.

Nous parlions d'amitié, quand la fausse femelle
A pensé me dévisager.
« Va-t'en (m'a-elle dit) au diable avec ton maître.
« Depuis assez long-temps il a dû reconnoître
« Qu'il prend un inutile soin.
« Ma maîtresse n'en veut, ni de près, ni de loin. »
Alors, tout ébaubi, j'ai détourné la tête;
C'est que le vieux baron lui-même, à pas de loup,
Venoit d'arriver tout à coup,
Qui mordant à la grappe, et d'un air tout honnête,
Accompagné pourtant d'un geste cavalier,
M'a flatté, si jamais le hasard me ramène,
Qu'il auroit la bonté de m'épargner la peine
De descendre par l'escalier.

LE MARQUIS.

Je voudrois qu'il osât te faire cette grâce.

LAFLEUR.

Eh ! non pas, s'il vous plaît, souffrez que je m'en passe.
J'ai volé chez Michel, et de là chez Passeau.
J'ai vu vos deux habits ; ma foi, rien n'est si beau;
Je ne crois pas qu'on puisse en avoir de plus lestes.
Après, j'ai, sans aucun délai,
Été chez la Duchapt; et puis, chez la Boutrai:
Leurs filles sont après à garnir vos deux vestes;
L'une est en petit jaune, et l'autre en petit bleu.

LE MARQUIS.

Les aurai-je bientôt?

LAFLEUR.

Vous les aurez dans peu,
Mais l'argent à la main.

LE MARQUIS.

Ou mons Lafleur est ivre,
Ou ces gens sont devenus fous.
Parbleu, je ferois bien, pour leur apprendre à vivre,
De ne m'en plus servir.

LAFLEUR.

C'est ce qu'ils disent tous.
Par l'homme en question j'ai fini mes messages.
Seriez-vous assez fou pour en tâter encor?

LE MARQUIS.

Aurai-je de l'argent?

LAFLEUR.

Oui, mais au poids de l'or.
Il demande un billet du triple, et de bons gages.

LE MARQUIS.

Mais il en a déja pour plus que je ne dois.

LAFLEUR.

Faute de les avoir retirés dans le mois,
Ils lui sont dévolus. Ignorez-vous l'usage?

LE MARQUIS.

N'importe. J'ai besoin, en un mot comme en cent,
De deux mille louis.

LAFLEUR.

Quel besoin si pressant
En pouvez-vous avoir?

LE MARQUIS.

Est-ce donc qu'à mon âge
Il n'est pas naturel de chercher à jouir?

LAFLEUR.

Sans être libertin, on peut se réjouir.

LE MARQUIS.

Comment donc libertin? Le suis-je?

LAFLEUR.

Ah! mon cher maître,
Vous l'êtes beaucoup plus, en croyant ne pas l'être.

LE MARQUIS.

Mais encore, en quoi donc? Dis-le moi : j'y consens.

LAFLEUR.

Et parbleu, tout vous suit à la fois; somme toute,
Rien n'y manque, le vin, le jeu, l'amour.

LE MARQUIS.

Sans doute.
Et ne sont-ce pas là des plaisirs innocents?

LAFLEUR.

Vous les menez un train de chasse;
Et vous indisposez le public contre vous.

LE MARQUIS.

Ah! s'il a de l'humeur, que veux-tu que j'y fasse?
Peut-on empêcher les jaloux?
Crois-moi, va, je connois le monde;
On n'y blâme que ceux qu'on voudroit imiter.

LAFLEUR.

En faux raisonnements votre morale abonde.
Mais, encore une fois, sachez vous limiter.
Si vous ne changez pas tout-à-fait de conduite,
Empêchez que du moins on n'en parle en tous lieux.
Madame votre mère en pourroit être instruite.
Elle a beau vous aimer, elle ouvrira les yeux.
Vous avez une sœur, qu'elle vous sacrifie :
Songez-y, je vous signifie

Qu'elle pourroit fort bien la tirer du couvent,
Pour lui faire avec vous partager l'héritage,
Et peut-être encor davantage.
Vous savez que monsieur l'en presse assez souvent?

LE MARQUIS.

Eh! ventrebleu, va-t'en faire un tour à l'office,
Et rêver en buvant aux moyens les plus prompts
De refaire ma bourse et de me mettre en fonds.
Le vin te fournira quelque heureux artifice.

LAFLEUR.

Pour boire, je boirai.

LE MARQUIS.

Va donc, sois diligent.

LAFLEUR.

Je l'entends un peu mieux que tout autre négoce.

LE MARQUIS.

A tel prix que ce soit, il me faut de l'argent.

LAFLEUR.

S'il venoit en buvant, je roulerois carrosse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

MADAME ARGANT.

Le marquis viendra-t-il?

ROSETTE.

Un peu de patience.
Je l'ai fait avertir; il ne tardera pas.
A quelques importuns qui retardent ses pas
Il achève à présent de donner audience.

MADAME ARGANT.

Ah, Rosette!

ROSETTE.

Comment, qui vous fait soupirer?

MADAME ARGANT.

Mon fils.

ROSETTE.

En quoi, madame, y peut-il conspirer?
N'êtes-vous pas toujours la plus heureuse mère?

MADAME ARGANT.

Je crains que ce bonheur ne soit qu'une chimère.

ROSETTE.

De la part du marquis, que s'est-il donc passé?
Vous seroit-il moins cher?

MADAME ARGANT.

Je rougis de le dire;
Mon amour va pour lui toujours jusqu'au délire.

ROSETTE.

L'excès en est permis, quand il est bien placé.

MADAME ARGANT.

Eh ! qui me répondra que mon fils le mérite?

ROSETTE, *à part.*

Ma foi, ce n'est pas moi. N'allons pas à l'appui
D'un accès de raison qui passera bien vite.
(*Haut.*)
Qu'avez-vous découvert qui vous déplaise en lui?
Il me semble pourtant qu'il est toujours de même.

MADAME ARGANT.

C'est de quoi je me plains.

ROSETTE.

Ma surprise est extrême.
Eh ! peut-il être mieux, sans y perdre? Il est bien.
(*A part.*)
S'il cessoit d être un fat, il ne seroit plus rien.
(*Haut.*)
Madame, dépouillons les préjugés vulgaires.

MADAME ARGANT.

Il a bien des défauts, ou je me trompe fort.

ROSETTE.

S'il a quelques défauts, ils lui sont nécessaires.

MADAME ARGANT.

Comment?

ROSETTE.

Je le soutiens, et nous serons d'accord.
Quoi ! trouvez-vous mauvais qu'il soit l'homme de France
Qui sait le mieux choisir une étoffe de goût;
Qui s'habille et se met avec une élégance
Qu'on cherche à copier, sans en venir à bout?
Lui reprocheriez-vous, dans l'humeur où vous êtes,

Qu'il aime un peu le luxe et la frivolité,
Qu'il cherche à ressembler aux gens de qualité,
Qu'il aime le plaisir et contracte des dettes?
Eh! n'en voulez-vous pas faire un homme de cour?

MADAME ARGANT.

C'est le projet flatteur qu'a formé mon amour.

ROSETTE.

Ne vous plaignez donc point.

MADAME ARGANT.

Mais es-tu bien certaine...

ROSETTE.

Il ira loin. Pour moi, je n'en suis point en peine.

MADAME ARGANT.

J'en accepte l'augure... A propos de cela,
Conçois-tu mon mari?

ROSETTE.

La demande est nouvelle!
Est-ce qu'on peut jamais concevoir ces gens-là?

MADAME ARGANT.

Son obstination me paroît bien cruelle.

ROSETTE.

Oui, sa prévention contre un fils si bien né..

MADAME ARGANT.

Est le premier chagrin qu'il m'ait jamais donné.

ROSETTE.

Ce n'est que depuis peu que son humeur varie,
Qu'il a des volontés, et qu'il vous contrarie.
Il lui sied bien, en vérité:
Il faudroit arrêter cette témérité...
Mais vous auriez la paix, si, pour le satisfaire,
(Aux dépens du marquis, s'entend.)

Vous vouliez retirer, ainsi qu'il le prétend,
Votre fille du cloître.

MADAME ARGANT.

Il est vrai.

ROSETTE.

Pourquoi faire?
Pour priver le marquis de la moitié du bien?

MADAME ARGANT.

Et m'empêcher par-là de faire un mariage
Où je vois pour mon fils le plus grand avantage.

ROSETTE.

Affaire de ménage, où l'homme n'entend rien.
Votre dessein n'est pas de l'en laisser le maître?

MADAME ARGANT.

Non vraiment; si cela peut être,
Je prétends que mon fils ait un brillant état.
Je veux, par les grands biens qui sont en ma puissance,
Suppléer au défaut d'une illustre naissance,
Et que dans le grand monde il vive avec éclat.

ROSETTE.

Rien n'est plus naturel qu'un si grand sacrifice.
Ce projet vous est cher; vous l'avez résolu.
Il faut bien, à son tour, que monsieur obéisse.
Vous n'avez que trop fait tout ce qu'il a voulu.
Il en contracteroit l'habitude importune.
C'est bien assez d'avoir reçu dans la maison
Cette nièce orpheline et presque sans fortune,
Qu'il vous fit accueillir, par la seule raison

(*A part.*)

Qu'elle porte son nom. Notez, par apostille,
Qu'elle reçoit sa nièce et refuse sa fille.

MADAME ARGANT.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Que c'est vous montrer
La tante la meilleure et la plus généreuse
Qu'on puisse jamais rencontrer.

MADAME ARGANT.

Voilà mon fils.

ROSETTE.

Déja! l'aventure est heureuse!

MADAME ARGANT.

Qu'il est mis agréablement!

SCÈNE II.

LE MARQUIS, MADAME ARGANT, ROSETTE.

LE MARQUIS.

Je me jette à vos pieds. Je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre.
Je devois tout quitter, et ne point m'amuser.
(Il lui baise la main.)
Me pardonnerez-vous?

ROSETTE, *à part.*

Ah! comme il sait la prendre!

MADAME ARGANT.

Rosette a su vous excuser.

LE MARQUIS.

Rosette?

ROSETTE.

Moi, madame?

MADAME ARGANT.

Oui; soyez content d'elle:
Cette fille vous aime.

LE MARQUIS.

Elle me connoît bien.

MADAME ARGANT, *à Rosette.*

Va, compte qu'il saura récompenser ton zèle.

ROSETTE, *à part.*

Oui-da!

MADAME ARGANT.

Mais laisse-nous un moment d'entretien.

SCÈNE III.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

J'AUROIS à vous parler.

LE MARQUIS.

Vous serez mieux assise.

MADAME ARGANT.

Il n'en est pas besoin, restez.
J'exigerois de vous une entière franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert.

MADAME ARGANT.

Vous me la promettez.

LE MARQUIS.

Dans la sincérité mon âme est affermie;
J'en fais profession, et surtout avec vous.

MADAME ARGANT.

Votre mère ne veut être que votre amie.

LE MARQUIS.

C'est unir à la fois les titres les plus doux.

MADAME ARGANT.

A votre âge, mon fils, et fait comme vous êtes,

Recevant dans le monde un accueil enchanteur,
On a dû vous dresser mille embûches secrètes,
Pour obtenir de vous un hommage flatteur.
Quand vous auriez cédé par goût ou par foiblesse,
J'excuserois votre jeunesse;
Je fermerois les yeux. Parlez-moi franchement.
Vous passez pour avoir un tendre attachement.
C'est une beauté rare, et qu'on m'a fort vantée;
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint...
Vous rougissez, mon fils, et ne répondez point.
Si votre âme, à présent un peu trop enchantée,
Ne peut abandonner ce dangereux vainqueur,
J'attendrai que le temps vous rende votre cœur,
Et vous mette en état d'entrer sans répugnance
Dans des projets, pour vous, formés dès votre enfance,
Et que, jusqu'à ce jour, je n'ai point négligés.

LE MARQUIS.

Ah! vous méritez tout ce que vous exigez :
Oui, l'on vous a dit vrai : mais soyez plus tranquille.
C'est un amusement frivole et passager,
Que mon cœur, sans vouloir autrement s'engager,
S'est fait depuis peu par la ville,
Seulement pour remplir un loisir inutile.
Pareil attachement... (si pourtant c'en est un)
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture est facile;
Rien n'est plus simple et plus commun.
De semblables romans n'ont pas pour héroïnes
Des personnes assez divines,
Pour fixer, sans retour, ceux qui leur font l'honneur
D'offrir quelque encens à leurs charmes.
C'est l'espoir assuré d'un facile bonheur
Qui fait que l'on s'abaisse à leur rendre les armes.

Elles n'allument point de véritables feux;
Et l'on est leur amant, sans en être amoureux.

MADAME ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon estime et mon amour pour vous!
Ah! mon fils, pardonnez mes frayeurs indiscrètes.
Votre établissement est l'objet le plus doux
Que ma tendresse se propose;
Et j'y travaille utilement.

LE MARQUIS.

Et c'est sur vous aussi que mon cœur s'en repose.

MADAME ARGANT.

J'ai de l'ambition, mais pour vous seulement.

LE MARQUIS.

Que ne vous dois-je pas!

MADAME ARGANT.

Écoutez, je vous prie.
Vous aurez tout mon bien, je vous l'ai destiné.
Mais ce n'est pas assez; et vous n'êtes pas né
Pour vivre et pour passer simplement votre vie
Dans l'indolente oisiveté
D'une opulente obscurité.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là mon plan.

MADAME ARGANT.

Je ne fais aucun doute
Que vous n'ayez dessein de paroître au grand jour,
Que votre but ne soit de percer à la cour:
Un bien considérable en aplanit la route.
Mais, pour vous abréger un chemin toujours long,
Il seroit un moyen plus facile et plus prompt.

LE MARQUIS.

Et ce moyen qui s'offre à votre prévoyance,
Seroit?

MADAME ARGANT.

Un mariage; une fille, en un mot,
Qui vous apporteroit en dot
Le crédit et l'appui d'une grande alliance.

LE MARQUIS.

On ne peut mieux penser. Vous ne m'étonnez point:
Mais l'hymen, à mon âge, est un état bien grave.
Quoi! voulez-vous sitôt que je devienne esclave?

MADAME ARGANT.

Un mari ne l'est pas. Auriez-vous sur ce point
Un peu d'aversion?

LE MARQUIS.

Moi? madame : eh! qu'importe?
Quand mon aversion seroit cent fois plus forte,
Croyez que de ma part, en cela, comme en tout,
Le sacrifice est prêt : ce n'est pas une affaire.
Le désir de vous satisfaire
Me tiendra toujours lieu de penchant et de goût.
Mais mon père?

MADAME ARGANT.

Ah! je sais comment il faut s'y prendre.
Je prévois ses refus; mais ils ne tiendront pas.
Nous disputons beaucoup. Après bien des débats
Votre père s'apaise, et finit par se rendre.
Par exemple, il avoit fortement décidé
Que vous seriez de robe.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

MADAME ARGANT.

Il a cédé.
N'en a-t-il pas été de même
Pour le déterminer à vous faire un état?
Au sujet de ce marquisat
Sa répugnance étoit extrême;
Il ne vouloit pas s'y prêter:
Mais vous le désiriez; c'est sur quoi je me fonde;
Aussi l'ai-je forcé de l'aller acheter.

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas avoir un titre dans le monde?
Mais celui de marquis me flatte infiniment;
Je vous l'avoue ingénument.
Si vous n'aviez pas eu la bonté de contraindre
Mon père à cet achat, j'eusse été très à plaindre.

MADAME ARGANT.

Cette acquisition l'a long-temps retenu.

LE MARQUIS.

Il est vrai; c'est ce qui m'étonne.

MADAME ARGANT.

Il arrive aujourd'hui; l'avis m'en est venu.

LE MARQUIS.

Je crois qu'à son retour la scène sera bonne.
Il ne sera pas mal surpris
De l'état que nous avons pris
Pendant le cours de son absence.
Il ne pourra pas voir, sans jeter les hauts cris,
Ces embellissements et ces meubles de prix.
Il n'a jamais donné dans la magnificence.
Ce nombre de valets, et ce suisse surtout,
Ne seront pas trop de son goût.

SCÈNE IV.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS, UN SUISSE, LAQUAIS.

M. ARGANT.

VOYEZ cet animal qui m'arrête à la porte!

LE SUISSE.

Que voulez-vous?

M. ARGANT.

Eh! que t'importe?

Mais est-ce ici chez moi?

LE SUISSE.

Çà, monsieur, votre nom?

M. ARGANT.

Mon nom?

LE SUISSE.

Afin qu'on vous annonce.

M. ARGANT.

Je n'en connois pas un

LE SUISSE.

J'attends votre réponse.

UN LAQUAIS, *à son camarade.*

Connois-tu ça?

UN AUTRE LAQUAIS.

Moi? ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur, pardonnez... Madame, c'est mon père.
Excusez des valets...

M. ARGANT.

Quel est donc ce mystère?

MADAME ARGANT.

C'est vous, monsieur Argant?

M. ARGANT.

Moi-même, Dieu merci,
Qu'une espèce de singe, avec sa barbe torse,
Ne vouloit point du tout laisser entrer ici:
Il a presque fallu que j'usasse de force.

LE MARQUIS.

Un suisse comme un sot fait toujours son métier.

M. ARGANT.

Vous avez pris un suisse?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

Pour quoi faire?

LE MARQUIS.

Un suisse est à la porte un meuble nécessaire.

M. ARGANT.

Il ne nous faut qu'un vieux portier.
Et ce tas de valets dont l'antichambre est pleine,
Est-il d'ici?

LE MARQUIS.

Sans doute. Il faut être servi.

M. ARGANT.

Mais en faut-il une douzaine?

LE MARQUIS.

Chacun a son emploi.

M. ARGANT.

Fort bien, j'en suis ravi.
Parbleu, pendant deux mois qu'a duré mon voyage,
L'extravagance a fait ici bien du ravage!

LE MARQUIS.

Mais en quoi donc, monsieur?

M. ARGANT.

Déja deux ou trois fois
Ce titre de monsieur a choqué mon oreille.
Vous ne vous serviez pas d'épithète pareille.
Le nom de père est-il devenu trop bourgeois,
Pour pouvoir à présent sortir de votre bouche?
Il faut que cela soit.

LE MARQUIS.

Ce reproche me touche.
Je croyois vous traiter avec plus de respect,
Et j'ignore pourquoi monsieur s'en formalise.

M. ARGANT.

Ma foi, s'il faut que je le dise,
Ce cérémonial me paroît fort suspect;
Et c'est la vanité qui l'a mis en usage.
Je sais que chez les grands il est autorisé;
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'est impatronisé;
Il s'est même glissé jusque dans la roture:
Mais il n'est pas moins vrai qu'il blesse la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sachez, en m'appelant par mon nom véritable,
Que le titre de père est le plus respectable
Qu'un fils puisse donner à l'auteur de ses jours.

MADAME ARGANT.

Il est vrai; mais enfin je sais qu'au fond de l'âme
Il ne m'aime pas moins pour m'appeler madame.

M. ARGANT.

Ma femme, quant à vous, je ne m'en mêle pas;
C'est une affaire à part; je n'en veux point connoître.

SCÈNE V.

UN COUREUR, M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

QUELLE est cette autre espèce? Où s'adressent tes pas?

LE COUREUR.

Ici.

M. ARGANT.

Qu'es-tu?

LE COUREUR.

Coureur.

M. ARGANT.

Qui cherches-tu?

LE COUREUR.

Mon maître.

M. ARGANT.

Quel est-il?

LE COUREUR.

Eh! parbleu, c'est monsieur le marquis.

M. ARGANT.

Quel marquis?

LE COUREUR.

Le voilà.

M. ARGANT.

Qui donc?

MADAME ARGANT.

Hé! c'est mon fils.

M. ARGANT.

Lui?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS *au coureur, qui lui donne un billet.*

Va-t'en.

SCÈNE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

M. ARGANT.

C'est ainsi qu'on vous nomme?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. ARGANT.

De quel droit? Mais vous m'étonnez fort.

LE MARQUIS.

Je crois en avoir deux.

M. ARGANT.

Qui sont-ils donc?

LE MARQUIS.

D'abord,

N'avez-vous pas l'honneur d'être né gentilhomme?

M. ARGANT.

Un peu : mais est-ce assez pour s'appeler marquis?
Argant, vous êtes fou.

MADAME ARGANT.

N'avez-vous pas acquis?..

M. ARGANT.

Eh quoi?

MADAME ARGANT.

Ce marquisat que nous avions en vue?
Est-ce que ce n'est pas une affaire conclue?

M. ARGANT.

Un marquisat?

MADAME ARGANT.

Est-il acheté?

M. ARGANT.

Ma foi, non.

LE MARQUIS.

Ah! madame...

MADAME ARGANT.

Ah! monsieur...

M. ARGANT.

Il est trop cher.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je?

M. ARGANT

Mais vous ne perdrez rien au change.

MADAME ARGANT.

Mais mon fils en a pris le nom.

M. ARGANT.

Palsembleu, qu'il le quitte.

LE MARQUIS.

Ah ciel! est-il possible!

MADAME ARGANT.

Autant qu'à vous, mon fils, cet affront m'est sensible.

M. ARGANT.

Entre nous, pourquoi l'a-t-il pris?
Faut-il, pour satisfaire à ses étourderies,
Être aussi fou que lui? J'ai, mais à fort bon prix,
Acquis trois bonnes métairies,
Pays gras, terre à blé.

LE MARQUIS, *à part.*

Mais quelles gueuseries!
Mon père est bien désespérant!

M. ARGANT.

Ces acquisitions, je vous en suis garant,
Valent mieux que dix seigneuries.

LE MARQUIS.

J'enrage de bon cœur.

MADAME ARGANT.

Sachez vous contenir,
Ou plutôt, laissez-nous; je vais l'entretenir.

SCÈNE VII.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Vous êtes bien cruel!

M. ARGANT.

Moi? la plainte est nouvelle.

MADAME ARGANT.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais vous ne m'aimez point.

M. ARGANT.

Fort bien. Mécontentez une femme en un point,
Tout le passé s'oublie, et n'est plus rien pour elle.

MADAME ARGANT.

Oui, je suis une ingrate; allons, accablez-moi;
Ne ménagez plus rien. Ah! que je suis outrée!

M. ARGANT.

Ma femme, sans courroux, parlons de bonne foi.
Nous convient-il d'avoir une terre titrée?
Que diable! un marquisat n'a pas le sens commun.

MADAME ARGANT.

Eh! pourquoi donc mon fils n'en auroit-il pas un?
Il n'est pas assez noble, et la terre est trop chère:

Sont-ce là des raisons d'un homme de bon sens?
Non, monsieur; vous voulez, je le vois, je le sens,
Mortifier le fils, désespérer la mère.
Vous vous lassez de moi.

M. ARGANT.

Parlez-vous tout de bon?

MADAME ARGANT.

Que je suis malheureuse!

M. ARGANT.

Ah! c'est une autre affaire:
Ayons ce marquisat. Il faut vous satisfaire.

MADAME ARGANT.

Quand mon fils en a pris le titre avec le nom,
Est-il temps d'écouter un frivole scrupule?

M. ARGANT.

Argant sera marquis.

MADAME ARGANT.

Eh! sans doute. Autrement
Ce seroit le couvrir du plus grand ridicule.

M. ARGANT.

Je vais écrire.

MADAME ARGANT.

Promptement...

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

Je vous attendois avec impatience;
D'autant plus qu'il s'agit d'une grande alliance
Pour mon fils.

M. ARGANT.

Je m'en doutois bien.

MADAME ARGANT.

On propose une fille aimable et de naissance,
Et qui même appartient à plus d'une puissance.

M. ARGANT.

C'est-à-dire qu'elle n'a rien.

MADAME ARGANT.

Mon fils est assez riche. Un si grand mariage
Lui procure, entr'autre avantage,
Une entrée à la cour, avec un régiment.
Il ne trouveroit plus d'occasion si belle.

M. ARGANT.

Qu'exige-t-on de vous?

MADAME ARGANT.

Et mais apparemment
Que j'assure mon bien.

M. ARGANT.

C'est une bagatelle.
Et ma fille?

MADAME ARGANT.

Allez-vous encore, à ce sujet,
Réveiller le procès que nous avions ensemble,
Au lieu d'embrasser mon projet?

M. ARGANT.

Mais, ma femme...

MADAME ARGANT.

Mais quoi! tout est dit, ce me semble;
Dans cet asile heureux et par elle chéri,
Où le ciel doit avoir accoutumé sa vie,
J'aurai soin de lui faire un sort digne d'envie.
Où peut-elle être mieux?

M. ARGANT.

Avec un bon mari.

MADAME ARGANT.

Rien n'est plus incertain. Mais qui vient nous surprendre?
C'est monsieur Doligni. Je vous laisse avec lui.
Songez que l'on attend ma réponse aujourd'hui.

SCÈNE VIII.

DOLIGNI PÈRE, M. ARGANT.

DOLIGNI.

Vous voilà de retour! On vient de me l'apprendre:
Aussitôt l'amitié vers vous m'a fait voler.
Vous avez du chagrin, je pense?

M. ARGANT.

Ma femme...

DOLIGNI.

Eh bien, quoi donc?

M. ARGANT.

Vient de me désoler.

DOLIGNI.

Sitôt?

M. ARGANT.

J'arrive à peine, après deux mois d'absence...

DOLIGNI.

C'est pour se remettre au courant.
Puis-je vous consoler?

M. ARGANT.

Non.

DOLIGNI.

Pourquoi, je vous prie?
Vous me revoyez donc d'un œil bien différent?

M. ARGANT.

Mon amitié pour vous ne s'est point affoiblie.

Puis-je me consoler, quand moi-même je crains
De vous plonger bientôt dans les plus grands chagrins?

DOLIGNI.

Je n'en prends jamais pour mon compte,
Je n'ai que ceux de mes amis.

M. ARGANT.

Ma femme, et j'en rougis de honte,
Me veut faire manquer à ce que j'ai promis.
Éprise pour son fils d'une amitié trop tendre,
Elle pense à lui seul et ne veut point de gendre.

DOLIGNI.

Je le savois déja. Je vous dirai de plus
Que je vous rends votre promesse.

M. ARGANT.

Vous croyez que ma femme en sera la maîtresse?

DOLIGNI.

N'ayez point là-dessus de débats superflus.
Par une autre raison qui n'est pas moins contraire,
Ce mariage-là n'auroit pas pu se faire.
Mon fils, à ce sujet, implore ma pitié.
Il aime éperdument une jeune personne,
Digne de sa tendresse et de mon amitié.

M. ARGANT.

Il a donc votre aveu?

DOLIGNI.

Mais oui, je le lui donne.

M. ARGANT.

Hélas!

DOLIGNI.

Son choix fera mon bonheur et le sien.

M. ARGANT.

J'espérois pour ma fille une chaîne si belle,

Et qu'un jour votre fils seroit aussi le mien.
D'ailleurs, cette beauté qu il aime, quelle est-elle?

DOLIGNI.

Marianne.

M. ARGANT.

Ma nièce?

DOLIGNI.

Oui, depuis quatre mois.
Il n'a pas pu la voir sans y fixer son choix.

M. ARGANT.

Marianne est l'objet dont son âme est charmée?

DOLIGNI.

La présence décide; on se prend par les yeux :
S'il eût vu votre fille, il l'eût sans doute aimée.

M. ARGANT.

Son choix revient au même : il n'en sera pas mieux.
Voyez en même temps ma douleur et ma joie.
Ouvrez-moi votre sein : que mon cœur s'y déploie;
Comme un dépôt sacré, recevez un secret
Que ma tendre amitié vous taisoit à regret.
Cette jeune orpheline, où tant de beauté brille,
Que votre fils adore, et que vous chérissez...

DOLIGNI.

Eh bien?... Vous vous attendrissez?

M. ARGANT.

Cette nièce...

DOLIGNI.

Achevez.

M. ARGANT.

Marianne est ma fille.

DOLIGNI.

Que m'apprenez-vous là?

M. ARGANT.

Mon amour paternel
A trouvé le moyen, à l'insu de sa mère,
De retirer ici cette fille si chère
Qu'elle vouloit laisser dans un cloître éternel.
Marianne se croit la fille de mon frère,
Et n'imagine pas qu'elle soit chez son père.

DOLIGNI.

Bon!

M. ARGANT.

Elle est dans la bonne foi.

DOLIGNI.

Comment a-t-elle pu vous croire?

M. ARGANT.

Je n'ai pas eu de peine à forger une histoire.
Feu mon frère eut toujours le même nom que moi.
C'est ce qui m'a servi; d'autant plus que ma fille,
Qui fut mise au couvent dès l'âge de deux ans,
N'a pas trop entendu parler de sa famille,
Et n'a vu de sa vie aucun de ses parents.
N'ayant pas pu gagner sur ma femme obstinée
D'aller, jusqu'à Poitiers, voir cette infortunée,
Et n'étant que trop sûr qu'elle veut, malgré moi,
Immoler à son fils cette triste victime,
Le détour que j'ai pris m'a paru légitime.
C'est la nécessité qui m'en a fait la loi;
Et c'est, pour m'excuser, sur quoi je me retranche.

DOLIGNI.

Le scrupule est plaisant! Vous me faites pitié.
Eh! trompez sans regret votre chère moitié.
Attraper une femme, est prendre sa revanche.

M. ARGANT.

En un mot j'ai pris ce détour.

DOLIGNI.

Il est assez bon, ce me semble.

M. ARGANT.

Et je n'ai si long-temps retardé mon retour,
Que pour les mieux laisser s'accoutumer ensemble.
Marianne a de quoi charmer:
Et je m'en vais savoir si, pendant mon absence,
Ses charmes et son innocence,
De son aveugle mère ont pu la faire aimer...
La voici qui paroît. Laissez-nous, je vous prie.
Surtout ne dites point ce que je vous confie,
Pas même à votre fils.

SCÈNE IX.

MARIANNE, M. ARGANT.

M. ARGANT.

COMMENT vont nos projets?
Apprends-moi quel succès a couronné ton zèle.
Sur le cœur de ta tante as-tu fait des progrès?
Dis-moi, ma chère nièce, es-tu bien avec elle?
Tu sais ce qu'en partant d'ici
Je t'ai recommandé comme un point nécessaire.

MARIANNE.

J'ai fait ce que j'ai pu.

M. ARGANT.

Tout a donc réussi;
Car tu plairas toujours à qui tu voudras plaire.

MARIANNE.

Présumez un peu moins de mon foible talent.

Il est vrai qu'en cherchant à remplir votre attente,
Qu'en tâchant de gagner l'amitié de ma tante,
Je ne me faisois point un effort violent:
Que dis-je? un sentiment que je ne puis comprendre,
A mon obéissance a servi de soutien;
Et mon cœur, étonné de se trouver si tendre,
N'a, je crois, rien omis pour mériter le sien;
Mais...

M. ARGANT.

L'heureuse nouvelle! Achève ton ouvrage.
Je ne te dis qu'un mot; qu'il serve à t'animer.
Mariage, fortune, espérance, héritage.
Tout dépend de ma femme, et de t'en faire aimer.
Je ne puis rien pour toi.

MARIANNE.

Quelle erreur est la vôtre!

M. ARGANT.

Par des arrangements que la fortune a faits,
Ma femme est ta ressource, et tu n'en as point d'autre.

MARIANNE.

Il faut donc renoncer à ses moindres bienfaits.

M. ARGANT.

Comment donc?

MARIANNE.

Étouffez une douce espérance
Qui n'a servi qu'à vous tromper.
De tout ce que j'ai fait, rien n'a pu dissiper,
Ni vaincre son indifférence.
C'est un projet flatteur qui ne peut s'accomplir.
Je connois trop son cœur; il m'est inaccessible.
Ce n'est que pour son fils qu'il peut être sensible:
Il l'occupe et n'y laisse aucun vide à remplir.

Loin d'entrer avec lui dans le moindre partage,
Je ne sais si mes soins ne m'ont pas fait haïr.
Ne me forcez donc pas d'insister davantage.

M. ARGANT.

Eh! que veux-tu de moi?

MARIANNE.

Que vous me laissiez fuir,
Et rentrer au couvent d'où vous m'avez tirée.

M. ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Accordez cette grâce à mes pleurs.
En vous la demandant mon âme est déchirée.
Vous m'aimez : je prévois avec quelles douleurs
Vous supporterez ma retraite.

M. ARGANT.

Ne t'imagine pas non plus que je m'y prête.
J'ai de fortes raisons pour ne pas consentir
A te laisser aller suivre une folle envie.

MARIANNE.

Ah! n'appréhendez pas qu'un jour le repentir
Vienne dans mon désert empoisonner ma vie.
Je trouverai de quoi fixer tous mes désirs
Dans sa tranquillité profonde.
C'est lorsqu'on a du moins un peu connu le monde
Qu'on peut, dans la retraite, avoir de vrais plaisirs.
Que je m'en vais l'aimer! qu'elle me sera chère!
Je n'y sentirai plus le poids de ma misère.
Hélas! je l'ignorois dans mon obscurité:
J'y vivois, sans me voir sans cesse humiliée
Par le défaut de bien, de rang, de qualité:
Permettez qu'à jamais j'y puisse être oubliée.

M. ARGANT.

Non : c'est un dessein pris, où je suis affermi.
Je te veux marier; et je t'ai destinée
Au fils de mon plus cher ami.
Nous avons tous les deux conclu cet hyménée.
S'il est à ton gré, comme au mien,
Si Doligni te plaît... Tu rougis! Ah! fort bien.
La pudeur fut toujours la première des grâces.
J'en tire un bon augure. Il sera ton époux...
Quel est cet inconnu qui marche sur nos traces?

SCÈNE X.

UN MAITRE D'HOTEL, M. ARGANT, MARIANNE.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

MADEMOISELLE, un mot.

MARIANNE.

Que vous plaît-il?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Tout doux.
Ce vieux monsieur-là, sauf son respect et le vôtre,
Eh bien... est-ce monsieur?

MARIANNE.

Oui.

LE MAITRE D'HÔTEL.

Lui? j'en suis ravi.

M. ARGANT.

Quel est cet importun?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Autant vaut-il qu'un autre.

MARIANNE.

C'est le maître d'hôtel.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *mettant sa serviette sur l'épaule.*

Monsieur, on a servi.

M. ARGANT.

(*A Marianne.*)

Présente-moi... je crains de faire des bévues.
Que diable! à chaque pas je tombe ici des nues.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE.

DOLIGNI.

Vous rêvez?

M. ARGANT.

J'ai de quoi. Depuis trente ans au plus
Que dépourvu de biens (car jamais je n'en eus)
Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu gothique,
Ou Paris bien extravagant.

DOLIGNI.

Ami, c'est l'un et l'autre. Après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroit nouveau. Ne soyez pas surpris
Si vous ne savez plus les êtres.
Mais rendons-nous justice, et n'ayons plus d'humeurs.
Nous sommes vieux, les temps amènent d'autres mœurs.
Avions-nous conservé celles de nos ancêtres?
Nos enfants, à leur tour, occupent le tapis.
Tout roule, et roulera toujours de mal en pis.
Par une extravagance une autre est abolie.
D'âge en âge on ne fait que changer de folie.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf et véritable.
Excepté le rôti, je n'ai pu deviner
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

DOLIGNI.

Je n'en ai pas, non plus, reconnu la moitié.
Tout change de nature, à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être sorcier pour savoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmousets et d'arbustes confus.
Qui font un bois-taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.
Et tout cet attirail, pièce à pièce apporté
Par un maître valet, par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la scène;
Et tient, en attendant, tout le monde à la gêne.
Quels convives, d'ailleurs! je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous les fous de Paris étoient de ce repas.

DOLIGNI.

Doucement. Vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux-esprits que le marquis rassemble,
Et qui dans votre hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde! Quel fléau!
Quel déluge maudit d'insectes incommodes!
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis

Plein de chevaux, de chiens, d'auteurs et de pagodes.
Mais enfin laissons là ces propos superflus.
Revenons au sujet qui me touche le plus.
C'est Marianne. Eh bien! m'avez-vous fait la grâce
De parler à ma femme?

DOLIGNI.

Oui, mais je ne tiens rien;
Elle veut au marquis assurer tout son bien;
Et je ne compte pas que ce dessein lui passe,
A moins que votre fille...

M. ARGANT.

Il n'est donc plus d'espoir:
J'espérois que ses soins, sa tendresse et ses charmes,
Sur le cœur de ma femme auroient plus de pouvoir:
Elle n'a recueilli que des sujets de larmes.

DOLIGNI.

Mais peut-on s'empêcher de s'en laisser charmer?

M. ARGANT.

Elle auroit dû s'en faire aimer.
Hélas! je rapportois cette douce espérance.
Quel retour! je ne puis y penser sans effroi.
Loin de répondre à l'apparence,
Le projet et le piège ont tourné contre moi.

DOLIGNI.

Votre position est fâcheuse.

M. ARGANT.

Ah! sans doute.

DOLIGNI.

Votre embarras est des plus grands;
Et pour vous en tirer il faut qu'il vous en coûte.
Aimez-vous votre femme?

M. ARGANT.

Autant que mes enfants.
Je ne puis ni ne veux me brouiller avec elle.
Eh ! depuis notre hymen l'union la plus belle
A resserré des nœuds que l'amour a formés.
D'ailleurs, je lui dois tout. Je n'avois rien au monde.
Malgré ma misère profonde,
Et nombre de rivaux plus dignes d'être aimés,
Je lui plus. Il fallut vaincre la résistance
De parents qui pouvoient s'opposer à son choix.
Elle n'avoit pas l'âge indiqué par les lois.
Cependant mon bonheur, ou plutôt sa constance,
Après bien des refus et de mortels ennuis,
Me rendit possesseur d'une épouse adorable,
Qui jouissoit déja d'un bien considérable,
Que des successions ont augmenté depuis.
Je m'en souviens sans cesse avec reconnoissance.

DOLIGNI.

Je prévois qu'à la fin il faudra, malgré vous,
Renvoyer votre fille au couvent.

M. ARGANT.

Entre nous,
Ce sacrifice-là n'est pas en ma puissance.
Ma fille... Non, monsieur, je ne puis m'en priver.
Pour la sacrifier, la victime est trop chère.

DOLIGNI.

Eh bien ! quoi qu'il puisse arriver,
Votre fille est chez vous, déclarez-vous son père.
Si vous prétendez la garder,
Il faut bien tôt ou tard découvrir ce mystère.
Si vous n'osez le hasarder,
Je vous offre mon ministère.
Une femme en courroux m'embarrasse fort peu.

Entre la mienne et moi la paix étoit si rare,
Que je ne suis pas neuf en pareille bagarre.
Moi, j'oppose à leur premier feu
Un flegme des plus salutaires.
Il en est, sans comparaison,
Tout comme des enfants mutins et volontaires :
Quand la force leur manque, ils entendent raison.
Au surplus, vous touchez au moment de la crise.
Songez que votre femme, au gré de son espoir,
Va remplir le projet dont elle est trop éprise;
Que, sans doute, on fera les accords dès ce soir;
Qu'il est temps de parler en père de famille,
En maître, s'il le faut, et si vous le pouvez.

M. ARGANT.

Que j'appréhende!...

DOLIGNI.

Quoi? qu'est-ce que vous avez?

M. ARGANT.

Et si ma femme alloit faire enlever sa fille,
Et se rendre en secret maîtresse de son sort!
Voilà ce que je crains, si je romps le silence.
Supposé que l'accès d'un aveugle transport
Ne la contraigne point à cette violence,
Les persécutions feront le même effet;
Et sa mauvaise humeur ne cessant de s'accroître,
Obligera ma fille à préférer le cloître.

DOLIGNI.

Il faudra tenir bon, peut-être..

M. ARGANT.

C est un fait.
Je voudrois conserver la paix dans ma famille. .
Il me vient un moyen. S'il est de votre goût,

Il pourroit concilier tout,
Et faire marier ma fille.
Sa légitime peut monter
A douze mille écus de rente,
Eh bien ! seriez-vous homme à vous en contenter?

DOLIGNI.

Ceci change la thèse ; elle est bien différente.

M. ARGANT.

Je le sais, je n'osois presque vous en parler.

DOLIGNI.

Allons, je le veux bien pour vous tirer de peine.

M. ARGANT.

Ah ! mon cher...

DOLIGNI.

Ce n'est pas l'intérêt qui me mène.
Je n'accepte pourtant que comme un pis-aller.

M. ARGANT.

Mais Marianne vient.

SCÈNE II.

MARIANNE, M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE.

MARIANNE.

MADAME Argant m'envoie...

M. ARGANT.

Tant mieux, j'en ai bien de la joie.

MARIANNE.

Ah! mon oncle, le diriez-vous?
Pour la première fois, elle m'a caressée,
M'a donné les noms les plus doux.

DOLIGNI.

Elle est donc bien intéressée
Au succès du message.

MARIANNE.

Elle en espère tout.
Vous me portez, dit-elle, une amitié si tendre,
Qu'il n'est rien, près de vous, dont je ne vienne à bout;
Et si je réussis, elle m'a fait entendre
Qu'elle auroit soin de mon destin.
C'est au sujet de mon cousin.

M. ARGANT.

Justement.

MARIANNE.

Et pour sa fortune,
Que je viens,au hasard de vous être importune.

M. ARGANT.

Ah! si c'est pour Argant, le sort en est jeté.
Que veut-elle? quelle est cette grâce si grande?

MARIANNE.

C'est l'hymen de son fils, tel qu'il est projeté.

M. ARGANT

Marianne, est-ce à toi d'appuyer sa demande?

MARIANNE.

A qui donc? Pour tous deux j'implore vos bontés.
C'est l'établissement le plus considérable...
Vous la désespérez, si vous n'y consentez;
C'est faire à votre fils un tort irréparable.

M. ARGANT.

Prétendre que son fils soit le seul possesseur
Et l'unique héritier de toute sa fortune!
Et ma fille?

MARIANNE.

Est-il vrai que vous en ayez une?

M. ARGANT.

Oui. Si le frère a tout, que deviendra la sœur?

Loin de prendre parti pour elle,
Je te vois la première à la persécuter.

MARIANNE.

Moi, je ne lui veux point de mal; et si mon zèle...

M. ARGANT.

Mais, tiens : pour me résoudre et pour m'exécuter,
Je m'en rapporte à toi. Tu sais ce qu'on propose;
Supposé que tu sois cet enfant malheureux
À qui sa mère apprête un sort si rigoureux,
Prends sa place un moment, fais-en ta propre cause,
Et ne consulte ici que ton propre intérêt.

MARIANNE.

Je me serois déja prononcé mon arrêt.

M. ARGANT.

Quoi! malgré les soupirs et les larmes d'un père...

MARIANNE.

Pourrois-je assurer mieux le repos de ses jours,
Qu'en cédant au malheur de déplaire à ma mère?
À quoi me serviroit de m'obstiner toujours
À braver mon destin? Quelle en seroit l'issue?
D'aliéner vos cœurs, d'en écarter l'amour,
De déchirer toujours le sein qui m'a conçue,
De me faire encor plus haïr de jour en jour.
Pourquoi me consulter dans cette conjoncture?
Toute autre, et votre fille aussi,
Vous en diroit autant; et je ne sers ici
Que d'interprète à la nature.

M. ARGANT.

(A Doligni.)

Tu me perces le cœur. Jugez donc si j'ai lieu
De déclarer son sort.

DOLIGNI.

C'est votre femme. Adieu.

M. ARGANT.

Ne vous éloignez pas.

SCÈNE III.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh bien! votre entremise
A-t-elle eu la faveur que je me suis promise?
Ce que j'en attendois étoit des plus aisés.

M. ARGANT.

Ah! vous pouvez compter sur elle en toute chose.
On ne peut mieux plaider une méchante cause.

MADAME ARGANT.

Eh, l'a-t-elle gagnée?... Eh quoi! vous vous taisez?

M. ARGANT.

Qu'exigez-vous de moi?

MADAME ARGANT.

Quel est donc ce langage?

M. ARGANT.

Ne vous souvient-il plus qu'un fils trop fortuné
N'est pas l'unique et le seul gage
Dont notre heureux hymen ait été couronné?
Permettez que je vous rappelle
Qu'il en fut encore un conçu dans votre sein.
Voyez quel est votre dessein,
Si vous en conservez un souvenir fidèle?

MADAME ARGANT.

Je pourrois avoir quelque tort :
Mais cette fille enfin dont vous plaignez le sort,

Quand nous l'envoyâmes en France
Pour être élevée en couvent,
Étoit dans sa plus tendre enfance.

M. ARGANT.

Hélas! je me le suis reproché bien souvent.

MADAME ARGANT.

Depuis, je ne l'ai point revue.
Dans mon cœur, il est vrai, l'absence a triomphé.
L'éloignement, l'oubli, le temps ont étouffé
La tendresse que j'aurois eue,
Si vous aviez laissé cet enfant sous mes yeux.
Vous n'auriez jamais eu de reproche à me faire;
Eh! je ne demandois pas mieux.
Vous ne voulûtes pas : il a fallu vous plaire;
Et mon fils en a profité.

MARIANNE.

Mais ma tante a raison; elle se justifie.
C'est votre faute à vous.

M. ARGANT, *à Marianne.*

Laisse-moi, je te prie.
Vous verrez que c'est moi qui manque d'équité!
Tout peut se réparer. Daignez voir votre fille;
Que je vous la présente; accordez-moi ce bien.

MADAME ARGANT.

Que faire d'un enfant, qui n'est au fait de rien,
Qui n'a jamais vécu qu'à l'ombre d'une grille,
Qui, sans doute, en a pris l'air, l'esprit et le goût?
Monsieur, il n'est plus temps. Et j'ose vous répondre
Que, de la tête aux pieds, il faudroit la refondre,
Et qu'on n'en viendroit pas à bout.
Qui vient tard dans le monde, y joue un triste rôle.

Pour apprendre à s'y comporter,
Un parloir de province est une triste école.

MARIANNE.

Sans doute.

M. ARGANT.

À Marianne on peut s'en rapporter.
Elle sort du couvent. Voyez un peu ma nièce;
Oui, voyez comme elle est : vous connoissez aussi
Son esprit et sa gentillesse :
Elle a tout-à-fait réussi.

MADAME ARGANT.

Ou ne compare point une personne unique.

M. ARGANT.

Vous pouviez épargner cet éloge ironique.

MADAME ARGANT.

Il vous plaît au surplus de me faire un procès
Bien gratuit au sujet de cette préférence
Que j'accorde à mon fils.

M. ARGANT.

Mais oui, c'est un excès.

MADAME ARGANT.

Est-ce une nouveauté? Suis-je la seule en France?
Nous avons deux enfants : mais l'usage m'absout,
Si j'en laisse un des deux au fond d'une clôture.

M. ARGANT.

L'égalité, madame, est la loi de nature.
Il n'en faut avoir qu'un, quand on veut qu'il ait tout.

MADAME ARGANT.

Pouvons-nous mieux placer mon espoir et le vôtre?
Il est bien naturel, quand on a le bonheur
D'avoir reçu du ciel un fils comme le nôtre,
De chercher à s'en faire honneur.

M. ARGANT.

La nature sans doute en a fait un prodige!

MADAME ARGANT.

Elle a versé sur lui ses plus précieux dons.
Il peut aller à tout, si nous le secondons.

M. ARGANT.

Peut-on donner dans ce prestige?

MADAME ARGANT.

Il est homme d'esprit.

M. ARGANT.

Qui diable ne l'est pas?

MADAME ARGANT.

Homme d'esprit?

M. ARGANT.

Mais oui; rien n'est plus ordinaire.
C'est un titre banal. On ne peut faire un pas
Qu'on ne voye accorder ce nom imaginaire
A tout venant, à gens qui ne sont bien souvent
Que des cerveaux brûlés, des têtes à l'évent,
Que les plus fats de tous les hommes.
Ce qu'on prend pour esprit dans le siècle où nous sommes,
N'est, ou je me trompe fort,
Qu'une frivole effervescence,
Qu'un accès, une fièvre, un délire, un transport,
Que l'on nomme autrement, faute de connoissance.
Proverbes, quolibets, folles allusions,
Pointes, frivolités plaisamment habillées,
Quelque superficie, et des expressions
Artistement entortillées;
Joignez-y le ton suffisant,
Voilà les qualités de l'esprit d'à-présent.
Pour moi, mon avis est, dût-il paroître étrange,

Que ces petits messieurs, qui sont si florissants,
Feroient un marché d'or, s'ils donnoient en échange
Tout ce qu'ils ont d'esprit pour un peu de bon sens.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

LE MARQUIS.

Mais, madame, à propos, suivant toute apparence,
Mon mariage projetté
Pourroit ce soir être arrêté.

MADAME ARGANT.

J'en ai du moins quelque espérance.

LE MARQUIS.

J'en ai reçu vingt compliments:
Et nous ne songeons pas aux présents qu'il faut faire.
Ne trouveriez-vous pas qu'il seroit nécessaire
D'aller chez l'Empereur choisir des diamants?
Il convient d'envoyer demain les pierreries:
C'est l'ordre; et l'on ne peut, quand on est régulier,
Manquer à ces galanteries.

MADAME ARGANT.

Il est vrai: j'allois l'oublier.
Vous avez bien raison; c'est penser à merveille.

M. ARGANT.

Il mérite toujours des éloges nouveaux.

LE MARQUIS.

Je viens de commander que l'on mît vos chevaux.

M. ARGANT.

Doucement; j'ai deux mots à vous dire à l'oreille.
Argant, vous avez une sœur.

MADAME ARGANT.

(*Au marquis.*)

Est-ce là son affaire? Allez, je vais vous suivre.

M. ARGANT.

Avec elle, avec vous, je me flattois de vivre;
Je comptois y passer des jours pleins de douceur,
Et mourir satisfait de son sort et du vôtre.
Elle a part, comme vous, à ma tendre amitié.
Je ne sais point aimer l'un aux dépens de l'autre.
Vous partagez tous deux mon cœur par la moitié.
L'égalité devroit régner dans tout le reste.
Souffrirez-vous qu'elle ait un destin si funeste?
Parlez. Mes sentiments vous sont assez connus.
Parlez donc; qu'entre nous votre bouche prononce.
Au fond de votre cœur cherchez votre réponse,
Et non pas dans des yeux un peu trop prévenus.

LE MARQUIS.

C'est à vous l'un et l'autre à régler sa fortune.
Je ne sais point blâmer la générosité.

M. ARGANT.

La générosité! mais ce n'en est point une:
Ce que j'exige ici n'est que de l'équité.

LE MARQUIS.

De ces distinctions je vous laisse le maître.
Quant à moi, j'ai, monsieur, un trop profond respect
Pour donner des avis à ceux qui m'ont fait naître.

M. ARGANT.

Tant de ménagement vous rend un peu suspect.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas qu'une sœur, que je n'ai jamais vue,
Ne m'intéresse aussi. Vous n'avez pas besoin

De me piquer d'honneur. Le sang parle de loin:
Mais...

M. ARGANT.

Eh bien! quelle est donc cette crainte imprévue?
Daigneriez-vous m'en éclaircir?

LE MARQUIS.

Quand vous me demandez à moi mon entremise...
Et... si j'ai le malheur de ne pas réussir,
D'échouer dans cette entreprise,
Eh bien! vous m'en accuserez.
Qu'en arrivera-t-il? Que vous me haïrez.
Cette affaire est trop délicate.
Et madame, d'ailleurs, paroît tacitement
M'ordonner assez nettement
De ne m'en pas mêler.

M. ARGANT.

Votre prudence éclate!

LE MARQUIS.

Mon silence pourtant n'empêche pas mes vœux.
Je serai de l'avis que vous prendrez tous deux.

SCÈNE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Ainsi, vous n'avez point de reproche à lui faire.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut d'un autre sens retourner cette affaire.
(*Haut.*)
Nous avons, ou plutôt vous avez en bon bien,
Cinquante mille écus de rente
Francs et quittes de tout; du moins je ne dois rien.

Je crois que, pour Argant, la chose est différente.
N'importe. De sa sœur diminuez la part.
Faites à votre fils le plus gros avantage.
Je me restreins pour elle au tiers, et même au quart.
Avec sa légitime on voudra bien la prendre;
Et même l'on aura des grâces à vous rendre.

MADAME ARGANT.

Que me dites-vous là?

M. ARGANT.

N'en doutez nullement.

MADAME ARGANT.

Qui voudroit s'en charger?

M. ARGANT.

Acceptez seulement.

MADAME ARGANT, *à part.*

C'est encore un prétexte, une ruse nouvelle,
Pour m'engager toujours, sur ce trompeur espoir,
A retirer ma fille.

M. ARGANT.

Eh bien?

MADAME ARGANT.

Il faudra voir.
Auriez-vous par hasard quelque parti pour elle?

M. ARGANT.

Oui.

MADAME ARGANT.

J'ai bien de la peine à me l'imaginer.
Est-ce une affaire sûre et prompte à terminer?

M. ARGANT.

(Bas, à Marianne.)

Dès aujourd'hui. Va dire à Doligni qu'il vienne.

SCÈNE VI.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT.

Mais est-ce un sujet qui convienne?

M. ARGANT.

A merveille.

MADAME ARGANT, *à part.*

Tant pis.

M. ARGANT.

Je suis sa caution.

MADAME ARGANT, *à part.*

Ah! je crains bien de m'être un peu trop avancée.

M. ARGANT, *à part.*

Il faut frapper le coup.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quelle est donc sa pensée?

M. ARGANT.

Cette fille, en un mot, que la prévention
La plus injuste et la plus dure
A peinte à votre idée avec tous les défauts
Qu'on peut puiser au fond d'une triste clôture...

MADAME ARGANT.

Eh bien?

SCÈNE VII.

M. DOLIGNI PÈRE, MARIANNE, M. ARGANT, MADAME ARGANT.

M. ARGANT.

Quels qu'ils soient, vrais ou faux,
Telle qu'elle est enfin, on offre de la prendre;
Et le fils de monsieur, si vous le permettez...

MARIANNE, *à part.*

Ah ciel!

M. ARGANT.

Avec plaisir deviendra votre gendre.

MADAME ARGANT.

(*Bas, à M. Argant.*)

Quoi! le fils de monsieur?... Vous me compromettez.

M. ARGANT.

Oui, lui-même, à ce prix.

MARIANNE, *à part.*

Dieu! que viens-je d'entendre?

Ah! quelle trahison!

M. ARGANT.

Monsieur nous fait honneur.

DOLIGNI.

Ce sera pour mon fils le comble du bonheur.

MADAME ARGANT, *à part.*

(*Haut.*)

Je sais qu'il aime ailleurs, feignons. Il faut se rendre.

DOLIGNI.

Mon fils ne peut jamais être mieux assorti.

MADAME ARGANT.

(*A Marianne.*)

Qu'on le fasse venir.

MARIANNE.

Madame, il est sorti.

MADAME ARGANT.

Tout à l'heure il étoit là-dedans; qu'on y voie.

MARIANNE.

Il doit avoir pris son parti.

MADAME ARGANT.

Allez, vous dis-je, allez; faites qu'on me l'envoie.

MARIANNE, *à part.*

Bon, le voici qui vient.

M. ARGANT, *bas, à Doligni.*

Il n'est pas averti.

SCÈNE VIII.

DOLIGNI FILS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, DOLIGNI PÈRE, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Messieurs, il vous plaira de garder le silence :
Faites-vous cette violence.
Qu'ici l'autorité se taise absolument;
Qu'il soit libre. Je veux qu'il parle en assurance;
Autrement, marché nul : je vous le dis d'avance,
Je reprends ma parole et mon consentement.

DOLIGNI FILS.

Le marquis vous attend avec impatience.

MADAME ARGANT.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
On daigne rechercher pour vous notre alliance.

DOLIGNI FILS.

Vous voyez mon saisissement.

MADAME ARGANT.

La désireriez-vous?

DOLIGNI FILS.

Ah ! si je la désire !
Si je soupire après ce précieux instant !
C'est avec plus d ardeur que je ne puis le dire.

MARIANNE, *à part.*

Qui n'eût cru qu'il m'aimoit !

MADAME ARGANT.

Eh bien! soyez content.
L'amitié qui nous lie avec votre famille
M'engage à remplir votre espoir.

MARIANNE, *à part.*

Hélas! c'en est donc fait.

MADAME ARGANT.

Il m'est bien doux de voir
Qu'à tout autre parti vous préfériez ma fille.

DOLIGNI FILS.

Votre fille?

MADAME ARGANT.

Eh qui donc?

DOLIGNI FILS.

La foudre m'a frappé.
Ah ciel! quelle erreur m'a trompé!

MADAME ARGANT.

Dans quel trouble vous vois-je?

DOLIGNI FILS.

Il est inexprimable.
On ne peut être plus confus.
Vous m'accordez sans doute un bien inestimable.
Mon père, épargnez-vous ces signes superflus:
Je ne puis, mon désordre a trop su me confondre.

MADAME ARGANT.

(*A Doligni père.*) (*A Doligni fils.*)
De grâce, laissez donc... Ne pourrai-je savoir?...

DOLIGNI FILS.

L'excès de vos bontés ne pouvoit se prévoir:
Je suis désespéré de n'y pouvoir répondre.

DOLIGNI PÈRE, *bas, à son fils.*

Tu ne sais pas le bien que tu vas refuser.

DOLIGNI FILS.

(*A son père.*) (*A madame Argant.*)
Je n'en veux point. L'amour dans mon cœur trop sensible
A mis à votre choix un obstacle invincible.
Ce n'est qu'en me perdant que je puis m'excuser.
J'ai cru qu'il s'agissoit de l'objet que j'adore.
Ah ! je fais à ses yeux un éclat indiscret :
Mais la nécessité m'arrache mon secret.

MADAME ARGANT.

En est-ce un pour l'objet de vos feux?

DOLIGNI FILS.

Il l'ignore.

MADAME ARGANT.

Eh ! monsieur, quel est-il?

DOLIGNI FILS, *montrant Marianne.*

Il est devant vos yeux.

MARIANNE.

Ah ! monsieur, vous devez préférer ma cousine.

MADAME ARGANT, *à messieurs Argant et Doligni père.*

Tâchez une autre fois de vous arranger mieux.

M. ARGANT.

La méprise n'est pas telle qu'on l'imagine.
Sachez, à votre tour...

MADAME ARGANT, *en s'en allant.*

Ah ! ne m'arrêtez plus.
Allez, vous auriez dû m'épargner ce refus.

SCÈNE IX.

M. ARGANT, DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, MARIANNE.

DOLIGNI FILS, *à M. Argant.*

AH! monsieur, pardonnez...

M. ARGANT.

Il faut que je l'embrasse.

DOLIGNI FILS.

Comment donc!

M. ARGANT.

Ses refus ont montré son amour.
Il vient d'en donner sans détour
La preuve la plus sûre et la plus efficace:
S'il avoit accepté, j'en serois moins content.

DOLIGNI FILS.

Vous me permettez donc de demeurer constant?

M. ARGANT.

(*A Doligni père.*)
Sans doute. Allons rêver au parti qu'il faut prendre.
(*A Doligni fils.*)
Ne t'embarrasse pas, va, tu seras mon gendre.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LA FLEUR.

LE MARQUIS.

Il s'en mêle encore à son âge!
Eh! que ferons-nous donc, nous autres jeunes gens,
Si la vieillesse n'est pas sage?

LAFLEUR.

Jugeons un peu moins vite, ou soyons indulgents.
Supposé que l'amour ait part à ce mystère,
Il me semble qu'un fils devroit, avec raison,
Ignorer ou cacher les foiblesses d'un père.

LE MARQUIS.

Est-ce ma faute à moi si toute la maison
En parle? Mais cela ne m'embarrasse guère.
N'est-il venu personne apporter un billet?
Il doit en venir un; j'en suis fort inquiet.

LAFLEUR.

Je n'ai rien vu.

LE MARQUIS.

Tant pis.

LAFLEUR.

Mais à propos, j'espère...

LE MARQUIS.

Eh bien! voyons, qu'espères-tu?

LAFLEUR.

Qu'enfin nous allons prendre un autre train de vie.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LAFLEUR.

Parce qu'on vous marie.

LE MARQUIS.

Qu'y fait le mariage?

LAFLEUR.

Il a cette vertu
D'amender les gens de votre âge.
La raison les attend au fond de leur ménage.
L'hymen est ordinairement
Le tombeau du libertinage,
A moins qu'on n'ait le diable au corps.

LE MARQUIS.

Assurément;
Oui, l'exemple me rendra sage.

LAFLEUR.

Vous vivrez comme auparavant?

LE MARQUIS.

Au contraire. Je vais m'enterrer tout vivant,
Renoncer au plaisir qui convient à mon âge,
Consacrer à l'ennui le cours de mes beaux ans,
Commencer mon hiver au fort de mon printemps,
M'enfoncer, m'abîmer au fond de mon ménage,
Pour y végéter comme un sot.

LAFLEUR.

Ah! pauvre malheureuse!

LE MARQUIS.

Hem?

LAFLEUR.

Moi, je ne dis mot.

(On entend quelque bruit.)

LE MARQUIS.

(Seul.)

Va donc voir ce qu'on veut. L'attente est un supplice.
Ah ! si ce pouvoit être un billet d'Arthénice !

LAFLEUR.

Tenez, c'est un billet joliment tortillé.

LE MARQUIS, *lisant à part.*

« Mes résolutions sont prises.
« Venez où vous savez à huit heures précises.

LAFLEUR, *à part.*

Comme il a l'air émoustillé !

LE MARQUIS, *continuant.*

« Malgré tous mes parents... La maudite cohorte !
« Pour vous suivre ce soir, je les tromperai tous.
« Je sens que mon devoir en murmure... Qu'importe ?
« Mais on n'est plus à soi, lorsque l'on est à vous. »
Ah ! pour moi quel bonheur ! ou plutôt quelle gloire !
Ne perdons point de temps.

(Il tire un écrin de sa poche.)

LA FLEUR.

Quelle est donc cette histoire ?

LE MARQUIS.

Avec ces diamants va faire de l'argent ;
Cours emprunter dessus à l'un de nos corsaires
Les deux mille louis qui me sont nécessaires.
Viens me les apporter ; surtout, sois diligent.
J'ai des ordres encore à te donner ensuite.
Voici madame Argant, sauve-toi, prends la fuite.

SCÈNE II.

MADAME ARGANT, LE MARQUIS.

MADAME ARGANT.

Où va-t-il porter cet écrin ?

LE MARQUIS.

Chez un metteur en œuvre.

MADAME ARGANT.

Eh ! pourquoi donc ?

LE MARQUIS.

J'ai craint
Pour quelques diamants, qui du moins à ma vue
Paroissent en danger. Pour ne rien hasarder,
J'envoie en faire la revue.
Il s'en perd bien souvent, faute d'y regarder.

MADAME ARGANT.

C'est bien fait. Ce présent n'est-il pas fort honnête ?

LE MARQUIS.

Honnête ! ah ! pour le moins ; et j'en suis très content.

MADAME ARGANT.

Je brûle de le voir orner votre conquête.
Votre père obstiné m'embarrasse pourtant :
Il paroît opposer la même résistance.
En vain j'ai de sa nièce employé l'assistance.
Ce refus me paroît d'autant plus surprenant
Qu'elle a, sur mon époux, un empire étonnant,
Et que, pour ainsi dire, elle en est adorée.
Vous souriez ?

LE MARQUIS.

Qui, moi ?

MADAME ARGANT.

Peut-on savoir pourquoi?

LE MARQUIS.

Ce n'ést rien.

MADAME ARGANT.

Une mère aussi tendre que moi
De votre confiance a droit d'être honorée.
De grâce, dites-moi...

LE MARQUIS.

Daignez me dispenser...

MADAME ARGANT.

Non; vous m'inquiétez. Plus vous voulez vous taire,
Plus vous me donnez à penser;
Je veux absolument entrer dans ce mystère.

LE MARQUIS.

Il ne falloit pas moins que cet ordre absolu
Pour vous sacrifier toute ma répugnance.
Si je me détermine à rompre le silence,
Daignez vous souvenir que vous l'avez voulu.
Mais cependant, madame, il faudroit me promettre...

MADAME ARGANT.

Hé quoi?

LE MARQUIS.

De ne me point commettre.

MADAME ARGANT.

Je m'en garderai bien.

LE MARQUIS.

J'ose vous en prier.
D'ailleurs, quoi qu'il en soit de cette confidence,
Croyez que je n'en tire aucune conséquence.
Le fait en question est assez singulier.

Marianne, entre nous, vous est-elle connue?
Oui, lorsqu'avec mon père elle est ici venue,
Saviez-vous, comme un fait bien sûr et bien constant,
Qu'il existoit encore en France
Une autre demoiselle Argant?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

LE MARQUIS.

En aviez-vous une entière assurance?

MADAME ARGANT.

Mon mari le disoit.

LE MARQUIS.

J'entends.

MADAME ARGANT.

Oui, je crois dans mon jeune temps
Avoir ouï parler du père et de la fille :
D'ailleurs, nous habitions des lieux trop différents
Pour être bien au fait du sort de vos parents,
Je n'ai pas autrement connu votre famille.

LE MARQUIS.

Il y paroît.

MADAME ARGANT.

En quoi?

LE MARQUIS.

Surtout point de courroux?

MADAME ARGANT.

Je n'entends rien à ce mystère.

LE MARQUIS.

Ni moi non plus. Mais, entre nous,
Marianne n'est point la nièce de mon père.

MADAME ARGANT.

Elle ne seroit point sa nièce?

LE MARQUIS.

Eh ! vraiment non :
Et j'ignore à quel titre elle en a pris le nom.

MADAME ARGANT.

Ah ! quelle découverte !

LE MARQUIS, *à part.*

Il l'entend à merveille !

MADAME ARGANT.

Mais avant que d'aller plus loin,
Qui peut vous avoir fait une histoire pareille ?
D'où la sait-on ? Comment ? quel en est le témoin ?

LE MARQUIS.

Un ancien valet de feu votre beau frère,
En buvant chez le suisse, a fort innocemment
Révélé tout ce beau mystère.
Il convient qu'effectivement
Son maître eut une fille unique,
Qu'on nommoit Marianne.

MADAME ARGANT.

Après?

LE MARQUIS.

Mais il prétend
Qu'elle est morte avant lui, que rien n'est plus constant :
Que c'est une histoire publique,
Et qu'enfin cette nièce auroit plus de vingt ans.

MADAME ARGANT.

Mais vraiment je me le rappelle.

LE MARQUIS.

Tous deux sont morts depuis long-temps.
Il est sûr de son fait. Ce ne peut pas être elle.
Mais je vous jure encor que je pense trop bien
Pour oser en conclure rien.

MADAME ARGANT, *à part.*

Quoi! chez moi! sous mes yeux! feignons de n'en rien croire;
Et ne dégradons point le père aux yeux du fils.
(*Haut.*)
Non; plus je pense à cette histoire,
Plus je vois que ce sont autant de faux avis.
Je connois mon mari. Vingt ans d'expérience
Doivent, sur cet article, assurer mon repos.
Pouvez-vous honorer de la moindre croyance
Des rapports de valets, toujours ivres ou sots?
Qu'ils n'aillent pas plus loin. Imposez-leur silence;
Et du premier d'entre eux, qui ne se taira pas,
En le chassant d'ici, punissez l'insolence.

LE MARQUIS.

Madame...

MADAME ARGANT.

N'ayons point là-dessus de débats:
Il le faut; je le veux; la chose est expliquée.

LE MARQUIS

Vous serez obéie.

MAMAME ARGANT, *à part.*

Ah! que je suis piquée!
(*Haut.*)
Mon mari comblera mes vœux.
L'honneur de s'allier à des gens d'importance,
Quand il se verra devant eux,
Indubitablement vaincra sa résistance.
(*A part.*) (*Haut.*)
Je saurai l'y forcer. Je viens de recevoir
Un billet d'assez bon augure.
Chez le comte d'Ausbourg on nous attend ce soir.

Il est oncle de la future.
C'est chez lui qu'on s'assemble; et l'on y soupera.

LE MARQUIS.

Fort bien.

MADAME ARGANT.

Vous savez sa demeure?

LE MARQUIS.

Mes gens la chercheront.

MADAME ARGANT.

Arrivez de bonne heure.

LE MARQUIS.

Mais... au sortir de l'opéra.

MADAME ARGANT.

Si vous veniez plus tôt!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas l'usage;
Et partout où l'on soupe, il faut arriver tard.

MADAME ARGANT.

Oui, mais l'occasion mérite quelque égard,
Quand il s'agit d'un mariage.

LE MARQUIS.

Je m'acheminerai, quand il en sera temps.

MADAME ARGANT.

Faites donc pour le mieux.

LE MARQUIS.

Vous serez tous contents.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Rien n'est plus ravissant que cette conjoncture.
Deux rendez-vous ensemble! un d'hymen! un d'amour!

Ceci veut de l'ordre... Oui... Chacun aura son tour;
Et j'aurai mis à fin ma première aventure,
Quand... C'est Lafleur.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Où sont mes deux mille louis?

LAFLEUR.

Dans votre cabinet.

LE MARQUIS.

Bon; je m'en réjouis.
Allons, preste, à cheval.

LA FLEUR.

Quelle affaire nous presse?

LE MARQUIS.

Va-t'en faire arranger la petite maison;
Commande un souper propre et suivant la saison;
Fais-y porter d'ici du vin de chaque espèce:
Que tout soit à la glace et qu'on fasse grand feu;
Qu'on éclaire partout.

LAFLEUR.

La fête sera belle!
Et la future y sera-t-elle?

LE MARQUIS.

Point de sotte demande.

LAFLEUR.

Allons.

LE MARQUIS.

Attends un peu.
Que voulois-je dire?... ah!

LAFLEUR.

Ma surprise est extrême.

LE MARQUIS.

Que ma chaise de poste y soit, et des relais.
Fais-y porter aussi...

LAFLEUR.

Voilà bien des apprêts!

LE MARQUIS.

Combien? deux habits d'homme et du linge de même.

LAFLEUR.

Des habits et du linge?

LE MARQUIS.

Oui. Fais ce qu'on te dit.

LAFLEUR.

Est-ce que vous voulez y faire une retraite?

LE MARQUIS.

Tout comme il me plaira. Que rien ne t'inquiète.
La curiosité te travaille l'esprit?

LAFLEUR.

Mais, monsieur, tout ceci... franchement, à vrai dire,
Un jour comme aujourd'hui, me donne du tintoin.

LE MARQUIS.

C'est bien à toi d'en prendre! ah! parbleu, je t'admire!
Fait-il tout-à-fait nuit?

LAFLEUR.

Bon! le jour est bien loin.

LE MARQUIS.

Qu'on mette les chevaux à la voiture grise.
Eh bien! va donc.

LAFLEUR.

(A part.)

Allons. Il a de l'argent frais,
Je n'en serai jamais payé que par surprise.

LE MARQUIS.

Tu ne pars pas?

LAFLEUR.

Je m'en y vais.

(*À part.*)

Oui, risquons le paquet.

LE MARQUIS.

Qui diable te retarde?

LAFLEUR.

Vous allez me gronder.

LE MARQUIS.

Tu peux le mériter.

LAFLEUR.

C'est qu'avec votre argent...

LE MARQUIS.

Quoi?

LAFLEUR.

Je viens d'acquitter
Pour vous, en votre nom, une dette criarde.

LE MARQUIS.

Et qui t'en a prié?

LAFLEUR.

La pitié, le besoin.

LE MARQUIS.

Je te trouve plaisant de prendre tant de soin!

LAFLEUR.

Vous avez de l'argent?

LE MARQUIS.

Qu'importe?
Emprunter pour payer, parbleu, rien n'est plus fou.

LAFLEUR.

C'étoit un pauvre hère; il n'avoit pas le sou:

Et puis six cents écus, la somme n'est pas forte.
Me le pardonnez-vous?

LE MARQUIS.

Il faut bien.

LAFLEUR.

Mais d'honneur?

LE MARQUIS.

Oui. Quel est ce coquin de créancier?

LAFLEUR.

Lafleur.

LE MARQUIS.

Toi?

LAFLEUR.

Moi

LE MARQUIS.

Mons de Lafleur, vous n'aurez plus la bourse.
Va.

LAFLEUR.

Droit au cabinet dirigeons notre course;
Et vite, vite, allons nous payer par nos mains.

SCÈNE V.

MARIANNE, LE MARQUIS.

MARIANNE, *à part.*

D'où viennent tout à coup de si cruels dédains?
D'abord, en me voyant, comme elle s'est aigrie!
Il faut absolument quitter cette maison.

LE MARQUIS.

Vous rêvez?

MARIANNE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas sans raison.
Mais il faut vous laisser dans votre rêverie.
Vous avez besoin d'y penser.

MARIANNE.

Pourriez-vous m'éclaircir?...

LE MARQUIS.

Daignez m'en dispenser.
Ma chère petite cousine,
Tout ne réussit pas toujours selon nos vœux.
Il arrive par fois des contretemps fâcheux;
Pour y remédier, il faut être bien fine;
Mais comme vous avez un esprit infini,
Vous vous en tirerez. C'est ce que je désire.

SCÈNE VI.

MARIANNE, *seule.*

Quoi! tout le monde ici se trouve réuni
Pour me désespérer? Mais qu'a-t-il voulu dire?
Quelqu'un adresse ici ses pas.

SCÈNE VII.

ROSETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Rosette, si tu peux, tire-moi d'embarras.
Ma tante est contre moi d'une colère extrême.
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? que m'est-il arrivé?
J'ai beau m'examiner moi-même;
Dans le fond de mon cœur, hélas! je n'ai trouvé
Que zèle, que respect, que tendresse pour elle.

ROSETTE.

J'ignore à quel sujet cet accès de rigueur
La prend d'une façon si brusque et si cruelle;
D'autant plus qu'une fois, d'abondance de cœur,
Elle disoit, j'oublie en quelle conjoncture :
« Il faudra s'en laisser charmer;
« Cette petite créature
« Finira par se faire aimer. »
Il faut bien que le diable ait ici fait des siennes :
Je ne connois que lui pour jouer de ces tours.
Mais vos recherches et les miennes
Ne nous avancent pas; il faut d'autres secours;
Vous ne savez pas tout. Je me suis évadée
Pour vous dire à quel point madame est en courroux;
En un mot, elle est dans l'idée
De vous faire enlever, de s'assurer de vous.

MARIANNE.

Qu'on me remène où l'on m'a prise.

ROSETTE.

Monsieur adresse ici ses pas;
Voyez si vous pourrez parer cette entreprise,
Et surtout ne me nommez pas.

SCÈNE VIII.

M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

MARIANNE! Et pourquoi te trouvai-je éplorée?

MARIANNE.

Hélas! mon oncle, au nom de la tendre amitié
Dont, par vous seul ici, je me vois honorée,
De grâce, dites-moi, par bonté, par pitié,
Qu'est-ce donc qui se passe à mon désavantage?

Il doit m'être, en ce jour, arrivé des malheurs;
Tout inconnus qu'ils sont, ils m'arrachent des pleurs.
Ne me les laissez pas ignorer davantage;
Innocente ou coupable, instruisez-moi de tout.

M. ARGANT.

De quoi?

MARIANNE.

Cette infortune est réelle et publique.

M. ARGANT.

C'est une énigme obscure, ou plutôt chimérique,
Dont je ne puis venir à bout.
Je ne te connois point de nouvelle infortune.

MARIANNE.

Ah! vous dissimulez.

M. ARGANT.

Non, je n'en sache aucune.

MARIANNE.

Pourquoi donc, à présent, attiré-je les yeux
De tout ce qui nous environne?
D'où viennent ces regards furtifs et curieux
Qu'on attache en secret sur toute ma personne?

M. ARGANT.

Eh mais! tout cela vient du plaisir de te voir :
C'est qu'ici tout le monde t'aime.

MARIANNE.

Quoi donc! ai-je changé? Ne suis-je plus la même?
Ils ont d'autres motifs que je ne puis savoir.
Et par quelle aventure, à nulle autre pareille,
N'est-ce que d'aujourd'hui qu'on m'examine ainsi;
Et qu'en me regardant tout le monde d'ici
Sourit avec malice, et se parle à l'oreille?
Et ma tante elle-même, avec la dureté

La plus grande et la plus cruelle,
Vient de me chasser de chez elle.
Elle a poussé la cruauté
Jusques à me défendre à jamais sa présence.

M. ARGANT.

D'où pourroit lui venir un courroux si soudain?

MARIANNE.

Et moi toute éperdue, examinant en vain
Ma triste et timide innocence,
Je suis venue ici; j'ai trouvé votre fils,
Qui m'a dit quelques mots où je n'ai rien compris.
A peine il m'a laissée incertaine et flottante,
Au milieu de mon trouble et du plus grand effroi,
Qu'alors on est venu m'avertir que ma tante,
Toujours de plus en plus en courroux contre moi,
Veut se débarrasser de ma vue importune,
Et me faire enlever.

M. ARGANT.

Ah! tout est découvert;
Un indiscret ami nous perd:
Elle sait tout.

MARIANNE.

Quoi donc?

M. ARGANT.

Grand dieu! quelle infortune!
Mon secret est trahi.

MARIANNE.

Quel est donc ce regret?

M. ARGANT.

Je vois que j'ai commis une imprudence extrême.

MARIANNE.

Daignez m'en éclaircir... Vous parlez de secret!

M. ARGANT.

Il faut que je le cherche... Ah! le voici lui-même.

SCÈNE IX.

DOLIGNI PÈRE, M. ARGANT, MARIANNE.

M. ARGANT.

CRUEL! qu'avez-vous fait?

DOLIGNI.

Qui, moi? Qu'est-ce que c'est?

M. ARGANT.

Eh! morbleu, l'on sait tout

DOLIGNI.

Doucement, s'il vous plaît.

M. ARGANT.

Je suis désespéré.

DOLIGNI.

Quel courroux est le vôtre?

M. ARGANT.

Votre indiscrétion...

DOLIGNI.

Quoi?

M. ARGANT.

Nous perd l'un et l'autre.

Vous aviez mon secret.

DOLIGNI.

Il est encore entier.

M. ARGANT.

Ma femme est furieuse.

DOLIGNI.

Elle fait son métier.

M. ARGANT.

Que la plaisanterie est ici mal placée !
Je vous dis que ma femme est si fort courroucée
Contre elle et contre moi, qu'elle est dans le dessein,
Comme je l'ai prévu, d'user de violence,
De me l'arracher de mon sein,
De la mettre en lieu sûr.

DOLIGNI.

Ah ! quelle turbulence !
Parbleu, c'est qu'elle sait, à n'en pouvoir douter,
Que ce n'est point là votre nièce.
Votre femme croit vous ôter
Une jeune et tendre maîtresse.

MARIANNE.

(A Doligni.)

Qu'entends-je ? Que m'apprenez-vous ?
(A M. Argant.)
Ce n'est pas sur la foi du lien le plus doux
Que je suis chez vous et chez elle ?
Eh ! pourquoi donc ici m'avez-vous fait venir ?...
Ciel ! je frémis de tout ce que je me rappelle.
Ah ! cessez de me retenir.
De toutes les horreurs j'éprouve la plus noire.
Ah dieu ! peut-on former un si cruel projet ?
Du plus affreux roman je me vois le sujet.

DOLIGNI.

Elle ne sait donc pas sa véritable histoire ?

M. ARGANT.

Eh non ! Vous me jetez dans un autre embarras.

MARIANNE.

Je veux savoir de qui j'ai reçu la naissance.

Remettez-moi sous leur puissance;
Quels que soient mes parents...

M. ARGANT.

Dans peu tu le sauras.

MARIANNE.

Parlez, je ne veux plus languir dans cette attente.
Je vais m'aller jeter aux genoux de ma tante...
Quel nom m'échappe encor!

DOLIGNI.

Elle vient de partir.

M. ARGANT.

Attends.

MARIANNE.

De cette horreur faites-moi donc sortir;
La fin n'en peut être trop prompte.

M. ARGANT.

Crains d'apprendre ton sort.

MARIANNE.

Je ne crains que la honte
De nourrir plus long-temps l'opprobre où je me vois.

M. ARGANT.

Modère donc un peu les accents de ta voix.

MARIANNE.

Non; c'est au désespoir à rétablir ma gloire;
Je ne puis faire trop d'éclat.

M. ARGANT.

Je suis moins criminel que tu n'oses le croire.
Sois instruite de ton état.
Cette vive amitié qui t'outrage et te blesse
Trouvera dans ton âme un retour éternel;
Apprends que toute ma tendresse

N'est que de l'amour paternel.
Ah !... ma fille...

MARIANNE.

Qui vous... mon père ?
Eh pourquoi si long-temps me cacher mon bonheur ?

M. ARGANT.

Peut-être ne vas-tu que changer de malheur.

MARIANNE.

J'entrevois à présent le fond de ce mystère.
Puisque j'ai le bonheur de vous appartenir,
Le sort peut, à son gré, régler mon avenir.
Il m'a fait plus de bien qu'il n'en sauroit détruire.

M. ARGANT.

Non ; j'ai pris mon parti, puisqu'on me pousse à bout ;
Mais pour toi, laisse-moi le soin de te conduire.
Argant n'envahira point tout.
Je m'en vais déclarer qu'il n'est point fils unique ;
Que nous avons encore une fille à pourvoir.
Je ne souffrirai point qu'un abus tyrannique,
Qu'un usage cruel, au gré de son pouvoir,
Me réduise à pleurer ma fille infortunée :
J'empêcherai plutôt cet injuste hyménée ;
Je comptois obtenir ce qu'il faut arracher.
Pour la première fois je vais parler en maître.

MARIANNE.

Quel malheur est le mien !

M. ARGANT.

On te viendra chercher.
Quand il en sera temps, je te ferai paroître.

MARIANNE.

Eh ! pourquoi voulez-vous que je sois à jamais
Le fléau de ceux que j'adore ?

Joignez à vos bontés la grâce que j'implore;
Et souffrez qu'en partant je vous rende la paix.

M. ARGANT.

On m'attend; obéis. Et vous, ami fidèle,
Ne m'abandonnez pas; daignez prendre soin d'elle.
Restez; je vous remets en main
Ce que j'ai de plus cher.

DOLIGNI.

Partez : mais en chemin...

M. ARGANT.

Eh bien! quoi?

DOLIGNI.

N'allez pas user votre courage.

M. ARGANT.

Oh! j'en aurai de reste.

DOLIGNI.

On est brave de loin...
Le ciel lui soit en aide! Il en a bien besoin

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LAFLEUR, *seul.*

La bonne femme est folle, ou le diable s'en mêle !
Comment donc ! eh ! pour qui madame me prend elle ?
Pour un benêt de précepteur ?
J'eusse été bien venu, quand j'en serois capable.
Mais a-t-on jamais fait payer au serviteur
Les sottises du maître ? Il est assez probable
Que je ne perdois pas dessus, grâce à mes soins ;
Et j'allois m'arranger pour y perdre encor moins.
Serviteur : on me chasse : où diantre faire voile ?

SCÈNE II.

ROSETTE, LAFLEUR.

ROSETTE.

Lafleur, que fais-tu là ?

LAFLEUR.

Je maudis mon étoile.

ROSETTE.

Ton étoile ! comment est-ce qu'en bonne foi
Tu crois en avoir une à toi ?
Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il dans tes affaires ?

LAFLEUR.

J'ai
Que madame m'a fait agréer mon congé.

ROSETTE.

Ton congé, mon enfant?

LAFLEUR.

Oui, pour présent de noce.

ROSETTE.

Qu'as-tu fait?

LAFLEUR.

Moi?

ROSETTE.

Tu ments.

LAFLEUR.

Mon crime est d'être un sot.

ROSETTE.

Eh bien! tu ments encor.

LAFLEUR.

On m'impute un négoce
Que mon maître a baclé, sans m'en dire un seul mot;
Et la prévention demeurant la plus forte,
L'innocence est mise à la porte;
On m'oblige avec elle à prendre mon parti:
Je vais lui chercher un refuge.

ROSETTE.

Regrette moins ton maître; il t'auroit perverti.
D'ailleurs, peut-on savoir d'où vient tout ce grabuge?

SCÈNE III.

MADAME ARGANT, ROSETTE, LAFLEUR.

MADAME ARGANT.

COMMENT, ce misérable est encore en ces lieux?
Fidèle confident d'un trop coupable maître...

LAFLEUR.

Madame, en vérité, l'enfant qui vient de naître...

MADAME ARGANT.

Tais-toi; sors, et jamais ne parois à mes yeux.

SCÈNE IV.

MADAME ARGANT, ROSETTE.

ROSETTE.

M'EST-IL permis d'entrer dans vos douleurs secrètes?
D'où viennent donc ces pleurs qui coulent malgré vous?
Je ne vous vis jamais dans l'état où vous êtes.

MADAME ARGANT.

On ne reçut jamais de plus sensibles coups.
On vient d'empoisonner le bonheur de ma vie...
Mon cœur est suffoqué... je ne puis respirer.

(Rosette lui donne un fauteuil.)

Avec indignité ma tendresse est trahie.
Ai-je assez de sujets de me désespérer?
L'objet dont je n'étois que trop préoccupée,
Que j'aimois du plus tendre ou du plus fol amour;
Mon fils... Ce n'est qu'un fourbe. Il m'a toujours trompée.
Sa perfidie enfin éclate au plus grand jour.
Ce qui vient d'arriver ne m'en laisse aucun doute.
Je faisois tout pour lui; Rosette, tu le sais;
Et je craignois toujours de n'en pas faire assez.
J'aurois donné mon sang jusqu'à la moindre goutte
Pour assurer le sort, la fortune et l'état
Du cruel qui m'a fait l'offense la plus noire.
Une famille illustre ouvroit à cet ingrat
Le chemin le plus sûr qui conduit à la gloire;
Dans leur sein, dans leurs bras il alloit être admis;

Il alloit devenir leur plus chère espérance,
L'objet de tous leurs soins. Ah! quelle différence!
Ils vont être à jamais ses plus grands ennemis.

ROSETTE.

Auroit-il refusé cette grande alliance?

MADAME ARGANT.

Apprends comment il s'est perdu.
Nous étions assemblés : il étoit attendu.
Moi-même j'aspirois, avec impatience,
Au plaisir de le voir, de jouir des effets
Que devoit produire sa vue;
Je comptois les moments... attente superflue!
Au mépris des serments que le traître m'a faits
D'étouffer un amour qu'il condamnoit lui-même,
De l'erreur de ses sens loin d'être détrompé,
Il y sacrifioit, et n'étoit occupé
Que du soin d'enlever cette fille qu'il aime.
Ne sachant que penser d'un retard indiscret,
Pour l'excuser encor je faisois mon possible;
Enfin, l'on est venu m'en instruire en secret.
Non, un coup de poignard m'eût été moins sensible.
Alors, pleurant de rage, il a fallu sortir.
Juge de mon état, de la douleur amère,
De la confusion que j'ai dû ressentir.
Je suis désespérée... O déplorable mère!
C'en est fait, je n'ai plus de fils.

ROSETTE.

On pourra le sauver.

MADAME ARGANT.

Ah! la raison m'éclaire.
Je pénètre plus loin que jamais je ne fis.
Supposé que l'on puisse apaiser cette affaire,

Et dérober sa tête aux rigueurs de là loi,
En est-il moins perdu pour moi,
Sitôt qu'il ne peut plus mériter ma tendresse?
Sous les dehors trompeurs d'un caractère heureux
Je vois qu'il a toujours abusé ma foiblesse.
Ce trait de lumière est affreux.
Ah, grand dieu! que j'étois cruellement séduite!
J'en mourrai de douleur.

ROSETTE.

Mais il pourroit un jour...

MADAME ARGANT.

Non, quand la confiance est une fois détruite,
C'en est fait, pour jamais il n'est plus de retour.
Rosette, laisse-nous.

SCÈNE V.

M. ARGANT, MADAME ARGANT.

MADAME ARGANT, *se levant.*

Eh bien! quelle nouvelle?
En a-t-on? L'aventure est-elle aussi cruelle
Qu'on le dit?

M. ARGANT.

Je vous en réponds.
Avec son bel esprit qui vous avoit séduite,
Votre fils, comme un sot, a donné tout de suite
Dans un piège grossier tendu par des fripons;
Et le premier exploit de ses premières armes
Est un enlèvement bien conditionné.
Dans un asile détourné
Il croyoit emmener sans trouble et sans alarmes

Son illustre conquête; il n'avoit rien prévu,
Lorsque trahi par elle et pris au dépourvu,
On est venu troubler sa joie.
L'indiscret, qui pouvoit échapper sans éclat,
Au lieu d'abandonner sa proie,
A tous ses assaillants a livré le combat;
Mais, étant le plus foible, il a fallu se rendre.
Il est entre leurs mains, pris et même blessé.

MADAME ARGANT.

Blessé? le malheureux! quel parti faut-il prendre?

M. ARGANT.

Mais Doligni, que j'ai laissé,
Croit avoir quelque espoir d'empêcher les poursuites;
Et, comme il est intelligent,
Peut-être avec beaucoup d'argent
Cette aventure-là n'aura pas d'autres suites.

MADAME ARGANT.

Les suites n'en seront funestes que pour moi.
Idole de mon cœur! malheureuse chimère!
Fils indigne! Ah! le ciel te devoit une mère
Incapable d'avoir le moindre amour pour toi.
Est-ce au fond de mon sein qu'il a puisé ces vices?
Pour lui seul j'ai laissé ma fille dans l'oubli:
La moitié de mon sang y reste enseveli;
Je faisois à l'ingrat les plus grands sacrifices:
Et voilà tout le fruit que j'en vais retirer!
Ma honte est mon salaire! hélas! qui l'eût pu croire?
Pour détacher mon cœur, il faut le déchirer:
Mais je remporterai cette affreuse victoire.
Va, ma haine commence où mon erreur finit.

(*A M. Argant.*)

Triomphez... le ciel me punit.

M. ARGANT.

Eh ! ne séparez point mon intérêt du vôtre.
Sans nous rien reprocher, gémissons l'un et l'autre
Sur les égarements de ce fils trop ingrat.
Si je l'ai toujours vu d'un œil un peu sévère,
Je n'en avois pas moins des entrailles de père;
Je l'aimois comme vous, mais avec moins d'éclat.
Je tenois ma tendresse un peu plus renfermée;
Et je ne demandois à votre âme charmée,
Que de cacher l'excès de son enchantement.
Hélas ! si quelquefois je vous en ai blâmée,
Excusez le motif; trop sûre d'être aimée,
La jeunesse abuse aisément
Du foible qu'on a pour ses charmes.
Plus les enfants sont chers, plus il est dangereux
De leur trop laisser voir tout ce qu'on sent pour eux.
Je gémis du sujet qui fait couler vos larmes :
Votre courroux est juste; Argant l'a mérité.
Mais si vous le voyez, comme je l'envisage,
Au milieu des transports et des fougues d'un âge
Où la raison n'est pas à sa maturité,
Vous devez conserver un rayon d'espérance.
Je l'ai laissé confus, honteux, mortifié...
Je crois que son état est digne de pitié.
Un malheur instruit mieux qu'aucune remontrance.
Il peut se corriger. Il est encore à temps.
Ce qu'il vient d'essuyer finira son ivresse.
Eh ! croyez qu'il n'est point de plus sûre sagesse
Que celle qu'on acquiert à ses propres dépens.

MADAME ARGANT.

Discourez un peu moins, et montrez-vous plus sage.

M. ARGANT.

Moi?

MADAME ARGANT.

Sans doute.

M. ARGANT.

Et mais, s'il vous plaît,
Qui peut me procurer cet avis à mon âge?

MADAME ARGANT.

Vous ne l'ignorez pas.

M. ARGANT.

Je ne sais ce que c'est.
Je n'en ai, je vous jure, aucune connoissance.

MADAME ARGANT.

A quoi sert d'affecter cette fausse innocence?
Eh! comment voulez-vous que je ne sache pas
Ce qu'ici personne n'ignore?

M. ARGANT.

Voyons, que savez-vous encore?

MADAME ARGANT.

Que vôtre fils n'a fait que marcher sur vos pas.
Monsieur, vous lui traciez une route assez belle.
Sans doute il vous sied bien de prendre son parti,
Puisqu'en effet c'est vous qui l'avez perverti!

M. ARGANT.

J'entends; voilà l'effet d'un rapport infidèle.

MADAME ARGANT.

Et quel moyen, hélas! de n'être pas séduit
Par l'exemple effréné des foiblesses d'un père?
Quel caractère heureux n'en seroit pas détruit?
Ah! c'est de plus en plus ce qui me désespère.
Qui recevra mes pleurs? qui fermera mes yeux?

M. ARGANT.

Vous vous abandonnez à de fausses alarmes.
Calmez-vous sur mon compte, et jugez un peu mieux...
Mais on vient; suspendez vos larmes.

SCÈNE VI.

DOLIGNI PÈRE, M. ARGANT, MADAME ARGANT.

M. ARGANT.

QUOI! déja de retour?

DOLIGNI.

Oui, vraiment, me voilà.

M. ARGANT.

Vous n'aurez pu conclure avec ces coquins-là;
Leurs propositions sans doute vous effrayent?

DOLIGNI.

J'ai trouvé, par bonheur, de ces gens qui se payent
De raison et d'argent comptant.
A l'honneur de leur fille il n'en faut plus qu'autant.
J'ai réglé, moyennant une somme assez forte
Dont ces honnêtes gens sont contents.

M. ARGANT.

Eh qu'importe?

DOLIGNI.

Si vous le trouvez bon, sans perdre un seul moment,
Il faut aller signer et consommer l'affaire.
Ce n'est pas loin d'ici; c'est chez votre notaire,
Où l'acte est tout dressé.

M. ARGANT.

Courons-y promptement;

(*A madame Argant.*)

Supposé, cependant, que cela vous convienne.

MADAME ARGANT.

Allez, messieurs.

M. ARGANT.

Partons.

SCÈNE VII.

MADAME ARGANT, *seule.*

Et nous, réglons aussi
L'affaire qui me reste à terminer ici.
Rosette? Holà, quelqu'un! Que Marianne vienne.
Voyons donc ce que c'est; perçons l'obscurité
Dont le mystère ici couvre la vérité.
Quoi! tout ce qui m'est cher s'unit et se rassemble
Pour me faire essuyer tous les malheurs ensemble!
Mon époux et mon fils... J'adorois deux ingrats!...
Ma rivale paroît... ne la ménageons pas.
Je te rendrai du moins outrage pour outrage.
Sachons qui de nous deux doit imposer la loi.

SCÈNE VIII.

MARIANNE, MADAME ARGANT.

MARIANNE, *à part.*

Que s'est-il donc passé? Je vois sur son visage
Tous les traits du courroux qui va tomber sur moi.

MADAME ARGANT.

Approchez. N'êtes-vous point lasse
Du plaisir de semer le divorce en ces lieux?
N'en pouvez-vous jouir, si ce n'est sous mes yeux?
Voulez-vous me réduire à vous demander grâce?
Ou faut-il vous céder? prononcez entre nous.

MARIANNE, *à part.*

Sans doute que j'ai fait rompre ce mariage?

MADAME ARGANT.

Répondez donc.

MARIANNE.

Hélas! je tombe à vos genoux.

MADAME ARGANT.

Portez ailleurs ce faux hommage.
Levez-vous. Les soupirs, les pleurs sont superflus.
Ce ne sont pas toujours des preuves d'innocence.

MARIANNE.

Disposez de mon sort. Que voulez-vous de plus?
N'est-il pas en votre puissance?
Ordonnez, et comptez sur une obéissance
Qui servira du moins à me justifier.
Délivrez-vous de ma présence.
Je ne demande, hélas! qu'à me sacrifier.

MADAME ARGANT.

Qu'à vous sacrifier? Est-ce ici votre place?

MARIANNE.

Je n'ai que du malheur; vous pouvez m'en punir.

MADAME ARGANT.

Mais le malheur, ici, vous a-t-il fait venir?

MARIANNE.

Accusez mon erreur et non pas mon audace.
Madame, on m'a trompée en m'amenant ici:
C'est une vérité qui peut être attestée.
Si j'avois été libre, y serois-je restée?
D'aujourd'hui, seulement, mon sort est éclairci;
Et dès que je l'ai su, j'ai tout mis en usage
Pour qu'on me laissât fuir: je n'ai pu l'obtenir.
Ai-je rien de plus cher que de vous réunir?

MADAME ARGANT, *à part.*

O ciel! d'une rivale est-ce là le langage?
J'ai peine à résister à son air ingénu.

(*A Marianne.*)

Cette énigme est assez difficile à comprendre.
Votre sort, dites-vous, vous étoit inconnu?
Quel est donc ce roman?

MARIANNE.

On a dû vous l'apprendre.
Vous savez qui je suis?

MADAME ARGANT.

C'est un secret pour moi.

MARIANNE.

On ne vous a point dit qui j'étois?

MADAME ARGANT.

Je l'ignore.
D'où vous vient ce nouvel effroi?

MARIANNE.

Je frémis d'une erreur où je vous vois encore.

MADAME ARGANT.

Cherchez donc à la dissiper.

MARIANNE, *à part, en regardant partout.*

Hélas! je ne vois point mon père.

MADAME ARGANT.

Mais ne vous flattez pas de pouvoir me tromper.

MARIANNE, *à part.*

Cet abandon me désespère.

MADAME ARGANT.

Que cherchent vos regards? Épargnez-vous ces soins.
Parlez en liberté, nous sommes sans témoins.

MARIANNE.

Quand vous me connoîtrez...

MADAME ARGANT.

Quelle est votre fortune?

MARIANNE.

Qui! moi? je n'en possède et n'en prétends aucune.

MADAME ARGANT.

Que faisiez-vous auparavant?

MARIANNE.

Je menois hors du monde une vie inconnue.

MADAME ARGANT.

Continuez.

MARIANNE.

Dans un couvent,
Depuis que je suis née, on m'a toujours tenue.
Fixez-y mon destin. Je suis prête à partir.
J'offre d'y retourner, pour n'en jamais sortir.

MADAME ARGANT, *à part.*

Je n'en avois jamais été si bien frappée.
(*Haut.*) (*A part.*)
Comptez sur mes secours... On peut l'avoir trompée.
(*Haut.*)
Je vous les offre volontiers.
Quel fut votre couvent? Parlez avec franchise.

MARIANNE.

Vous pouvez le connoître.

MADAME ARGANT.

Où vous avoit-on mise?

MARIANNE.

Mais c'étoit auprès de Poitiers.

MADAME ARGANT.

(*A part.*)
De Poitiers, dites-vous? Useroient-ils d'adresse!

(*Haut.*)
C'est un fait qui peut être aisément éclairci.

MARIANNE.

Je le sais.

MADAME ARGANT, *à part.*

En effet, seroit-elle ma nièce?
(*Haut.*)
C'est le même couvent où ma fille est aussi.
(*À part.*)
Que je suis coupable envers elle!
(*Haut.*)
Vous l'avez donc vue?

MARIANNE.

Oui.

MADAME ARGANT.

Si vous la connoissez,
Je suis mère, excusez des désirs empressés,
Vous pouvez m'en tracer une image fidèle.
Faites-moi son portrait... Quoi! vous ne l'osez pas?
Je ne me flatte point qu'elle ait autant d'appas
Que vous en avez en partage.

MARIANNE.

Ne me pressez pas davantage
De vous entretenir de ses foibles attraits.

MADAME ARGANT.

En seroit-elle dépourvue?
Vous rougissez toujours, et vous baissez la vue.

MARIANNE.

Connoissez-la par d'autres traits,
Plus précieux, plus chers et pour vous et pour elle;
C'est sa soumission et son profond respect.
Cet éloge n'est point suspect.

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidèle.
Votre fille, à jamais, saura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer...

MADAME ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE.

De sa tendresse extrême.

SCÈNE IX.

M. ARGANT, M. DOLIGNI PÈRE, *au fond du théâtre*, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh! pour qui?

MARIANNE.

Le demandez-vous?
Pour une mère qu'elle adore.

MADAME ARGANT.

Moi, puis-je mériter des sentiments si doux?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas! pardonnez-moi.

MADAME ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Éclaircissez en ce moment
Le mystère que vous me faites.
Seriez-vous?... Plût au ciel!... Dites-moi qui vous êtes.
Ma nièce... Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chère.

M. ARGANT, *s'approchant.*

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MADAME ARGANT, *embrassant sa fille, qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse mère !

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers !

MADAME ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente ?

MADAME ARGANT.

Si je vous la pardonne ! elle fait mon bonheur.

DOLIGNI.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !

M. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MADAME ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frère,
Unir ma foible voix à celle de mon père ?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon ?
Me refuserez-vous une première grâce ?

MADAME ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.

(A M. Doligni.)

Appelez votre fils; qu'il vienne en diligence.

(M. Doligni va pour faire avancer son fils.)

M. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager et non pas éternel.

SCÈNE X.

DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT, *à M. Doligni père.*

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritière.
Je déshérite Argant; j'en prononce l'arrêt;
Ma fille occupera sa place toute entière.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frère,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colère,
Que d'en accepter les bienfaits.

MADAME ARGANT.

Eh! que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grâce. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

MADAME ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

MADAME ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même ?

MARIANNE.

Sa faute et ses remords.

MADAME ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévère observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(A Doligni fils.)
Vous, recevez ma fille et vivez avec nous :
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle ;
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chère une union si belle.

M. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême
Qu'en partageant son âme également entre eux.

FIN DE L'ÉCOLE DES MÈRES.

LA
GOUVERNANTE,
COMÉDIE,
PAR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

Représentée, pour la première fois, le 18 février 1747.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT DE SAINVILLE.

SAINVILLE, fils du Président.

UNE BARONNE, parente du Président.

ANGÉLIQUE.

UNE GOUVERNANTE.

JULIETTE, suivante.

UN LAQUAIS.

La scène est dans une maison commune au Président
et à la Baronne.

LA

GOUVERNANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *suit Angélique qui rêve.*

Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence.
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence :
Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit
Les maux et les tourments du cœur et de l'esprit.
Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie :
Le babil est le charme et l'âme de la vie...
Vous ne répondez rien? Quel est donc votre but
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un soupir? Beau début!
Après? continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.
Où sont donc ces transports, cette vivacité?
Nos entretiens faisoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir : lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit; rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien. Ma foi! gare l'ennui.
Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon! bon! l'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?

A qui notre jeunesse est-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
Quel est le sort du sexe! Ah! Juliette, il s'ensuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait surprenante.
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre gouvernante:
Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniser, je n'y connois plus rien.
La baronne elle-même en a fait son amie,
Et ne fait que vanter sa rare prud'homie.
Nous étions vous et moi bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du couvent:
Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville: espérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon?
L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde,
Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui. Pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-temps s'y plaire et le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, et par force, à son père;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractère,

Quels que soient vos desseins, elle y sera fidèle.
Votre fille, à jamais, saura s'y conformer.
Vos projets lui sont tous aussi chers qu'à vous-même.
Il me reste à vous informer...

MADAME ARGANT.

De quoi donc? Achevez.

MARIANNE.

De sa tendresse extrême.

SCÈNE IX.

M. ARGANT, M. DOLIGNI PÈRE, *au fond du théâtre*, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT.

Eh! pour qui?

MARIANNE.

Le demandez-vous ?
Pour une mère qu'elle adore.

MADAME ARGANT.

Moi, puis-je mériter des sentiments si doux?
Elle ne m'a point vue encore.

MARIANNE.

Hélas! pardonnez-moi.

MADAME ARGANT.

Que dites-vous? Comment?
Éclaircissez en ce moment
Le mystère que vous me faites.
Seriez-vous?... Plût au ciel!... Dites-moi qui vous êtes.
Ma nièce... Si j'en crois des transports pleins d'appas,
Vous devez m'être bien plus chère.

M. ARGANT, *s'approchant.*

Votre cœur ne vous trompe pas.
Embrassez votre fille.

MADAME ARGANT, *embrassant sa fille, qui se jette à ses genoux.*

O trop heureuse mère !

MARIANNE.

Qu'il m'est doux de me voir entre des bras si chers !

MADAME ARGANT.

Pardonnez-moi tous deux, et partagez ma joie.
Dans la félicité que le ciel me renvoie,
Je retrouve au-delà de tout ce que je perds.

M. ARGANT.

Vous me pardonnez donc cette ruse innocente ?

MADAME ARGANT.

Si je vous la pardonne ! elle fait mon bonheur.

DOLIGNI.

Nous en voilà pourtant venus à notre honneur !

M. ARGANT.

Ma femme, il faut aussi que mon fils s'en ressente.
Sous le poids de sa faute il paroît abattu.
Je crois, pour l'avenir, qu'on peut tout s'en promettre.
Il n'oseroit paroître. Ah ! daignez lui permettre
De venir à vos pieds reprendre sa vertu.

MADAME ARGANT.

Je ne puis.

MARIANNE.

Oserois-je, en faveur de mon frère,
Unir ma foible voix à celle de mon père ?
Pour qui réservez-vous un généreux pardon ?
Me refuserez-vous une première grâce ?

MADAME ARGANT.

L'ingratitude la plus basse
Mérite un entier abandon.

(*A M. Doligni.*)

Appelez votre fils; qu'il vienne en diligence.

(*M. Doligni va pour faire avancer son fils.*)

M. ARGANT.

Je croirois que c'est trop écouter la vengeance,
Et que le châtiment d'un si cher criminel
Doit être passager et non pas éternel.

SCÈNE X.

DOLIGNI PÈRE, DOLIGNI FILS, M. ARGANT, MADAME ARGANT, MARIANNE.

MADAME ARGANT, *à M. Doligni père.*

Monsieur, voici ma fille et ma seule héritière.
Je déshérite Argant; j'en prononce l'arrêt;
Ma fille occupera sa place toute entière.
Je sais que votre fils l'adore, et qu'il lui plaît.
Ne vous en cachez point. Leur amour m'intéresse.
Qu'ils recueillent tous deux le fruit de leur tendresse.

MARIANNE.

Eh! madame, croyez le serment que j'en fais,
S'il en coûte si cher à mon malheureux frère,
J'aime mieux, avec lui, pleurer votre colère,
Que d'en accepter les bienfaits.

MADAME ARGANT.

Eh! que veux-tu?

MARIANNE.

Sa grâce. Elle sera la mienne.
Si vous l'abandonnez, que faut-il qu'il devienne?

MADAME ARGANT.

Il n'auroit pas parlé de même en ta faveur.

MARIANNE.

Il m'aimera. Craignez l'effet de sa douleur,
Et de son désespoir extrême.

MADAME ARGANT.

Qui me garantira ce retour sur lui-même ?

MARIANNE.

Sa faute et ses remords.

MADAME ARGANT.

Tu m'imposes la loi.
Puisse ce malheureux te prendre pour exemple !
Mais avant qu'un pardon plus ample
Lui fasse partager ma tendresse avec toi,
Je veux d'un œil sévère observer sa conduite.
L'ingrat, jusqu'à ce jour, ne m'a que trop séduite.
(A Doligni fils.)
Vous, recevez ma fille et vivez avec nous :
Je ne puis me résoudre à me séparer d'elle ;
C'est la condition que j'exige de vous.

DOLIGNI FILS.

C'est rendre encor plus chère une union si belle.

M. ARGANT.

Enfin, vous me voyez au comble de mes vœux.
En aimant ses enfants, c'est soi-même qu'on aime.
Mais, pour jouir d'un sort parfaitement heureux,
Il faut s'en faire aimer de même.
Comptez qu'on ne parvient à ce bonheur suprême
Qu'en partageant son âme également entre eux.

FIN DE L'ÉCOLE DES MÈRES.

LA
GOUVERNANTE,
COMÉDIE,
PAR NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

Représentée, pour la première fois, le 18 février 1747.

PERSONNAGES.

Le président de Sainville.
Sainville, fils du Président.
Une Baronne, parente du Président.
Angélique.
Une Gouvernante.
Juliette, suivante.
Un Laquais.

La scène est dans une maison commune au Président et à la Baronne.

LA

GOUVERNANTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE *suit Angélique qui rêve.*

Angélique, est-ce tout? Faites-vous violence.
Je voudrois bien savoir à quoi sert le silence :
Il ne guérit de rien; au contraire, il aigrit
Les maux et les tourments du cœur et de l'esprit.
Se taire est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie :
Le babil est le charme et l'âme de la vie...
Vous ne répondez rien? Quel est donc votre but
Et votre idée?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

JULIETTE.

Un soupir? Beau début!
Après? continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire.
Où sont donc ces transports, cette vivacité?
Nos entretiens faisoient votre félicité;
Vous ne pouviez finir : lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

JULIETTE.

Doit-on, lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant,
Perdre aussi la parole? Allons, il faut d'autant
Soulager son dépit; rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison, le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle, à vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui.

JULIETTE.

Ah! le bel entretien. Ma foi! gare l'ennui.
Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non, ce guide propice
A porté la lumière au fond du précipice
Où j'aurois essuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon! bon! l'amour bientôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non, je n'ai plus en lui la moindre confiance.
Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience!
Eh! comment pouvons-nous ne nous pas égarer?
Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer?

A qui notre jeunesse est-elle confiée?
Hélas! pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
Quel est le sort du sexe! Ah! Juliette, il s'ensuit
Qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE

Ah! diantre, vous voilà tout-à-fait surprenante.
Ce beau chef-d'œuvre vient de notre gouvernante:
Depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen
De s'impatroniser, je n'y connois plus rien.
La baronne elle-même en a fait son amie,
Et ne fait que vanter sa rare prud'homie.
Nous étions vous et moi bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du couvent:
Oui, Juliette, ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

Oui, votre tante a fait une fort belle emplette...
Cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs.
Mais parlons de Sainville: espérez que vos cœurs
Seront bientôt remis en bonne intelligence.
Je sais que de sa part un peu de négligence...

ANGÉLIQUE.

Tu nommes négligence un total abandon?
L'excuse n'a plus lieu, non plus que le pardon.

JULIETTE.

Si Sainville a quitté sa retraite profonde,
Pour aller se fourrer dans le tracas du monde,
C'est malgré lui. Pour moi, j'ai tout lieu de douter
Qu'il puisse encor long-temps s'y plaire et le goûter.
Il n'a fait qu'obéir, et par force, à son père;
Son esprit, son humeur, son goût, son caractère,

Feront qu'il y sera tout-à-fait étranger :
Il est trop philosophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non, il est trop bien né; c'est sur quoi je me fonde :
Quel triomphe pour vous, quand dégoûté du monde...

ANGÉLIQUE.

Qu'il y reste et s'y fasse un destin éclatant :
Quant à moi, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Sainville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrois être encore à mon premier asile.

JULIETTE.

Eh! pourquoi faire? Au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infortunés de qui vous êtes née,
Dès vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaise.

JULIETTE.

Aujourd'hui :
Mais demain il pourra vous plaire davantage;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage ;
Demeurez, les absents sont bientôt oubliés.
La baronne vous fait mille et mille amitiés,
Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mère:
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guère:
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,

Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier; cela se voit souvent;
Il ne sera plus temps de sortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre,
Et pleurer à la fois sa folie et la vôtre.
Je vous en avertis, craignez cet incident :
Mais la voici qui vient avec le président.
Sortons.

(Elle entraîne Angélique.)

SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte?
Ah, ciel! n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte?
Faudra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
De n'avoir jamais pu réparer un malheur,
Dont en quelque façon je suis presque coupable?

LA BARONNE.

Mais vous ne l'êtes point. Est-ce qu'on est comptable
Des jugements qu'on croit rendre avec équité?
Quoi! ne peut-on jamais cacher la vérité?
Tant de gens sont payés pour conspirer contr'elle,
Pour lui tendre toujours une embûche cruelle!
Quel juge est à l'abri d'un semblable malheur?

LE PRÉSIDENT.

Et voilà justement ce qui fit mon erreur,
Et l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste.
Mais se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste,

Et qu'en dix ou douze ans à peine révolus,
Des gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus?

LA BARONNE.

Eh! croyez-moi, monsieur, quand on est misérable,
C'est un fardeau de plus qu'un nom considérable :
Ils en ont pu changer. Peut-être que la mort
Au sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT.

Mais le défunt avoit une femme, une fille :
Il doit être resté quelqu'un de leur famille.

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons; mais ils sont si légers;
Ils sont si dépourvus...

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe? ils me sont chers;
Ne les négligez pas, redoublez votre zèle;
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent, que vous même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zèle s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse;
J'aurai bientôt fini le cours qui m'est prescrit.
Que je serois content et de cœur et d'esprit,
Si je pouvois, avant le terme qui s'approche,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche!
Ce seroit mon plus cher et mon plus grand bonheur :
En tout cas, j'ai mon fils; il est homme d'honneur,
Et capable, entre nous, j'ai tout lieu de le croire,
De faire une action qui, le couvrant de gloire,

Éternise après moi le sang dont il est né,
Et me donne en mourant un repos fortuné.
Oui, j'en jouis d'avance, et mon âme est tranquille.
Il pourroit cependant arriver que Sainville,
Répandu, dissipé comme il l'est à présent,
Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté, c'est sur quoi je me fonde;
Sainville a grand besoin de l'école du monde.
Philosophe un peu jeune, et même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zèle imprudent :
Ami de la franchise, il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme; et taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre et contrariante?
Heureuse la vertu douce, aimable et liante,
Dont les ris et les jeux accompagnent les pas!
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge;
Le temps adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin!
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,
Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre.
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre,

D'aller, de se répandre, et de se faire voir :
Mais son obéissance a passé mon espoir;
Vous ne le voyez plus; moi-même il me néglige.

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT.

Ah! pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux,
L'amour ne gâte point un caractère heureux.
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté : mais je l'attends ici,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci.
Vous, madame, de grâce, achevez votre ouvrage,
Et surtout, point d'éclat; le moindre est un outrage;
Vous avez des soupçons, ne les méprisez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout, et j'y vais de ce pas.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT, *en voyant arriver son fils, à part.*

Il me semble qu'il a plu de grâce et d'aisance.
(*Haut.*)
Je n'abuserai pas de votre complaisance,
Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux et plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.

Ce sont des compliments, et je vous en dispense.
Eh bien! vous voilà donc au milieu du torrent?
Votre genre de vie est un peu différent:
Que dites-vous du monde? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Mais, mon père, j'en dis tout ce qu'on peut en dire.
Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec sincérité s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence est la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en imposer est le seul art utile;
Qu'une louange aride, une estime stérile,
Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout, on ne définit rien.
Brisons-là: mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! Eh! croyez-vous aussi
À cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai partout cherché cette merveille,
Dont le nom raisonnoit sans cesse à mon oreille;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis
Par l'organe des sots dans la langue ordinaire,
Qui sert à désigner un être imaginaire.

Ouvrage de l'orgueil et de la vanité;
Tout cercle, quel qu'il soit, toute société
Croit en être, de droit, la véritable sphère:
Du bien, de la naissance, et telle autre chimère,
De la fatuité, des airs et du jargon;
Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom;
Quant à moi, j'en appelle, elle est mal définie;
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en est cependant à qui ce titre est dû;
Mais avec ses défauts, le monde vous a plu,
Et j'en vois la raison; parlons avec franchise,
L'amour... Eh! comment donc, ce mot vous scandalise?
A votre âge? Parbleu, c'est une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné?

LE PRÉSIDENT.

L'esprit ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté, j'en conviens, peut, quand elle est réelle,
Inspirer un amour aussi passager qu'elle:
Quant à l'esprit du sexe...

LE PRÉSIDENT.

Il est sans contredit,
Que l'on ne vit jamais tant de femmes d'esprit.

SAINVILLE.

Qu'une femme aisément passe pour un prodige!
Mais c'est nous qui faisons nous-mêmes le prestige.

LE PRÉSIDENT.

Comment!

SAINVILLE.

Pour peu qu'elle ait de jeunesse et d'appas,

L'amour et les désirs attirent sur ses pas
Une foule empressée à porter jusqu'aux nues
Mille perfections qu'elle auroit peut-être eues,
Si l'on ne l'accabloit d'un encens trop flatteur;
Elle peut tout risquer; plus d'un adulateur
Lui prête avidement et le cœur et l'oreille,
Et d'avance applaudit. Qu'alors cette merveille,
Aux dépens du bons sens, anime ses propos,
Et surtout avec art distribue à propos
Une œillade traîtresse, un souris infidèle,
Et voilà tous nos sots enchantés autour d'elle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez pas été du nombre?

SAINVILLE.

Vraiment non.

LE PRÉSIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.
Pourquoi se distinguer?

SAINVILLE.

Je n'en suis pas le maître.

LE PRÉSIDENT.

Lorsqu'on est comme un autre, on est comme on doit être.
Qui donne de l'encens, ne donne rien du sien.

SAINVILLE.

Et, mais, pardonnez-moi, mon estime est mon bien.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

(*Haut.*)

Le bel amendement! Souffrez que je réponde.

SAINVILLE.

A des faits?

LE PRÉSIDENT.

Permettez; quand j'entrai dans le monde,

Je le vis à peu près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaisoit, et je déplus à tous;
Ne faisant point de grâce, on ne m'en fit aucune.

SAINVILLE.

On s'en passe.

LE PRÉSIDENT.

L'on prit ma franchise importune
Pour un fiel répandu par la malignité;
D'autres ne la taxoient que de rusticité,
Et chacun s'élevoit sur mes propres ruines:
Où l'on cueilloit des fleurs, je cueillois des épines;
Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux,
J'ôtois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors, par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune;
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser;
L'expérience enfin sut me désabuser:
Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre;
Nos besoins nous ont faits esclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug; qui se révolte a tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Sachez donc vous soumettre à cette dépendance:
L'usage des vertus a besoin de prudence.
Dans un juste milieu la raison l'a borné:
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné
Des grâces et des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplaît, c'est la faute du sage.
Sachez la faire aimer, vous serez adoré.

SAINVILLE.

Son éclat naturel doit être décoré!
Quoi! d'un fard étranger, secours de l'imposture,

L'art oseroit souiller la beauté la plus pure?
Mon père, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.
Ma fortune, mon fils, est moins considérable
Qu'on ne le croit; je suis dans un poste honorable,
Où l'on n'amasse point; ainsi je vous préviens
Que, bien loin de trouver après moi de grands biens,
Vous serez étonné d'un si foible partage:
Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,
Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti
Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti
Par son nom, par son rang et par son opulence;
Mais, pour le mériter, faites-vous violence:
Allez, voyez le monde, et mettez à profit
Ce que mon amitié vous dicte et vous prescrit.

SCÈNE IV.

SAINVILLE, *seul.*

Qui, moi? pour mendier les biens les plus frivoles,
J'irois de porte en porte encenser des idoles,
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris?
La plus haute fortune est trop chère à ce prix.
Ah! mon père, en effet, quelle erreur est la vôtre!
Mon bonheur dépend-il d'être au dessus d'un autre,
De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?
Eh bien! mon existence aura moins de témoins.
Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoi qu'il en soit enfin, je serai dans le cas;
Et c'est un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Oui, cet objet charmant aura la préférence:
Adorable Angélique! ah! quelle différence!
Le ciel a pris plaisir à la former pour moi.
C'en est fait, pour jamais je rentre sous sa loi...
Depuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme,
Puis-je encore espérer de régner dans son âme?
Elle m'a tant aimé, que je dois me flatter
D'obtenir un pardon que je vais mériter.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grâce: Angélique m'envoie.

SAINVILLE.

Angélique?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel! quelle est ma joie!
Dieux! elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
C'est la dixième fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

Ah! je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres,
Et prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

O gages fortunés du plus fidèle amour!
O bonheur qui m'assure un éternel retour!

Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce sont tous ses billets.

JULIETTE, *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE, *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE, *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE, *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle,
Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zèle.
(Il lui donne de l'argent.) *(Il lui donne sa bourse.)*
Tiens, Juliette... Ah! prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Et puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

(Elle veut sortir.)
Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attends.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoin des transports que mon bonheur me cause.
Tu lui diras... Grands dieux! quel retour inhumain!
Je vois, je lis ma perte écrite de ma main.
Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE, *à part.*

Je ne crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

L'espoir n'a donc servi qu'à mieux m'assassiner!
(*A Juliette.*)
Et quoi! tu fuis?

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc, ton silence augmente mon supplice.
Tu ne te tairois pas, si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en serez-vous mieux, quand je vous aurai dit
Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit,
Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre,
Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal!
Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal!
A tout âge, en tout lieu, l'amour n'est qu'en idée;
Enfin c'en est donc fait, ma perte est décidée :
Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous; quand on a le bonheur d'être aimé,
Il faudroit résider auprès d'une maîtresse,
Cultiver par soi-même et nourrir sa tendresse.
L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin;
Des yeux qui l'ont fait naître il a toujours besoin.
La moindre négligence y porte un coup funeste.
Est-ce que notre cœur a des forces de reste?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort, m'abandonneras-tu?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu :
Mais je suis sans crédit, je rougis de le dire.
Certaine gouvernante a sur elle un empire
Que pendant votre absence elle a jusqu'à ce jour
Acquis malgré moi-même aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais, malgré cette femme, au moins je puis écrire?

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire;
Car ce maudit argus pense à tout, n'omet rien :
Écrivez cependant.

SAINVILLE.

Je m'en garderai bien.
Ah ! c'en est trop enfin... Je ne veux rien entendre;
Puisqu'on me rend mon cœur, il faut bien le reprendre;
Puisqu'on brise ma chaîne, il faut bien en sortir.
Non, je ne prétends pas perdre mon repentir.
Laisse-moi, c'est en vain que la perfide y compte :
J'aime encor mieux mourir de rage que de honte :
J'aurois vécu pour elle, et je vivrai pour moi.
Que je suis soulagé d'avoir repris ma foi !
Que je vais désormais vivre heureux et tranquille !
Tu le veux, j'écrirai, mais ce sera d'un style...
Elle apprendra qu'on peut cesser de l'adorer.

JULIETTE.

Perdez-vous la raison? au lieu de réparer...

SAINVILLE.

Un seul regret me tue, il faut que j'en convienne,
C'est que son inconstance ait prévenu la mienne;
Toi, tu lui remettras ma lettre en temps et lieu;
Tu la lui feras lire... Allons, j'y compte. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

JULIETTE, *seule.*

VOILA comme ils font tous quand on leur rend le change,
Furieux, hors de sens; c'est une espèce étrange :
Mais enfin, quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
Il ne faut pas laisser que d'en avoir pitié.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA GOUVERNANTE, *seule.*

O TENDRESSE du sang ! Doux charme d'une vie
Qui devroit dès long-temps m'avoir été ravie !
Quel état m'as-tu fait préférer à la mort?
Grands dieux ! lorsque j'y pense, étoit-ce là mon sort?
Mais je n'en rougis point, la cause en est trop chère:
Continuons les soins de la plus tendre mère;
Avant que de rentrer dans ce cloître écarté,
Où la main d'un parent a daigné par bonté
Assurer mon destin, consommons mon ouvrage.
Ah, ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage,
J'achève de verser sur l'objet de mes pleurs
Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs;
Et du moins, qu'au défaut de tout autre avantage,
L'usage des vertus lui serve d'héritage.
Voyons ce que sur elle ont produit mes avis,
Et si pour son bonheur elle les a suivis.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

MA bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chère enfant?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire est complète.

LA GOUVERNANTE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Que je crains ces transports! Qu'est-il donc arrivé?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé.
J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles,
Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles;
Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.
Ah! je suis bien vengée, il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'est pas homme à feindre,
Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre

LA GOUVERNANTE.

Elle a pensé vous perdre, et sa fausse amitié
Voudroit contre vous-même armer votre pitié:
De ces personnes-là craignez le caractère;
On ne se perd jamais que par leur ministère;
Et si vous m'en croyez, détachez-la de vous;
En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,
Me voilà donc réduite à ne voir plus personne?
Car vous m'ordonnerez, du moins je le soupçonne,
De ne plus voir Sainville?

LA GOUVERNANTE.

Oui, ne balancez pas.

ANGÉLIQUE

Mais s'il m'écrit?

LA GOUVERNANTE.

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah ! sans doute.

LA GOUVERNANTE.

En ce cas,

Sans la décacheter, renvoyez-lui sa lettre...
Voilà précisément ce qu'il faut me promettre.
Eh quoi ! vous hésitez? Vous vous taisez? Parlez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez.

LA GOUVERNANTE.

Mais, c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANTE.

Daignez m'en croire,

C'est pour vous conserver votre honneur, votre gloire.

ANGÉLIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de l'amour?

LA GOUVERNANTE.

Non vraiment; au contraire, il l'approuve à son tour.

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il un crime?

LA GOUVERNANTE.

C'est qu'il faut que l'amour ait un but légitime,
Puisque vous m'y forcez : eh ! peut-on ignorer
Que pour pouvoir aimer sans se déshonorer,
Il faut qu'un doux espoir, mieux fondé que le vôtre,
Assortisse deux cœurs qui soient faits l'un pour l'autre?

ANGÉLIQUE.

Eh ! pour qui donc Sainville et moi sommes-nous faits?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor ! Que j'en crains les effets !

(*A part.*)

Sans nous trop avancer, ôtons-lui l'espérance
Qu'elle ose concevoir contre toute apparence.

(*Haut.*)

Ma fille (vous m'avez permis un si doux nom),
Il faut, à vous guérir, forcer votre raison;
Non, ce n'est point à vous que le ciel le destine :
Peut-il s'associer avec une orpheline
Inconnue, et d'ailleurs réduite à ses attraits,
Qui n'a ni bien, ni rang, qui n'en aura jamais?
Sur la baronne, en vain, vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raison? N'est-elle pas ma tante?

LA GOUVERNANTE.

Hélas!

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet espoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor, pourquoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le savoir?
Elle ne vous est rien, le rapport est fidèle.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle,
Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité,
Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté :

Vous étiez dans un cloître une charge importune,
Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total?

LA GOUVERNANTE.

Vos parents ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice;
Plaignez-les, ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez? Vous les avez connus?
S'il est vrai, dites-moi ce qu'ils sont devenus:
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux père
Saisit l'occasion d'une guerre étrangère;
Son courage lui fit espérer tout du sort,
Mais il s'exposa trop, il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah, grands dieux! Et ma mère, alors, que devint-elle?

LA GOUVERNANTE.

Votre mère! jugez de sa douleur mortelle;
Peignez-vous son état et son adversité.
Enfin, après avoir long-temps sollicité,
D'une pension foible, à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme et languissante,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes,
Sa santé succomba sous des maux si constants;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps;

A peine elle en sortoit, que ce bienfait modique,
Qui faisoit sa fortune et sa ressource unique,
Fut discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Sans doute que depuis un si malheureux jour,
Elle n'a pu survivre à ce coup si funeste?
Vos larmes, vos soupirs m'apprennent tout le reste.

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle, et revenons à vous.
Vous étiez au couvent, où je sens, entre nous,
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse,
Quand le ciel, qui vouloit que vous fussiez heureuse,
De la baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous; votre âge, vos appas,
Des larmes qui pour lors vous prêtèrent leurs charmes,
Tout força la baronne à vous rendre les armes;
Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin, son amitié s'augmentant tous les jours,
Elle vous prit chez elle, et sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa nièce.

ANGÉLIQUE.

Ah, quelle différence!

LA GOUVERNANTE.

Ainsi ne l'étant pas.
Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville?
Non, cessez de compter sur cet heureux lien;
La baronne pourra vous faire quelque bien,
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfère
Au plus riche parti que lui cherche son père;

Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bientôt son rang et son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche, on est donc bien content?
Je ne l'aurois pas cru.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant
De ne plus espérer que l'hymen vous unisse;
N'attendez pas, vous dis-je, un si grand sacrifice;
Je n'imagine pas qu'il y puisse songer.

ANGÉLIQUE.

Vous découvrez l'abîme où j'allois me plonger.
Que de combats vont être arrosés de mes larmes!
Ce n'est que loin de lui que je trouve des armes!
Je dois vous avouer que mon cœur révolté
Sur mes réflexions l'a toujours emporté;
Et si je reste ici...

LA GOUVERNANTE.

Venez.

ANGÉLIQUE.

Où donc, ma bonne?

LA GOUVERNANTE.

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la baronne;
Venez lui confier votre état dangereux.
Elle aime la vertu, son cœur est généreux;
Priez-la de finir une peine si rude,
En vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous étiez. Pressez, redoublez votre effort,
Elle est riche, elle y peut assurer votre sort.
Doutez-vous du succès? La baronne vous aime.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis avouer ma honte qu'à moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi?

ANGÉLIQUE.

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur et moi.
N'est-il que ce moyen? Si je vous intéresse,
Ma bonne, sauvez-moi l'aveu de ma foiblesse.

LA GOUVERNANTE.

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressants;
Les remèdes tardifs sont toujours impuissants.

ANGÉLIQUE.

Disposez d'un aveu que je vous abandonne,
Chargez-vous en vous-même auprès de la baronne.

LA GOUVERNANTE.

Vous me le permettez?

ANGÉLIQUE.

Oui, je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non, je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

J'y vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez... Partez, volez, ma bonne;
Je pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

J'obéis.

ANGÉLIQUE.

Écoutez, c'est à condition,
Si l'on daigne accepter ma proposition,

Que vous viendrez aussi que nous vivrons ensemble;
Je me soumets à tout, pourvu qu'on nous rassemble:
N'y consentez-vous pas?

LA GOUVERNANTE.

Oui, c'est bien mon dessein.
(*Elle sort.*)

ANGÉLIQUE.

Ah! je pourrai du moins soupirer dans son sein,
Car je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

SCÈNE III.

JULIETTE, UN VALET, ANGÉLIQUE.

JULIETTE, *au valet.*

VIENS quand je tousserai.

LE VALET.

Comptez sur mon adresse.

SCÈNE IV.

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE.

POURROIT-ON vous parler?

ANGÉLIQUE.

Tu lui diras que non.

JULIETTE.

C'est moi qui vous demande audience en mon nom.

ANGÉLIQUE.

Qui, toi?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je ne veux plus t'entendre.

JULIETTE.

Et par quelle raison?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

JULIETTE.

On vous l'a défendu?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Depuis assez long-temps, parlons de bonne foi,
Votre bonne, jalouse, envieuse, inquiète,
Cherche à me supplanter, sa victoire est complète;
Votre humeur trop facile a comblé son désir:
N'agissez, ne pensez que sous son bon plaisir,
Ayez pour tout instinct celui qu'elle vous prête,
Soyez comme un enfant qu'on mène à la baguette.

ANGÉLIQUE.

De grâce, finissons; je ne vois que trop bien
Quel est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

Vous pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va : je sais qui t'envoie.

JULIETTE.

Ne vous en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu me soutiendras?...

JULIETTE.

Moi! je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

Tu ne viens pas exprès pour trouver le moyen
D'apaiser, s'il se peut, une amante outragée?

JULIETTE.

Ce seroit volontiers, s'il m'en avoit chargée;
Et d'ailleurs (ce n'est pas que je parle pour lui)
Mais enfin, croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
D'humeur à nous passer tous nos petits caprices,
A faire tous les jours les plus grands sacrifices,
A braver, à souffrir les mépris, les rebuts,
A demeurer constants lorsque l'on n'en veut plus,
A revenir à nous sitôt qu'on les rappelle?
Non, l'art d'aimer a pris une forme nouvelle;
C'est à nous à présent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant;
Encore arrive-t-il qu'on croit nous faire grâce.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place,
Ils se sont emparés de nos droits les plus doux;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGÉLIQUE.

Que m'importe?

JULIETTE.

Avouez, que si par aventure
Sainville revenoit après cette rupture
Plus tendre que jamais vous rapporter son cœur,
Le vôtre auroit pour lui la dernière rigueur?

ANGÉLIQUE.

Sans doute.

JULIETTE.

Il fait donc bien de ne pas se commettre?
Je dis plus, s'il osoit hasarder une lettre

Pleine de désespoir (je suppose le cas,)
Vous la refuseriez?

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

(*A part.*)

Il se le tient pour dit. Il est temps que je tousse.
(*Elle tousse.*)
A la dernière épreuve il faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc?

JULIETTE, *à part.*

Est-il sourd? Recommençons encor.
(*Elle tousse.*)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, JULIETTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

N'AVEZ-VOUS pas toussé?

JULIETTE, *à part.*

Peste soit du butor!

LE LAQUAIS.

J'ai donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce?

JULIETTE.

Une lettre,
Que ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

ANGÉLIQUE.

AH ! la belle finesse !

JULIETTE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?
De grâce, expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va, je sais ce que c'est.
Il faut pour m'attraper être un peu plus habile :
Ce billet qu'on t'apporte est...

JULIETTE.

De qui ?

ANGÉLIQUE.

De Sainville.

JULIETTE.

De lui ?

ANGÉLIQUE.

Je gagerois.

JULIETTE, *en défaisant l'enveloppe qu'elle jette.*

Il faut voir.

ANGÉLIQUE.

Que fais-tu ?

JULIETTE.

Je l'ouvre.

ANGÉLIQUE.

Je dirai que je ne l'ai pas lu.

JULIETTE, *à part.*

Pour la pousser à bout, changeons un peu le texte,
(Elle lit haut.)
Et lisons hautement. « Pourquoi prendre un prétexte ?

ANGÉLIQUE.

Arrête, où je m'en vais.

JULIETTE.

Eh bien! lisons tout bas.

ANGÉLIQUE.

Lis, puisque tu le veux, mais je n'entendrai pas.

JULIETTE *lit, et Angélique semble s'amuser à autre chose.*

« Lorsque nous avons cru nous aimer l'un et l'autre,
« Nous nous sommes trompés.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

JULIETTE *continue à lire.*

« Il n'est pas malheureux de rompre en même temps:
« Car mon erreur n'a pas duré plus que la vôtre.
« J'accepte la rupture; ainsi n'en parlons plus. »

ANGÉLIQUE, *à part.*

(En ramassant l'enveloppe.)

Est-ce à moi qu'on écrit?... Regardons le dessus.

JULIETTE.

A qui diantre en veut-on? Quelle est cette aventure?
Pourriez-vous, par hasard, connoître l'écriture?

ANGÉLIQUE, *animée.*

Elle est de mon perfide.

JULIETTE, *ingénument.*

Ah! vous l'avez bien dit.

ANGÉLIQUE.

Oui, Juliette, elle en est; c'est à moi qu'il écrit;
Et c'est lui qui m'outrage après m'avoir trahie,
Et qui joint le mépris avec la perfidie.
Poursuis.

JULIETTE.

Restons-en là.

ANGÉLIQUE.

Quelle étoit mon erreur !
Achève, j'ai besoin de l'avoir en horreur.

JULIETTE.

Vous l'aimiez donc encore?

ANGÉLIQUE.

Aimer sans espérance,
Est un état cruel. Mais quelle différence !
Haïr, est le tourment le plus affreux de tous.
Donne-moi ce billet.

JULIETTE.

Tenez, contentez-vous.
(A part.)
Avertissons Sainville, il est temps qu'il arrive.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

CÉDONS; l'impatience où je suis est trop vive.

ANGÉLIQUE.

Fuyons; sans doute il vient jouir de son forfait.

SAINVILLE.

Vous me fuyez?

ANGÉLIQUE, *en lui jetant le billet.*

Tenez, voilà votre billet.

SAINVILLE.

A-t'il pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Autre insulte mortelle.

SAINVILLE.

C'est de mes sentiments l'expression fidèle.

ANGÉLIQUE, *à part.*

De peur que je n'en doute encore, il en convient.

SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient.

ANGÉLIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux!

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace,
Auriez-vous la fureur de m'insulter en face?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer?

ANGÉLIQUE.

Perfide! on n'en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah! je ne vois que trop quels motifs vous engagent
A m'accabler encor d'un si cruel refus.
Hélas! tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus,
Dégénère en offense, et se tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis, non, parjure;
La révolte devient permise au désespoir :
Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCÈNE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE, *en riant.*

Eh ! je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle : est-ce là cette lettre
Qu'à l'instant, de ma part, tu viens de lui remettre?
Tu dois la reconnoître : est-ce elle?

JULIETTE.

En doutez-vous?

SAINVILLE.

Eh bien ! mademoiselle en est dans un courroux
Qui ne se conçoit pas; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pouvez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira...

JULIETTE.

Je puis avoir mal lu.

ANGÉLIQUE.

Puisqu'il convient de tout, c'est un soin superflu.

JULIETTE.

(A Sainville.).

Ecoutez.., Vous, lisez.

SAINVILLE *lit.*

« Le secours de l'absence

« M'a bien mieux fait sentir le prix de votre cœur.
« Quand je reviens à mon premier vainqueur,
« C'est avec plus d'amour et plus de connoissance.

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE, *en lui présentant le billet.*

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas.
Suivez des yeux.

(Angélique regarde, et lit en même temps.)

SAINVILLE.

« Partout où j'ai porté mes pas,
« Je n'ai trouvé que vous, dont mon âme asservie
« Pût faire mon bonheur le reste de ma vie. »

ANGÉLIQUE, *d'un ton courroucé.*

Il a raison... Juliette?

JULIETTE.

Eh bien! vous vous aimez.

ANGÉLIQUE.

Mais, quoi?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.
Quelle explication faut-il que je vous donne?

(En leur prenant la main.)

Eh! trop heureuse encor l'amante qui pardonne!

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint... Sainville, il n'est plus temps;
Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends!
Vous voulez donc ma mort?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Et sans doute la mienne.

(Haut.)

J'ai donné ma parole; il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant?
Eh! que voulez-vous donc faire dans ce couvent?

ANGÉLIQUE.

On est allé pour moi le demander en grâce.

SAINVILLE.

En grâce, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui se passe.
J'en attends la réponse : et je vous dirai plus;
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE, *d'un ton ironique.*

Cette grâce, en effet, doit vous être fort chère.

ANGÉLIQUE, *ingénument.*

Entendez mes raisons sans vous mettre en colère.

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer,
Lorsqu'à tout l'univers je viens vous préférer?
Quand je mets mon bonheur, ma fortune, ma vie,
A vous faire régner sur mon âme ravie,
A m'assurer le vôtre, à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main, de ma foi?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux! quel soupçon est le vôtre!
Il ne vient point de vous; et je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre âme.
Oui, pendant mon absence on vous a peint ma flamme
Comme un amusement frivole et criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pu souffrir qu'on me fît cette injure?
A-t-on vu dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie? Et vous qui me blessez,
Angélique, est-ce ainsi que vous me connoissez?

ANGÉLIQUE, *à Juliette.*

Ma bonne a mal jugé de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte et trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés:
Eh! du moins regardez ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah, Sainville!

SAINVILLE.

Quoi donc? qui fait couler vos larmes?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes?
Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE, *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.
(*Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*)
Vous croyez que je suis nièce de la baronne?

SAINVILLE.

Eh bien?

ANGÉLIQUE.

Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah, grands dieux! Quel sera mon bonheur de pouvoir
Vous tenir lieu de tout! Couronnez mon espoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! malgré cet aveu?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre :
Assurez à la fois mon bonheur et le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant
S'engage, et pour jamais vous en fait le serment.
Tendez-moi cette main... Mais quel trouble vous presse?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse?

SAINVILLE, *en se jetant à ses pieds.*

Nous verrons : cependant cachons bien notre amour;
Dissimulons tous deux jusques à l'heureux jour...
(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *arrivant en courant.*

LEVEZ-VOUS, et fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je! C'est ma bonne.

SAINVILLE.

Évitons cette femme, et fuyons la baronne.

(*Tous s'enfuyent.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE, *ironiquement.*

SONT-CE là les adieux de ces pauvres enfants?

LA GOUVERNANTE.

Je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Vos soins sont triomphants.

LA GOUVERNANTE.

Ah! madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuse réussite :
Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE, *confuse.*

Ah! daignez me traiter avec moins de rigueur.
Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

LA BARONNE.

Et croyez-vous encor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent passer toute sa vie?

LA GOUVERNANTE, *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrémité,
Madame, il faut user de votre autorité.
Eh! comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage,
Quand la séduction avec tous ses appas,
L'environne, l'obsède, et la suit pas à pas?
Arrachez au péril l'innocente victime,
Que son propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE, *à part.*

(*Haut.*)

Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser.
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance?
Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour,
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour;
Et son bonheur présent, qui n'est qu'une chimère,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guère:
Elle ne sait qu'aimer, et ne sait rien prévoir.
Mais enfin, supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des serments autorise sa flamme,
Et, malgré la raison, règne au fond de son âme,
Que de sujets pour vous de crainte et de terreur!
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur?
Je frémis; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh! l'amour et l'hymen ne sont pas faits pour elle

LA BARONNE.

Je le sais comme vous, Sainville est dépendant;
Jamais il n'obtiendroit l'aveu du président.
Mais sur une terreur qui peut être indiscrète,

L'enterrer toute vive au fond d'une retraite,
C'est une cruauté.

LA GOUVERNANTE.

Qui lui sauve l'honneur.

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous-même en sa faveur
Empruntez un moment des entrailles de mère.
Quoi! vous priveriez-vous d'une fille si chère?
Vous soupirez! Parlez.

LA GOUVERNANTE.

J'y résoudrois mon cœur.

LA BARONNE, *à part.*

(*Haut.*)

Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur.
Mais je veux lui parler; et si ma remontrance
Est sans succès, j'irai jusques à la défense.

LA GOUVERNANTE.

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANTE.

Soins superflus.
Contre deux cœurs unis que sert la vigilance?
(*Elle se jette à ses pieds.*)
J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE, *à part.*

Faisons-nous violence.

LA GOUVERNANTE.

Éloignez Angélique, ôtez-la de ces lieux.
Ah! voulez-vous la voir se perdre sous vos yeux?

LA BARONNE.

C'en est trop; laissez-moi, je vous demande grâce;
Tant de vivacité m'importune et me lasse.

LA GOUVERNANTE.

(*En se relevant.*) (*En s'en allant.*)
Eh! puis-je en mettre moins? Allons cacher mes pleurs.
Ah! ciel, daigne empêcher le plus grand des malheurs!

SCÈNE XI.

LA BARONNE, *seule.*

Le piège a réussi; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE.

Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.

ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.

JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, et soupirer.

JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter?
La baronne, entre nous, n'est pas à redouter;
Elle est femme du monde, et n'en fera que rire;
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance! eh! qui peut, malgré vous, malgré moi,
Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu.

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais; mais je sens qu'elle ne me dit rien,
Qui véritablement ne soit que pour mon bien:
C'est un fait : mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,
Quelle conviction tient contre ce qu'on aime?
Quand Sainville paroît, tout est évanoui.

JULIETTE.

Cela se doit; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté et d'autre.*

Eh! vraiment oui.

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la baronne
Dans le fond du jardin est avec votre bonne
En un grand pourparler.

ANGÉLIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon! bon! qu'importe? Adieu, je vais faire le guet.

SCÈNE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire,
De nos feux mutuels couvriroit le mystère:
Cependant vous voyez que tout est découvert.
Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert?

ANGÉLIQUE.

Hélas! vous le pouvez; je répondrai de même.
Que vois-je dans vos yeux?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

ANGÉLIQUE.

D'où vient?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous? quel trouble est le mien!

SAINVILLE.

On pourroit me sauver, mais vous n'en ferez rien;
Vous savez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien?

SAINVILLE.

Vous trahirez et son choix et le vôtre,
Les persécutions vous feront succomber;
On travaille au malheur où nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez-vous? Puis-je aimer davantage?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non, ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste;

On va vous accorder cette grâce funeste
Que votre complaisance a fait solliciter;
On saura vous résoudre enfin à l'accepter.
Que dis-je! on obtiendra de votre obéissance
D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGÉLIQUE.

A subir cet arrêt je dois me préparer;
Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

Oui, je dois prendre en vous de grandes assurances;
Jamais l'éloignement, le temps, les remontrances
Ne produiront sur vous leur infaillible effet,
Et vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

Que me reprochez-vous?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

Eh! n'avois-je pas lieu de vous croire infidèle?

SAINVILLE.

Cruelle! on vous aidoit à vous l'imaginer;
Mais au fond du désert où l'on va vous mener,
On ne tardera guère à vous le faire accroire,
A noircir un absent par quelque fausse histoire
Que l'on aura grand soin de circonstancier;
Et je n'y serai point pour me justifier..
Vos feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres.

ANGÉLIQUE.

Ne m'écrirez-vous pas?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres

Ne peuvent soutenir long-temps un foible cœur;
Notre ennemie alors usera de noirceur;
Les unes en secret seront interceptées;
Les autres à son gré seront interprétées.
La perfide saura, d'un air doux et trompeur,
Vous fasciner les yeux de l'esprit et du cœur.

ANGÉLIQUE.

Mais je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vues;
Vous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lues;
Elle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens,
Et les supprimera quand il en sera temps.

ANGÉLIQUE.

Je vois en frémissant quel péril nous menace!
Puis-je le détourner? Que faut-il que je fasse?

SAINVILLE, *en tirant un papier.*

Me croire, m'imiter, et m'en signer autant:
Voilà ce que l'amour exige en cet instant;
(*En lui donnant l'écrit.*)
De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE, *en prenant le papier.*

Quel est donc ce papier?

SAINVILLE.

Le serment qui m'engage
A rendre à vos appas un hommage éternel.
Le garant et le sceau de ce don solennel,
Que vous font à jamais l'amour et l'hyménée,
De ma main, de mon cœur et de ma destinée...
Quoi donc! vous hésitez à recevoir ma foi,
Et votre main balance à se donner à moi?

ANGÉLIQUE.

Eh ! le puis-je?

SAINVILLE, *animé.*

Comment?

ANGÉLIQUE, *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre âme.
Eh ! quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas?
Hélas ! vous le cherchez, et ne le trouvez pas;
Si vous m'avez dit vrai, vous êtes à vous-même,
Vous dépendez de vous; votre infortune extrême,
Dont je rends grâce au sort, vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est la vérité.
Je n'ai point de parents, du moins que je connoisse.
Mais quoi ! puis-je à mon âge être assez ma maîtresse,
Pour que mon seul aveu dispose de ma main?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumain.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE, *à part.*

L'inconstante !

ANGÉLIQUE.

Mais, si je consultois...

SAINVILLE.

Qui? votre gouvernante?
Et vous consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE, *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur;

Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire:
Je ne sais déja plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour...

ANGÉLIQUE.

Eh! je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un et l'autre. Eh! comment, je vous prie,
M'assurer autrement de vous et de ma vie?
Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,
Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs...

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel!

SAINVILLE.

Je règne, ou non, dans le fond de votre âme!
Le temps nous presse; optez d'accorder à ma flamme
Le titre que le ciel semble me désigner,
Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! je vais signer :
Mais vous en répondrez.

SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE, *en lui tendant la main tendrement.*

Ah, quelle tyrannie!

SCÈNE III.

JULIETTE, *en courant,* SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

JULIETTE, *en poussant Angélique.*

DÉCAMPEZ au plus vite, il nous vient compagnie.

SAINVILLE.

Qui donc?

JULIETTE.

Le président.

ANGÉLIQUE.

Ah ! j'ai le cœur transi.

JULIETTE, *à Angélique, en la tirant de l'autre côté*

Par où diantre allez-vous? Sauvez-vous par ici.

SCÈNE IV.

SAINVILLE, JULIETTE.

SAINVILLE, *à Juliette.*

TOI, ne la quitte pas, ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu; laissez, laissez-moi faire.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT.

BON, nous serons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLE.

Mon père, vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'est par cette raison; l'affaire est délicate.
Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.
Un juge assez habile, honnête homme d'ailleurs...
Vous riez?

SAINVILLE.

C'est de voir ce titre imaginaire
Être si constamment l'épithète ordinaire
Que s'accordent entr'eux les hommes indulgents.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi vous ne croyez guère aux honnêtes gens.

SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.

LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres!
Il est de gens de bien... Je pense, sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement de moi.

SAINVILLE.

Mon père, en vérite, ce reproche me pique.

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez du moins un peu trop politique:
Eh! prenez ou laissez les hommes tels qu'ils sont.
Tout aussi-bien que vous je les connois à fond;
Mais je suis envers eux avec moins de rudesse:
Indulgent par lumière, et non pas par foiblesse.
Mais revenons enfin. Ce juge en question
Fut chargé d'un procès dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hyménée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui; mais tout l'embarras est de bien rencontrer :
Souvent le meilleur droit ne sait pas se montrer;
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, et cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis.
A ce fléau funeste, à ce mal sans remède,
Ajoutez pour surcroît, que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidèle extrait?

SAINVILLE.

Tout juge qui s'en sert a tort : c'est mon système;
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même;
Et s'il ne donne pas tous ses soins, tout son temps,
Cette épargne est un vol qu'il fait à ses clients;
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide.

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.
Je vois d'ici ce juge, indigne de pardon,
Comme il le méritoit, dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit : un traître, un serpent domestique
Priva la vérité de sa preuve authentique.

Le titre disparut; le bon droit succomba;
L'erreur dicta l'arrêt, et le malheur tomba
Sur des infortunés trop pleins de confiance,
Et qui n'avoient, d'ailleurs, aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux;
Peut-il se consoler de leur désastre affreux,
Et d'en avoir été la cause?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe? Il a laissé trahir son ministère;
Il avoit un dépôt; à qui l'a-t-il remis?
Si l'excuse avoit lieu, tout deviendroit permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps et le hasard firent enfin connoître,
Mais trop tard, les excès qu'avoit commis ce traître:
On sut la vérité; le titre n'étoit plus;
Et le juge accablé de regrets superflus,
Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes;
Ensuite l'on apprit que l'une des victimes,
Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort,
Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort;
Que sa veuve, sans biens, pour élever leur fille,
Unique rejeton d'une illustre famille,
L'avoit abandonnée aussi-bien que son nom.

SAINVILLE.

Eh bien! s'il est ainsi, que me demande-t-on?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui consulte, est peu sûr de lui-même :
Et que dire à celui qui ne se juge pas?

LE PRÉSIDENT.

Mais vous, qu'auriez-vous fait dans un semblable cas?
Ce juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce,
Qu'il tremble ! Mais à quoi servira ma réponse?
Quoi qu'il en soit, enfin, j'aurois déja rendu
A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu;
C'est à quoi je condamne un juge qui s'abuse :
Qu'il répare ses torts, s'il veut qu'on les excuse;
L'ignorance et l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aisément dans la cause d'autrui :
Celui dont je vous parle est peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe?

LE PRÉSIDENT.

La restitution pourroit être si forte...

SAINVILLE.

La somme n'y fait rien; l'exacte probité
Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même?

SAINVILLE.

Assurément.

LE PRÉSIDENT, *en souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous parois extrême;

Ma façon de penser, contraire aux mœurs du temps,
N'attirera sur moi que des ris insultants.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi, mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous, mon père?

LE PRÉSIDENT.

J'ai pensé comme vous, j'ai fait plus, et j'espère
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable et le réparateur.

SAINVILLE.

Vous?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah, grands dieux! Que ma source m'est chère!
Que je suis enchanté de vous avoir pour père!
(Il l'embrasse.)
Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Sitôt que je l'ai pu, j'ai fait ce que j'ai dû,
Et je viens d'expier ma méprise funeste;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT.

Ah! qu'il m'est doux de voir que je revis en vous!
Ah! père fortuné!

SAINVILLE.

Vous méritez de tous
La vénération, l'estime la plus haute:
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute

Qui vous a procuré l'heureuse occasion
De faire une si grande et si bonne action!
(Juliette paroît et fait des signes.)

LE PRÉSIDENT

Le ciel me l'inspira, le ciel la récompense;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.
Un ancien ami, de même rang que nous,
Et qui m'attend chez moi, vient de m'offrir pour vous
Un des meilleurs partis qui soient peut-être en France;
C'est une fille unique, une fortune immense :
Je réponds de ses mœurs, et j'en suis enchanté,
Car c'est là, selon moi, la première beauté.
D'ailleurs, elle est charmante; enfin l'on vous préfère;
Je vous en parle ici de la part de son père,
Et c'est un mariage à conclure au plus tôt.
Vous savez notre état, je vous l'ai dit tantôt;
Ce qui vient d'arriver, comme vous pouvez croire,
Nous dérange beaucoup en nous couvrant de gloire.
J'ai vendu cette terre où vous vous plaisiez tant.

SAINVILLE.

Donnez, engagez tout, j'en serai plus content.

LE PRÉSIDENT.

Vous paroissez bien froid, quand la fortune même...

SAINVILLE.

Mon père, pardonnez ma répugnance extrême.

LE PRÉSIDENT.

L'hymen vous fait-il peur?

SAINVILLE.

Non, j'y vois mille appas;
Cette fille est trop riche, et ne me convient pas.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc?

(Juliette reparoît encore.)

SAINVILLE.

Il faudroit lui devoir ma fortune;
C'est une dépendance un peu trop importune.
Les grands biens d'une femme augmentent trop ses droits,
Et par reconnoissance il faut subir ses lois.
Ce bienfait-là devient une dette éternelle,
Dont on ne peut jamais s'acquitter avec elle.
Quoi qu'il en soit, malgré ma situation,
Je ne veux point avoir cette obligation.

LE PRÉSIDENT.

Bon! est-ce qu'un mari n'est pas toujours le maître?

SAINVILLE.

Je ne veux point d'esclave, et je ne veux pas l'être.

LE PRÉSIDENT.

Votre prudence ici me paroît en défaut.

SAINVILLE.

Une compagne aimable est tout ce qu'il me faut.
J'épouse pour aimer, pour être aimé de même :
Je ne pourrois prétendre à ce bonheur extrême :
Vingt exemples pour un semblent m'en avertir;
C'est se vendre, en un mot, et non pas s'assortir.

LE PRÉSIDENT.

Ah! vos réflexions détruiront ce scrupule;
Car, entre nous, mon fils, il est trop ridicule.
Je vous laisse y penser, et je vais de ce pas
Engager cet hymen.

(Il sort.)

SAINVILLE.

Qui ne se fera pas.

SCÈNE VI.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Que diantre un fils a-t-il tant à dire à son père?
Votre Angélique est folle, elle me désespère;
La crainte, l'épouvante et la timidité
Triomphent pour le coup de sa facilité.
Vous ne la tenez plus.

SAINVILLE.

Ah, ciel! quel coup de foudre!

JULIETTE.

Voyez si vous pouvez vous-même la résoudre;
Mais ne l'espérez plus.

SAINVILLE.

Je m'en vais la trouver

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à rêver.

(*Sainville sort.*)

SCÈNE VII.

JULIETTE, *seule.*

Être fille, et vouloir l'être toute sa vie,
Me paroît, par ma foi, la dernière folie.
Le beau titre à garder! N'est-il pas bien charmant,
Surtout lorsque l'on peut épouser son amant?

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE, JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

Où peut être Angélique?

JULIETTE.

Ah! je vous le demande.
L'ai-je à ma garde? Elle est, ce me semble, assez grande
Pour être sa maîtresse.

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE, *en montrant la baronne.*

J'obéis à madame; elle peut ordonner.
Mais vous?

LA BARONNE.

Obéissez quand madame l'ordonne.

JULIETTE, *en regardant la gouvernante.*

Madame? ah! par ma foi, l'épithète m'étonne.
(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

Eh bien, ma chère amie?

LA GOUVERNANTE.

Ah! c'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer.
Avouez que c'est vous qu'un procès déplorable
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh! madame, achevez
Cet aveu que j'implore, et que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confidence:
Mais je lis dans votre âme; une noble fierté,
Un courage au dessus de toute adversité
Vous fait désavouer votre infortune extrême;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même,
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté:
Mais ce que vous cachez n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit.
Madame, écartez donc le charme qui vous suit.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes dans l'erreur, le président s'abuse.

LA BARONNE.

Eh bien! pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi:
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire

D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;
Vous êtes sûrement la comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entends-je!

LA BARONNE.

Pardonnez; pour finir vos malheurs,
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
Et de quelle importance est pour moi mon secret,
Puisque je le cachois à tout ce que j'adore,
A ma fille, en un mot.

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Et jamais de ma part elle n'en saura rien.

LA BARONNE.

Eh quoi! la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh! que lui produiroit ma douloureuse histoire?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver, de lui faire savoir
Sa naissance?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil et l'affreux désespoir.
Non, madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état et de sa destinée.
On n'est point malheureux quand on peut ignorer
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! ma chère comtesse,
Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse;
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret;
J'ai su le ménager avec un soin extrême :
Le président qui veut être inconnu lui-même,
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi.
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous ni votre fille;
Son bonheur lui suffit; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LE PRÉSIDENT.

Madame, prenez part à ma douleur extrême;
Je croyois être heureux, vous l'avez cru vous-même.
Pour moi tout votre zèle en vain s'est déployé,
Je suis au désespoir, on m'a tout renvoyé;
Oui, tout m'est revenu.

LA BARONNE.

Ciel ! quelle est ma surprise !

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'absolument vous vous soyez méprise;
Et votre erreur me rend d'autant plus malheureux,
Que j'avois pu me croire au comble de mes vœux.

LA BARONNE, *à la gouvernante.*

Comment voulez-vous donc que je me justifie?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je vois bien qu'il faut que je me sacrifie,
Et que j'avoue enfin un secret échappé.
(*Au président.*)
C'est vous-même, monsieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT, *à la baronne.*

Est-elle du secret?

LA BARONNE.

Elle sait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je?
Votre indiscrétion me paroît bien étrange !

LA GOUVERNANTE.

Vous me pardonnerez ce que j'ose avancer;
Ce renvoi vous étonne? Avez-vous dû penser
Qu'il pût être permis à cette infortunée
De relever ainsi sa triste destinée,
Et de vous dépouiller en cette occasion?
La générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

De quel droit, s'il vous plaît, prenez-vous sa querelle?

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en ai que trop, je puis parler pour elle;
Mettez-vous à sa place : auriez-vous accepté?
Elle a tout refusé; ce n'est point par fierté,
Par dédain, par mépris; elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

Mais, n'avouez-vous pas que son juge est coupable
D'avoir été surpris?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas?

LE PRÉSIDENT.

Il compte que l'erreur est un crime en ce cas,
Et qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle;
Il a cru bien juger, il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

Mais de son ministère il s'est mal acquitté.

LA GOUVERNANTE.

Dès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité,
Il ne peut l'être aux yeux de cette infortunée;
Vous ne la vaincrez point, elle est déterminée:
N'en parlons plus, elle a subi son jugement;
Le ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

Comment?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force et le courage
D'accepter, de braver constamment son naufrage,
De voir, d'envisager désormais le passé,
Et tout ce qu'elle fut, comme un songe effacé,
Que l'on ne devroit plus offrir à sa mémoire;
Dans son abaissement, laissez-lui cette gloire,
C'est tout ce qu'elle veut.

LE PRÉSIDENT.

Je serois criminel.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne lui devez plus qu'un secret éternel.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

PARDONNEZ ma surprise, elle est trop légitime.
Je n'en saurois douter, voilà donc ma victime.
C'est moi qui suis la sienne... O refus douloureux!...
Dieux! qu'elle m'a rendu confus et malheureux!
Que son abaissement l'élève et m'humilie!
Ainsi j'aurai causé le malheur de sa vie,
Et pour la réparer mes soins sont sans effet;
Elle veut à jamais me laisser mon forfait.
Eh! c'est trop se venger, unissons-nous contre elle;
Je prétends m'acquitter, la dette est trop cruelle.

LA BARONNE.

J'admire, entre elle et vous, ces généreux combats.

LE PRÉSIDENT.

Eh! l'admiration ne la sauvera pas.

LA BARONNE.

Aussi ne veux-je point y borner tout mon zèle:
J'en ressens, comme vous, une peine mortelle:
S'il est quelque moyen, venez, j'ose espérer
Que le ciel aura soin de nous le suggérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Elle rêve... Feignons de ne l'avoir pas vue,
Lorsque tous deux ont eu leur dernière entrevue.

ANGÉLIQUE, *apercevant la gouvernante.*

Vous m'avez fait chercher?

LA GOUVERNANTE.

Oui; mon empressement
Vous donne, je le vois, du refroidissement;
Il m'a, dans votre cœur, en secret desservie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, sans indiscrétion,
S'il vous souvient encor d'une commission
Dont vous m'aviez chargée auprès de la baronne?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappelez... Mais à propos, ma bonne..

LA GOUVERNANTE.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
Vous attendrez encore à vous en acquitter.

LA GOUVERNANTE.

(*A part.*)

Pourquoi? Dissimulons.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense.
Mettez-vous à ma place en cette circonstance;
Il s'agit de quitter et d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût?
Se peut-il qu'à vos yeux il offre assez de charmes
Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes,
Et de l'incertitude où je vois votre sort?
Lorsqu'à l'abri de tout, tranquille dans le port,
On peut ainsi que vous se rendre fortunée,
Faut-il mettre au hasard toute sa destinée?
On ne doute de rien dans le cours des beaux jours,
On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte; calmez vos frayeurs indiscrètes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes;
Et s'il vient à changer, que ferez-vous alors?
Le néant est caché sous d'aussi beaux dehors.
La baronne vous aime, et j'en suis convaincue;
Mais d'un moment à l'autre, une mort imprévue
Peut, en vous l'enlevant, vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir,
Je ne soutiendrois pas cette disgrâce affreuse.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi, je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas? J'en mourrai de douleurs:
Et ce sera pour vous le moindre des malheurs.
Je sais que la retraite, à des yeux de votre âge,
N'offre pas d'elle-même une riante image;
La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant,
Bientôt l'expérience en décide autrement.
Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne?
Mais vous n'y croirez pas, on ne croit que la sienne;
A tout ce qu'il vous plaît, il faut se conformer,
On ne veut pas vous perdre: eh! qui pourroit former
Un projet, un complot si cruel? non, vous dis-je,
Un sacrifice entier n'est point ce qu'on exige:
Bien loin de vous réduire à cette extrémité,
Consentez seulement, pour un temps limité,
D'essayer avec moi d'un séjour plus tranquille,
Jusques au mariage...

ANGÉLIQUE.

Eh! de qui?

LA GOUVERNANTE.

De Sainville.
Convient-il à vos yeux d'en être les témoins?

ANGÉLIQUE.

En parle-t-on?

LA GOUVERNANTE.

Son père y donne tous ses soins.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est la future?

LA GOUVERNANTE.

Une riche héritière;
C'est de quoi l'on m'a fait la confidence entière.

ANGÉLIQUE.

On vous trompe.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi voulez-vous vous flatter,
Quand cet évènement va bientôt éclater?
Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
N'attacheroit Sainville à votre destinée;
Et s'il vous l'a juré, c'est le serment trompeur
D'un traître, d'un perfide, et d'un lâche imposteur.

ANGÉLIQUE.

A votre zèle ardent je me livre moi-même;
Mais n'allez pas plus loin, respectez ce que j'aime.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'aimez?

ANGÉLIQUE.

Et jamais je n'aurai d'autre amour;
Oui; mon cœur le lui jure à chaque instant du jour;
Je le dois; je remplis un devoir plein de charmes.

LA GOUVERNANTE.

Un devoir! excusez de trop vives alarmes;
Si j'ai tort, il en faut accuser l'amitié;
Mais enfin, par tendresse autant que par pitié,
Ne me direz-vous rien de plus de ce mystère?
Faut-il que je l'ignore?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aurois dû me taire.

LA GOUVERNANTE.

Eh! pourquoi me celer vos secrets les plus doux,
A moi qui ne puis être heureuse que par vous,

Que par votre bonheur? Je n'en puis avoir d'autre,
Et vous me le cachez? Quel refus est le vôtre?
Que vous ai-je donc fait pour l'avoir mérité?

ANGÉLIQUE.

L'état où je vous vois, et la nécessité
De me justifier dans tout ce que j'adore,
Vont vous ouvrir mon cœur.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Quels secrets vont éclore!

ANGÉLIQUE.

Sainville n'est pas tel que vous l'avez pensé.
Quels regrets vous aurez de l'avoir offensé!
Cet hymen que l'on croit si prêt à se conclure,
Ne se fera jamais, comptez que j'en suis sûre.
Sainville est engagé.

LA GOUVERNANTE, *à part.*

Ciel! quel est mon effroi!

(*Haut.*)

Sainville est engagé, dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Avec moi.

LA GOUVERNANTE.

Qui, vous, Angélique?

ANGÉLIQUE.

Oui, moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Est-il possible!

ANGÉLIQUE.

Un nœud qu'à tous les yeux nous rendons invisible,
Nous enchaîne à jamais au gré de nos soupirs.
Quoi! n'étoit-ce pas là l'objet de vos désirs?

Vous doutiez seulement que l'amour de Sainville
Eût un but légitime ? Eh bien! soyez tranquille;
J'ai sa main et sa foi, ses destins sont les miens.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels droits?

ANGÉLIQUE.

Faut-il d'autres droits que les miens?
Mon aveu doit suffire, à ce que j'imagine :
Ne m'avez-vous pas dit que j'étois orpheline,
Et sans nulle fortune, à la merci du sort?
S'il est vrai, j'ai donc pu, sans avoir aucun tort,
Ne prendre auparavant les ordres de personne.

LA GOUVERNANTE.

Du moins, vous auriez dû consulter la baronne,
Peut-être auriez-vous pu me faire cet honneur...
Mais, non, je ne crois point ce prétendu bonheur

ANGÉLIQUE.

Vous ne le croyez pas ? Il faut donc vous confondre.
(*En tirant la promesse de Sainville.*)
Tenez, voyez, lisez; qu'aurez-vous à répondre?
Est-ce là de sa foi le garant immortel?
Dès que nous le pourrons, nous irons à l'autel
Confirmer en secret cette union parfaite...
Vous en serez témoin... êtes-vous satisfaite?
Surtout ne dites rien de ma félicité;
Gardez bien le secret.

LA GOUVERNANTE.

Cette nécessité
De vous envelopper des ombres du mystère,
Auroit dû vous donner un remords salutaire.
Voyez quel est l'abîme où vous vous enchaînez!
Ces nœuds défectueux, toujours infortunés,

Sont un piège couvert d'une fausse espérance,
Un écueil invisible aux yeux de l'innocence,
Et qu'elle n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus temps.
Ah! pourquoi voulez-vous l'apprendre à vos dépens?
Eh! n'est-on pas assez à plaindre quand on aime?
Un amant n'est déja que trop fort par lui-même,
Sans lui fournir encor des titres et des droits,
Dont on a vu l'amour abuser tant de fois.

ANGÉLIQUE.

Je ne serai jamais dans ce cas déplorable.

LA GOUVERNANTE.

La sagesse n'est pas toujours inaltérable;
C'est en vain qu'on se flatte et qu'on croit être sûr
De ne brûler jamais que du feu le plus pur;
Malgré soi-même, enfin, l'on manque à sa promesse,
Et l'on cède par force à sa propre foiblesse:
Tout se découvre alors; un nœud si criminel
Ne laisse en se brisant qu'un opprobre éternel.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Cette femme n'a rien à voir que de funeste.
(*Haut.*)
Eh! tranquillisez-vous, je prendrai soin du reste.

LA GOUVERNANTE.

Un si grand intérêt ne sauroit vous toucher;
Je n'ajoute qu'un mot.

ANGÉLIQUE, *avec dépit.*

Je ne puis l'empêcher.

LA GOUVERNANTE.

Sainville vous est cher?

ANGÉLIQUE.

Cent fois plus que moi-même.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien ! vous le perdez.

ANGÉLIQUE.

Ma surprise est extrême :

Eh ! comment?

LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au-dessous de lui :
Le plus riche parti se présente aujourd'hui;
S'il rejette pour vous l'hymen qu'on lui propose,
Le président surpris en cherchera la cause :
Craignez tout d'un courroux justement mérité;
N'en doutez pas, son fils sera déshérité,
Et vous aurez causé son malheur et le vôtre.
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour qui vous unit tous deux,
Vous tiendra lieu de tout? Il fuit les malheureux.
Il aime la fortune, et n'est pas plus fidèle;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés...
Vous ne m'écoutez pas?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai; je ne songe
Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'est qu'un mensonge;
Enfin vous persistez?

ANGÉLIQUE.

Oui, sans doute, à jamais.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits;
Je n'en sais pas assez touchant cette matière,

Pour prendre en ce papier une assurance entière;
Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas besoin;
Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin:
La moindre défiance est un manque d'estime,
Sainville, avec raison, pourroit m'en faire un crime;
Je ne veux contre lui ni garants ni témoins,
Je ne l'aimerois pas si je l'estimois moins.

LA GOUVERNANTE.

Pour plus de sûreté, souffrez que je m'informe;
Je crains que cet écrit ne pèche par la forme.

ANGÉLIQUE.

Eh! que m'importe à moi? Mes vœux sont satisfaits:
J'en crois mieux les serments que Sainville m'a faits
Que tout ce qu'on pourroit vous dire; ainsi, ma bonne,
Rendez-moi...

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne!

LA GOUVERNANTE.

Laissez-moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment; mais on vient.

SCÈNE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à Angélique.*

Quel est donc ce papier
Qu'elle cache avec soin?

ANGÉLIQUE.

C'est notre mariage.

Vous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage?

Qu'avez-vous fait?

ANGÉLIQUE.

J'ai cru pouvoir m'y confier.

SAINVILLE.

Qu'entends-je?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier.

SAINVILLE.

De quoi donc?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur et ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent je ne sais quel scrupule l'arrête;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin.

SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin
Que par un nœud secret? Il étoit nécessaire;
Mais enfin, je le sais, vous m'êtes trop contraire
Pour ne pas abuser du malheureux secret
Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.
Vous fûtes, vous serez toujours mon ennemie;
Et cependant jamais je ne vous ai haïe.

Je vous détesterois, si j'étois criminel :
Connoissez un amour qui doit être éternel;
Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême :
J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême;
Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur :
Pourrois-je l'en priver sans perdre mon bonheur,
Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même?
Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime :
Connoissez mes désirs; je borne tous mes droits
Au seul titre secret...

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les lois
Et les droits paternels?

SAINVILLE.

Hélas! qui les ignore?
Je les sais comme vous; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité,
C'est celui de l'honneur et de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables?
Et les pères sont-ils toujours inexorables?
Un fils au désespoir en peut tout espérer;
Mais j'ai fait un serment, rien ne peut l'altérer,
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh! soyez moins cruelle,
Et consentez. D'abord que je réponds de lui...

SAINVILLE.

Eh bien! séparez-nous, même dès aujourd'hui :
C'étoit votre dessein; loin que je le combatte,
Je vous offre un moyen; la baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment? Expliquez-vous?

SAINVILLE.

Je sais à ce sujet,
Qu'elle ne compte point remplir votre projet;
Elle adore Angélique, et, malgré votre zèle,
Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez, partez dès à présent:
J'ai le bien de ma mère, il sera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible,
En cas que mon bonheur soit toujours impossible.
Avec elle, en un mot, abandonnez ces lieux,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux;
Recevez-le de moi, pour le garder vous-même,
Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.
(*A Angélique.*)
N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux?

ANGÉLIQUE.

Moi, Sainville? Ah! pourvu que je vive pour vous,
Au milieu des transports d'une si douce attente,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh! ma bonne y consent... Votre cœur s'y soumet.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes-vous flattés, aveugles que vous êtes,
Que je me prêterois au complot que vous faites?
Voilà donc la vertu que vous me supposez?
C'est un enlèvement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimère?
Moi, je vous aiderois à trahir votre père?
A son sang révolté je servirois d'appui?

La nature y répugne et me parle pour lui.
Eh ! croyez que sa voix ne m'est pas étrangère.

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique...

LA GOUVERNANTE

Elle a beau m'être chère,
Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne et le plus généreux.

SAINVILLE.

Je ne veux que du temps pour amener mon père
A m'accorder enfin cet aveu que j'espère ;
Il m'aime, je ne crains qu'un premier mouvement :
Du moins, en attendant l'heureux évènement,
Gardez-nous le secret, ayez la complaisance...

LA GOUVERNANTE.

Qui? moi, je garderois un coupable silence?
Je me suis contenue autant que je l'ai pu ;
Mais vous ne cessez point d'offenser la vertu.
Vous doutez qu'on en puisse avoir dans la misère,
Il faudra prendre un juge.

SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *à part.*

Ah grands dieux, c'est mon père !
Je frémis ; elle est femme à lui révéler tout.

(*A la gouvernante.*)

Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle est entre mes mains, et je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique;
Mais en tout cas, monsieur, je vous laisse Angélique.

SAINVILLE, *à part.*

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Restez, attendez votre sort.

(*Elle s'en va.*)

SAINVILLE, *à Angélique.*

Ce sera votre arrêt, et celui de ma mort.

SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT.

Dites-moi donc, Sainville, est-ce moi qui m'abuse?
Qu'ai-je lu?

SAINVILLE.

Vous voyez ma faute et mon excuse.

LE PRÉSIDENT

Quel est donc cet écrit?

SAINVILLE.

Le serment solennel
Qui m'engage à lui rendre un hommage éternel.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc? Êtes-vous libre? Avez-vous pu promettre?
Et tant qu'il me plaira de ne le pas permettre,
Pouvez-vous acquitter un semblable serment?

SAINVILLE.

Eh! regardez, mon père, un objet si charmant.
Voyez; pouvois-je prendre une chaîne plus belle?
(*A Angélique.*)
Rassurez-vous..

LE PRÉSIDENT.

C'est donc avec mademoiselle?

SAINVILLE.

Oui, voilà mon vainqueur.

LE PRÉSIDENT.

Quel que soit votre choix,
Ainsi donc vous croyez être au dessus des lois;
Voilà de votre part un oubli qui me passe.

SAINVILLE.

Mon père, je sais tout, mais je demande grâce.
La forme est contre moi; mais sans aller plus loin,
Voulez-vous mon bonheur? Laissez-m'en donc le soin.
Eh! qui peut mieux choisir sa chaîne que soi-même?
Si vous avez sur moi l'autorité suprême,
Est-ce un droit tyrannique, une loi de rigueur?
Ah! voulez-vous m'ôter l'usage de mon cœur,
Et des liens du sang me faire des entraves?
Les enfants sont-ils donc de malheureux esclaves?

LE PRÉSIDENT.

Non, mon fils, mais enfin nous en savons plus qu'eux;
Ce n'est donc que par nous qu'ils peuvent être heureux,
Et c'étoit là le droit d'un père qui vous aime.

SAINVILLE.

Eh! que n'ai-je pas fait pour me vaincre moi-même!
Depuis plus de trois mois errant jusqu'à ce jour,
J'ai cherché dans le monde à perdre mon amour:
Je me suis répandu pour éteindre ma flamme;
J'ai moi-même frayé le chemin de mon âme:
Aux plus rares beautés j'ai mendié des fers,
Qu'en vain plus d'une fois les plaisirs m'ont offerts.
A ce premier objet d'une flamme si belle,
Le ciel même a voulu que je fusse fidèle.

LE PRÉSIDENT.

Oui, le ciel a tout fait. Eh! quelle illusion!
Je ne vous parle point de la séduction
Qu'on peut vous accuser d'avoir mis en usage;
Mon fils, j'aurois sur vous un trop grand avantage.

ANGÉLIQUE.

Ah! monsieur, arrêtez; il a dû me charmer.
Est-ce séduction que de se faire aimer?
Reprochez-moi plutôt l'ardeur dont je l'enflamme.
Oui, monsieur, c'est sur moi que doit tomber le blâme;
On séduit quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.
Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge,
Se donner sur la foi d'un pareil mariage,
Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend?
L'amour rend, comme un autre, un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née,
Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée;
Il savoit que je puis disposer de mon sort,
A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimère?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mère.

ANGÉLIQUE.

Eh! ne savez-vous pas?

LE PRÉSIDENT.

Quoi?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La baronne?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, elle me veut du bien;
Mais...

LE PRÉSIDENT.

Comment?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritière.

SAINVILLE, *à part.*

C'en est fait.

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Quel soupçon!

SAINVILLE, *à part.*

Ma disgrâce est entière

LE PRÉSIDENT, *à Angélique.*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier.
Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

(À part.) ... *(Haut.)*
Quelle énigme! En effet vous n'êtes point sa nièce?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT, *[illegible]*.

À merveilles.

SAINVILLE, *à part.*

Il est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE, *à Sainville.*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité?

LE PRÉSIDENT, *à part.*

Plus j'y songe... Ah, grands dieux!

SAINVILLE.

Quel courroux vous enflamme!
Un rapport enchanteur règne au fond de notre âme.
Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'appas!

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle? Allons voir de ce pas
La baronne.

SAINVILLE, *se jetant aux pieds de son père.*

Ah! mon père, arrêtez, je vous prie;
Si vous nous séparez, il y va de ma vie.
J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu;
Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,
J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,
Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.
Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,
Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécu,
Si vous l'eussiez voulu! que faut-il que j'espère?

LE PRÉSIDENT.

Eh! rapportez-vous en, de grâce, à votre père;

Croyez que je prendrai le plus sage parti;
Bientôt de votre sort vous serez averti.
(A son fils.) *(A Angélique.)*
Rentrez. Et vous, allez retrouver votre bonne.
(A son fils.) *(Seul.)*
Sortez, vous dis-je. Et nous, allons chez la baronne
La forcer de céder à mon empressement;
Il faut que j'en obtienne un éclaircissement.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Je vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible;
Ni pour moi, ni pour vous, elle n'est pas visible:
L'accès près d'Angélique est si bien interdit,
Qu'avec tout votre amour, avec tout mon esprit...

SAINVILLE.

Mais comment?

JULIETTE.

C'est un fait, elle est comme enchaînée:
La porte du jardin vient d'être condamnée,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée?

JULIETTE.

Enfin, on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vue:
Mais il vous est aisé de vous l'imaginer;
Sans se voir, quand on s'aime, on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah! mon père, sans doute, achève la vengeance!
Et la baronne est-elle aussi d'intelligence?

JULIETTE.

Je ne sais, mais souvent au déclin des beaux jours,
Notre sexe prend moins le parti des amours.

SAINVILLE.

Ils me l'enlèveront... Ma perte est résolue;
Je veux la voir, dussé-je expirer à sa vue.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JULIETTE, *seule.*

Je commence à douter qu'il soit si doux d'aimer;
D'abord, la seule idée avoit su me charmer;
Je le croyois le bien le plus grand de la vie.
Ce que j'en vois m'en fait presque passer l'envie.
Quand l'amour tourne à mal, c'est un cruel vainqueur.
Il est vrai; cependant, que faire de son cœur?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Angélique, qui rêve.*

Comment! vous voilà seule?

ANGÉLIQUE.

Ah! laisse-moi tranquille.

(Elle se promène.)

JULIETTE, *à part.*

Allons tout au plus vite en avertir Sainville.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE *achevant de lire une lettre.*

LA GOUVERNANTE.

(A Angélique.)

Ah! ciel, je te rends grâce... Eh! daignez me parler.

ANGÉLIQUE.

Non, cruelle.

LA GOUVERNANTE.

Arrêtez. Où voulez-vous aller?

ANGÉLIQUE.

Que m'importe à présent, pourvu que je vous fuie?
Ne vous attendez plus, après m'avoir trahie,
Que je veuille avec vous passer mes tristes jours.
Non, entre vous et moi c'en est fait pour toujours.
Je supporterai tout pourvu qu'on nous sépare.

LA GOUVERNANTE.

Vous prononcez bien vite un arrêt si barbare.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il est dans mon cœur.

LA GOUVERNANTE.

Juste ciel! quel aveu!

ANGÉLIQUE.

Non, ce faux désespoir vous avancera peu.
Je ne croirai jamais que vous m'ayez aimée.

LA GOUVERNANTE.

Eh! de quels sentiments suis-je donc animée?

ANGÉLIQUE.

D'un zèle amer, toujours trop inconsidéré,
Porté jusqu'à l'excès le plus immodéré,
Et qui vient de m'ôter le bonheur de ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Il n'étoit qu'apparent.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi, je vous prie;
Dans toutes vos raisons je ne veux plus entrer.
Quelle fatalité nous a fait rencontrer?
Je rendois grâce au ciel d'un présent si funeste,
Aveugle que j'étois!

LA GOUVERNANTE.

Le ciel que j'en atteste,
Connoît si je vous aime. Hélas! jusqu'à ce jour
Qu'ai-je fait qui ne serve à prouver mon amour,
A mériter le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! grands dieux, à quel titre?

LA GOUVERNANTE.

Je pourrois à présent vous en rendre l'arbitre.

ANGÉLIQUE.

Quel intérêt cruel vous attache si fort?
Pourquoi vous êtes-vous subordonné mon sort?
D'où vous arrogez-vous ce pouvoir tyrannique?

LA GOUVERNANTE.

Eh! non, il ne l'est pas... Ah! ma chère Angélique!

ANGÉLIQUE.

Moi?

LA GOUVERNANTE.

Vous; pour un moment laissez couler mes pleurs.

ANGÉLIQUE.

Ne me voilà-t-il pas sensible à ses douleurs,
Et presque hors d'état de soutenir ses larmes?
Quel est cet ascendant? où prenez-vous vos armes?

LA GOUVERNANTE.

Au fond de votre cœur, qui ne peut se trahir,
Et qui ne parviendra jamais à me haïr.

ANGÉLIQUE.

Je ne vous conçois pas.

LA GOUVERNANTE.

Vous êtes étonnée
De me voir si sensible à votre destinée?
Vous demandez pourquoi, craignez de le savoir.
Par un ménagement que j'ai cru vous devoir,
Je m'étois à jamais condamnée à me taire;
Vous le voulez, il faut dévoiler ce mystère,
Et vous causer peut-être un éternel regret.

(*A part.*)

Que vais-je découvrir?

ANGÉLIQUE.

Quel est donc ce secret?

LA GOUVERNANTE.

Vous dépendez...

ANGÉLIQUE.

Comment? De qui puis-je dépendre?
Autant qu'il m'en souvient, vous m'avez fait entendre
Que vous connoissez ceux à qui je dois le jour.
Ne m'avez-vous pas dit qu'en un autre séjour
Un généreux trépas m'avoit ravi mon père,
Que je ne devois plus compter sur une mère,
Qu'en ma plus tendre enfance à peine ai-je pu voir?
Vous a-t-elle en mourant laissé tout son pouvoir?
Vous la pleurez?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel n'a point fini sa vie.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous? La mort ne me l'a point ravie?
Achevez donc.

LA GOUVERNANTE.

Je n'ose.

ANGÉLIQUE.

Elle vit.

LA GOUVERNANTE.

Hélas! oui;
Et c'est pour vous aimer.

ANGÉLIQUE.

O bonheur inouï!
Je vous pardonne tout. Ah ciel! quelle est ma joie!
Ma bonne, absolument il faut que je la voie.

LA GOUVERNANTE.

Cessez.

ANGÉLIQUE.

Par ces refus cruels, injurieux,
Vous me désespérez... Que vois-je dans vos yeux?

LA GOUVERNANTE.

Lui pardonnerez-vous son état et le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous êtes ma mère : oui, je n'en veux point d'autre:
Tout me le dit; cédez, et qu'un aveu si doux
Couronne tous les biens que j'ai reçus de vous.

LA GOUVERNANTE.

Eh bien! vous la voyez. Puisque je vous suis chère,
La nature triomphe, et vous rend votre mère.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel! mais quel remords vient déchirer mon cœur?
(*Elle se jette à ses genoux.*)
C'est vous que j'ai traitée avec tant de rigueur!

LA GOUVERNANTE, *en la relevant.*

Ma fille, oublions tout. Je crains qu'on ne m'entende.
Cachons notre secret, je vous le recommande.
M'en croirez-vous? Laissons régner ici la paix.
Vous voyez notre état; renoncez pour jamais
A l'espoir d'un hymen hors de toute apparence.
Que sacrifiez-vous? Une folle espérance.
Dans le sein de l'oubli cherchons un sort plus doux;
Abandonnons le monde, il n'est pas fait pour nous.

ANGÉLIQUE.

Je me rends, et je sens que ce n'est que la fuite
Qui pourra garantir mon âme trop séduite.
Mais, hélas! comment fuir?

LA GOUVERNANTE.

Le ciel en a pris soin;
De la baronne, enfin, vous n'avez plus besoin.
Un parent éloigné, dont j'étois héritière,
A depuis quelques jours terminé sa carrière;
Je viens de le savoir, et que dès à présent
Nous jouissons d'un bien qui sera suffisant
Pour vivre loin du monde en une aisance honnête.
Partons secrètement, que rien ne nous arrête;
Et pour nous dérober, allons tout préparer.

ANGÉLIQUE.

Quoi! sitôt, pour jamais il faut s'en séparer?

LA GOUVERNANTE.

Nous ne saurions trop tôt quitter cette demeure.

ANGÉLIQUE.

Que va-t-il devenir? Quoi! partir tout à l'heure
Sans se revoir du moins pour la dernière fois?

LA GOUVERNANTE.

Obtenez ce triomphe.

ANGÉLIQUE, *en se jetant dans les bras de sa mère.*

Il le faut, je le dois...
Arrachez-moi d'ici : je me perds, si je reste.

SCÈNE V.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE, *en les arrêtant.*

Ah ! vous me trahissez.

LA GOUVERNANTE

Quel contre-temps funeste !

SAINVILLE.

Cruelle ! il est donc vrai que vous lui pardonnez ?
A ses séductions vous vous abandonnez ?
Elle triomphe encore.

ANGÉLIQUE.

Arrêtez ! c'est ma mère...
(En lui baisant la main.)
Si vous saviez combien elle doit m'être chère !

SAINVILLE, *à part.*

Quel obstacle cruel !... O sort plein de rigueur !
(Haut.)
Madame... Dites-vous... Elle auroit ce bonheur ?

ANGÉLIQUE.

J'en fais gloire.

SAINVILLE.

Elle doit en faire aussi la sienne.
(Après avoir rêvé, se jetant aux pieds de la gouvernante.)
(A Angélique.)
C'est votre mère !... Eh bien ! soyez aussi la mienne.

Eh ! madame, d'où vient cette opposition ?
Je ne reconnois point de disproportion ;
La nature et l'amour ne l'ont jamais admise.

LA GOUVERNANTE.

Tant de félicité ne nous est pas permise.
Un inutile espoir vous enivroit tous deux ;
La fortune s'oppose aux succès de vos vœux.

SAINVILLE.

Ah ! vous m'allez quitter, votre fuite s'apprête,
Vous méditez ma mort !

LA GOUVERNANTE, *à sa fille.*

Que rien ne vous arrête.

ANGÉLIQUE, *en s'en allant.*

Nous ne nous verrons plus, recevez mes adieux.

SAINVILLE.

Que dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Lisez le reste dans mes yeux.

SAINVILLE.

Barbares, arrêtez...

SCÈNE VI.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE, LE PRÉSIDENT, LA BARONNE

SAINVILLE.

Ah ! madame. Ah ! mon père.
Vous n'avez plus de fils.

LA GOUVERNANTE, *à Angélique.*

Vous voyez ce qu'opère
Votre indiscrétion.

SAINVILLE.

Je n'y survivrai pas.

(*À la baronne.*)

Ah ! madame, c'est vous qui voulez mon trépas.

LA BARONNE.

Qui, moi ?

SAINVILLE.

Vous permettez qu'Angélique me fuie.
Sa mère me l'arrache, elle emporte ma vie.

LA BARONNE.

Voilà ce que j'ignore.

SAINVILLE.

Arrêtez donc leurs pas;
Mais un père cruel n'y consentira pas.

LE PRÉSIDENT.

Qui vous dit que j'exige un si grand sacrifice ?
Nos enfants n'ont jamais su nous rendre justice.

(*À la gouvernante.*)

Madame, épargnons-nous des discours superflus.
Nous nous connoissons tous, ne dissimulons plus;
Ce désaveu cruel n'a rien qui m'en impose.
J'ai voulu réparer les maux dont je suis cause :
Vos refus m'ont porté le poignard dans le sein;

(*En montrant la baronne.*)

Madame en est témoin. Est-ce votre dessein
Que le père et le fils périssent l'un par l'autre ?
C'en est fait, si mon sang ne s'associe au vôtre.
Ah ! daignez nous admettre aux titres les plus doux.

ANGÉLIQUE.

Ma mère, il y consent.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi nous fuyez-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Si nous fuyons, ce n'est que par reconnoissance.

LA BARONNE.

Ah! comtesse, agréez cette heureuse alliance.

SAINVILLE.

Ciel! qu'entends-je?

LE PRÉSIDENT.

Souffrez qu'un accord si charmant
Puisse au moins vous servir de dédommagement.

LA GOUVERNANTE.

Mais dois-je consentir qu'il perde sa fortune?

LA BARONNE.

Eh! madame, calmez cette crainte importune.
En faveur d'un hymen qui comblera mes vœux,
Ils auront tout mon bien, je l'assure à tous deux;
Ils seront mes enfants, ils sont dignes de l'être.

LA GOUVERNANTE, *au président.*

Monsieur, qu'ils soient heureux, vous en êtes le maître.

SAINVILLE, *en prenant la main d'Angélique.*

Ah! quel bonheur! la vie, au prix de ce bienfait,
Est le moindre présent que vous nous ayez fait.

FIN DE LA GOUVERNANTE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME X.

AVIS SUR LA STÉRÉOTYPIE.

La Stéréotypie, ou l'art d'imprimer sur des planches solides que l'on conserve, offre seule le moyen de parvenir à la correction parfaite des textes. Dès qu'une faute qui seroit échappée est découverte, elle est corrigée à l'instant et irrévocablement; en la corrigeant, on n'est point exposé à en faire de nouvelles, comme il arrive dans les éditions en caractères mobiles. Ainsi, le public est sûr d'avoir des livres exempts de fautes, et de jouir du grand avantage de remplacer, dans un ouvrage composé de plusieurs volumes, le tome manquant, gâté ou déchiré.

Les premiers Stéréotypeurs ont employé de vilain papier, parce qu'ils vouloient vendre leurs livres à un très bas prix. On a trouvé leurs éditions désagréables à lire; on s'en est promptement dégoûté, et on en a conclu fort mal à propos que les caractères stéréotypes fatiguoient la vue. Ce sont les inventeurs de cet art qui ont manqué de le perdre. Mais les propriétaires de l'établissement de M. Herhan, pour détruire le préjugé défavorable qui existoit contre les stéréotypes, ont soigné davantage leurs éditions, se sont servis de caractères convenables pour chaque format, et ont employé de beau papier. Il n'y a point d'éditions en caractères mobiles qui soient supérieures aux leurs. On se convaincra de la vérité de cette assertion, en les comparant les unes avec les autres. Sous le rapport de la correction des textes, les éditions en caractères mobiles ne peuvent nullement soutenir la comparaison.

Les Éditions Stéréotypes, d'après ce procédé, se trouvent

Chez H. NICOLLE, rue de Seine, n° 12, hôtel de la Rochefoucauld.

Et chez A. Aug. RENOUARD, Libraire, rue *Saint*-André-des-Arcs, n° 55.

THÉATRE

DES

AUTEURS DU SECOND ORDRE,

OU

RECUEIL DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES RESTÉES AU THÉATRE FRANÇAIS;

Pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire :

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs Pièces, et la date des premières représentations.

STÉRÉOTYPE D'HERHAN.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1810.



LA MÉTROMANIE,

OU

LE POËTE,

COMÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 10 janvier 1738.

PERSONNAGES.

DAMIS, poëte.
M. BALIVEAU, oncle de Damis.
LUCILE.
M. FRANCALEU, père de Lucile.
DORANTE, amant de Lucile.
LISETTE.
MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne aux environs de Paris.

LA MÉTROMANIE,

OU

LE POËTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Jouez-vous chez vous la comédie ?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.
Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon?

MONDOR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : non.
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire :
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire :
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Du reste, rassemblant dans sa seule personne
Tous les originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux :
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée, à bayer aux corneilles,
S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente... on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi, n'importe; et montre-moi cet homme.

LISETTE.

Cherche. Il est à rêver là bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient, et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici! Dorante!

DORANTE.

Ah Lisette! ah ma belle!
Que je t'embrasse! hé bien! dis-moi donc la nouvelle;
Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour!
De la chose avant moi tu dois être avertie :
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu?.. Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes!
Y pensez-vous, d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon! m'a-t-il jamais vu ni de loin ni de près?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manège,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre:
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs)
Je ne lui manque point; mais je fais pis. Je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce;
Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grâce : et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc, monsieur, vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur :
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ;
De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
Incapable en cela d'aucun attachement ;

Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
Et sans agir, sentir, craindre ni désirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer.
Et vous voulez qu'elle aime! Elle avoir une intrigue!
Y pensez-vous, monsieur? Fi donc! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
Si votre amour vous laisse un moment de répit.
Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés,
Que votre ami compose et que vous nous donnez;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle,
Que ces vers sont de vous et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien! je mentirai; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime!
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître:
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh non! vous dis-je, non; vous auriez tout gâté:
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses;
De l'empire amoureux lui déplier les roses;

L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Surtout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,
Où, tout le jour, assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage, à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis!

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empyrée?

DORANTE.

Oui; son talent, chez nous, lui donne aussi l'entrée;
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah soit ! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt, tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille :
Le père qui les aime, encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

LISETTE.

La fureur du théâtre en est une à lui dire.
Désirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment....

DORANTE.

Oui-da, je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

DORANTE.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici:
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue; elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vite.

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons, je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non! du tranquille.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS.

Daphnis et l'Écho; dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme et l'églogue!

DAMIS *récite d'un ton composé.*

Écho que je retrouve en ce bocage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'écho: paix, dis-je! une bonne fois, paix!
Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur? Quand pour vous je compose...

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? épître? cantate?

DORANTE.

Aïe!

DAMIS.

Élégie?

DORANTE.

Eh bien?

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'est autre chose: alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.
Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'allumer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE, *à part.*

(*Haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puissse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE, *bas.*

(Haut.)

Ah! c'est Lucile! Oh çà?
Si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(À part.)

À qui tient-il? Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *bas.*

(*Haut.*)
C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas.*

De son goût pour les vers! mon infortune est sûre:
Mais n'importe : feignons et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous? D'où vient ces *à parté?*

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt : que faut-il entreprendre?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.
Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme, excellent caractère;
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie, abonde;
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde;
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit;
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils fassent rire; et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le père,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé : l'autre aux eaux ; l'autre mort :
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque amis, parents, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régalant ?

DAMIS, *froidement.*

Certes les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus, si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS, *présentant Dorante.*
Mon ami s'en acquitte à ravir.

DORANTE, *à M. Francaleu.*
Monsieur, vous me voyez tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*
Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure.

DAMIS.
Le jeu bien au dessus encor de la figure.

M. FRANCALEU.
Mais il s'agit ici d'un amant maltraité,
Et peut-être monsieur ne l'a jamais été;
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Éprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*
Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui.
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre garçon meurt, meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelqu'autre est tout près d'épouser.

DORANTE, *outré.*
Ma situation sans doute est peu commune:
Et je sens en effet toute mon infortune.

M. FRANCALEU.
Bon, tant mieux! vous voilà selon notre désir.
Venez, et, croyez-moi, vous aurez du plaisir.
(Il sort avec Dorante.)

DAMIS *seul.*
J'ai beau le voir parti : je ne m'en crois pas quitte;
Mais grâce à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau.

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'achève de brocher une pièce en six actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.
(Il rentre dans la maison.)

SCÈNE V.

DAMIS.

Et je n'armerois pas contre ce guet-apens?
Ce devroit être fait. Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue et l'achève et le serre.
Partons.

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah! grâce au ciel! enfin je vous déterre.
Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours entiers;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues;
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh, oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc, monsieur; ma foi, prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.

A votre aise. Après tout, liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être :
Mais personne, monsieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille :
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.

Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé?

DAMIS.

Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères;
Et, parmi ces messieurs, c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant, c'est donc?

MONDOR.

De l'Empyrée,
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empyrée? oui-da! N'ayant, sous l'horizon,
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien :
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici bas, souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente; et dupe du manège,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide, et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris, je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance? soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

MONDOR.

De l'Empyrée? oui-da! N'ayant, sous l'horizon,
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien :
Mais quand il va là-haut, lui seul à sa campagne,
Que le corps, ici bas, souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.
Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu,
Par un impertinent que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente; et dupe du manège,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne ainsi qu'eux tous.
Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
J'ai le vol si rapide, et si prodigieux,
Qu'à me suivre, on se perd, après moi, dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris, je reçois des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois; le tout, par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance? soit. Mais vous ne savez pas?

DAMIS.

Eh quoi?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien.
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie;
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci,
Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.
Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déja que vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,
Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *licences poétiques*.
Ah! monsieur, redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation:
Ce mot doit vous toucher, ou votre âme est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal!
Eh! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.

Vous avez les plaisirs, et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie;
De vous celer, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent baigneur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste;
Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Eh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les paierez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! Seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A la pension?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *reculant, avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse..

DAMIS.

De ma patience!

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse.
Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect;
Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers,
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille.
Je concourrai partout : partout ferai merveille...

MONDOR.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer;
Rouen, le maître en droit; Toulouse, le barbier;
Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le théâtre François donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue: en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami! que pour moi, ce grand jour a d'appas!
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célèbre, unique, habile, incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc? Mondor.

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage : eh quoi? tu te révoltes
À la veille, que dis-je? au moment des récoltes.
Car enfin rassemblons (puisqu'il faut avec toi
Descendre à des détails si peu dignes de moi)
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paiement est certain.
Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain.
Je réussis : j'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de là se présente.
Vois naître tour à tour de nos feux triomphants,
Des pièces de théâtre, et de rares enfants.
Les aiglons généreux et dignes de leurs races,
À peine encore éclos voleront sur nos traces.
Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
Le tragique au second, le lyrique au dernier.
Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman :
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grâce à notre union,
Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête,
Une ou je joue, une autre à lire toute prête :
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'HEUREUX tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers :
J'en fais même, comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux ; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de poete à la douzaine,

Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle agaçant le lecteur,
De tel qui m'eût raillé, fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis! Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
Je ne sais pas qui c'est. Mais le benêt s'abuse,
Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse;
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi j'ai par un sonnet riposté galamment.
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poëte! eh bon Dieu! depuis quand? Vous!

M. FRANCALEU.

Moi-même
Je ne saurois vous dire au juste le quantième.

Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva;
Et j'avois cinquante ans, quand cela m'arriva.
Enfin je veux, chez moi, que tout chante et tout rie.
L'âge avance : et le goût, avec l'âge, varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les désirs;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une pièce aujourd'hui très plaisante.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé;
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit (n'est-ce pas une honte?),
Il est depuis cinq ans à Paris; de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas.
Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur.

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh fi! que dirait-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul!

M. FRANCALEU.

Eh bien?

M. BALIVEAU.

La gravité!

M. FRANCALEU.

Sottise!

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi? je serois venu...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.
Mon coquin paiera donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant ;
Demain, l'on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.
Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant et braillant tout le soûl,
Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle, et toi, Lisette, es-tu contente ?
Tu voulois un beau rôle ; et tu fais l'Indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ;
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille : j'aurai son geste et son maintien ;

Et je prétends si bien représenter l'idole,
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle;
Et comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une âme.

M. FRANCALEU.

L'indolence, en effet, laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer?
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumière, enfin, le moyen qu'on ne tombe?
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien! j'en ai de reste:
J'aurai fait un heureux. C'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très bien
Sur tel qui, sur une autre, auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense,
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(Dorante redouble ici d'attention.)

M. FRANCALEU.

On dit à propos que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis; il est fort amoureux.

Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas; tu peux en être sûre;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point.

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage.

DORANTE.

Non. J'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

DORANTE.

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE.

Installé? Tout des mieux; j'en réponds.

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi? tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître.

DORANTE.

Il est bon là !

LISETTE.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grâce, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, monsieur de l'Empyrée.
Il aime ; il a su plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui :
Mais sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire ;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... Allez ! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore! à quoi d'heureux peut-elle préparer?

LISETTE.

A vous tirer du pair; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, surtout celui des femmes:
Un ascendant mutin fait naître dans nos âmes,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant;
Et le goût le plus vif, pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile?

LISETTE.

Oh que non! L'indolence est toujours indocile.
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du père,
Si je ne les seconde, en duègne sévère.

DORANTE.

Eh bien! les yeux fermes, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler devant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là bas.

Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Passez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!...

LISETTE.

Désirez-vous, ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

MONDOR.

Ah! que c'est à regret!

(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitère jusqu'à ce que par un geste impérieux Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder.)

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voila, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi? sans yeux pour eux tous! On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait?

LUCILE.

Point du tout.
Je ne le veux choisir ni ne le connois même.
Mon père le désigne, il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh non!

LUCILE.

Mais, devoit-il, sachant mon caractère,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère?

LISETTE.

En effet.

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur?

LISETTE.

Cela pique.

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce?

LUCILE.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE.

C'est celui qui jouera...

LUCILE.

Quel air d'austérité!

LISETTE.

Mademoiselle. Point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grâce à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;
Et sûre de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous m'avez lu,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!
De plaisir et de jeux quel mélange amusant!
Que, sous des traits si doux, l'amour est séduisant!
L'auteur veut plaire, et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre! Mais j'y songe : et s'il étoit la vôtre?
Vous riez : et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.

Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

LUCILE.

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche, un livre en main.
On m'a, pour le choisir, presque tyrannisée ;
Et mon âme jamais n'y fut moins disposée.

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

LISETTE, MONDOR.

MONDOR.

LISETTE, ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis. Donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.
Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE.

La belle avance!

MONDOR.

Écoute.

LISETTE.

Oh! je n'ai pas le temps.

(Lisette s'échappe, et Mondor la suit.)

SCÈNE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue! oui, céleste Bretonne!
Possédez seule un cœur que je vous abandonne:
Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, et volois où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut: l'univers le saura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là? Dis.

MONDOR.

Mangrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Eh bien! raille, blâme, conteste:
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,
Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon dieu! pas tant d'orgueil.
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.
Celle-ci seule a tout ce que je désirois.
De ma muse elle seule épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme, à l'Observatoire, un savant sait les cieux;
Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! va, tu t'abuses.
En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses
Est un astre, vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphère est au dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe autant que l'existence;
Et par le sentiment suffisamment heureux,
De l'amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage:
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
Et de grâce, en françois mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
Taille de nymphe...

MONDOR.

Après? je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très fort.

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

À la folie !

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie !

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente ;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergère et nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide,
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien, pour elle, exercé mon génie !
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.
La fierté, la naissance et le rang de la dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?
Elle-même, elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce,
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'altesse.

DAMIS.

N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons, que fait ce que nous sommes ?
L'astre du jour se lève : il luit pour tous les hommes ;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ! à l'autre.

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore,
Je revois son image : et mon esprit l'adore.

Pour la dernière fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie! il faut nous séparer.
Plus de commerce; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle : et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri, pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose :
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers : et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS, *souriant.*

Les ducats!

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort : mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon! ne voici-t-il pas encor un quiproquo?
De qui parlez-vous donc, monsieur?

DAMIS.

D'une Sapho;
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci; l'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers:

Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi, tu m'excèdes!
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le messager des dieux, lui-même. Le Mercure.

MONDOR.

Oh oh! bel entrepôt vraiment pour coqueter!

DAMIS.

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR *lit.*

SONNET *de mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles...*

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles;

Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée !

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi-bien, transporté du bonheur de ma flamme,
Déja dans mon cerveau roule un épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
Muse, évertuons-nous ; ayons les yeux sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse ;

Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS *à l'écart et sans être vu.*

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments,
Que je viens d'appuyer du plus saint des serments,
A tout ce que j'ai craint, madame, à ce que j'ose,
A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez que j'aime; et réparez l'erreur
D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Ah! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE.

Mais, monsieur, sur ce point, qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire,
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empyrée.
Lisons-les lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi qu'elle a nommé?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence ;
Il s'agit d'une idylle, où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poëtes,
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame, on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez : et s'il m'arrive

Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(Damis lui donne la main qu'elle accepte au moment que Dorante lui présentoit aussi la sienne.)

DORANTE, *seul.*

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *seul, et ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.
(Il les ouvre.)
Épithalame. Ah! ah! j'en reconnois le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure, est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Achève de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois: mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle;
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;

Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE.

Eh! vivez en repos.

DORANTE.

Ses grâces m'ont charmé; mais non pas ses propos.

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

LISETTE.

Quoi? qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous;*
Je voudrois que déja vous fussiez mon époux.
Mais oui; c'est avoir l'âme assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francaleu,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie;
Elle m'a répondu : (dirai-je, avec douceur?)
L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur..
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

DORANTE.

Je ne sais.
Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence;
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit.
Le serois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?
Me joueroient-ils tous deux? Me jouerois-tu toi-même?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux.
Sans les ménagements qu'on doit à leur caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice.

DORANTE.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur!
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité;
Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même.

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.

De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue?
Répondș.

LISETTE.

Tout doucement; vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir (en les feuilletant bien),
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

M'ÉPIER! Doucement! Ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant affaire
Avec ce cavalier qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empyrée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien, bien! Double joie, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.

De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue?
Réponds.

LISETTE.

Tout doucement; vous prenez trop de soin,
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

DORANTE.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir (en les feuilletant bien),
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

LISETTE, *seule.*

M'ÉPIER! Doucement! Ce seroit une chaîne.
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste; il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.
Le voici justement.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant affaire
Avec ce cavalier qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

LISETTE.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
Certaine tragédie en six actes, de vous,
Que l'on dit fort plaisante et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté?

LISETTE.

Monsieur de l'Empyrée? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque-chose, à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien, bien! Double joie, en ce cas, pour le nôtre!
Je mortifierai l'un, et satisferai l'autre;
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira partout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un.

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun.

M. FRANCALEU.

Va donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.

J[illegible] vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi donc sitôt?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile comme il faut,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette,
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnements que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.

J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;
Nos palais devenir des salles de spectacles;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance.
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un père austère et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils, s'y prend le mieux du monde.
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde.
Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Hola hée!

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empyrée.
(A M. Baliveau.)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues;
Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;

Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux...
Exprime une surprise égale entre vous deux...
C'est un coup de théâtre admirable ; et j'espère...

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.
Il sait son rôle ; allons, concertez-vous un peu ;
Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(A M. Baliveau, voyant son profond étonnement.)

Comment diable ! à merveille ! à miracle ! courage !
On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.

(A Damis.)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien ;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc ; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

(A Damis.)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,
Prenez, prenez leçon : car voilà votre maître.

(Frappant sur l'épaule de Baliveau.)

Bravo ! bravo ! bravo !

SCÈNE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot évènement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Après un tel prodige, on en croira mille autres.
Quoi, mon oncle, c'est vous? Et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez? ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?
Qu'a produit un séjour de si longue durée?
Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part*.

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaîment*.

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

M. BALIVEAU.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.
Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire;
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,

Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
À tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,

Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire;
Et primer dans un art, plus au dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
Est-il pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?
Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
C'en est fait: pour barreau je choisis le théâtre;
Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
Et pour juge, mon siècle et la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien! porte plus haut ton espoir et tes vues.
A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est sans doute éminent;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!

Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds!
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme!
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses;
A chanter des héros de toutes les espèces;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien, des injures du temps.
Infortuné! je touche à mon cinquième lustre,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre :
On m'ignore; et je rampe encore, à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déja fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! et dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS.

Eh bien! voyons le rang que le destin m'apprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise, où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols, qu'ils nous ont faits d'avance.

Mais le remède est simple : il faut faire comme eux ;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux ;
Et tarissant la source, où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi ;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

M. BALIVEAU.

Va ! malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perte !
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.
Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Égayer la satire, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordants, sur les quais, sont semés.
Déja dans les cafés tes projets se répandent.
Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
Vas, après t'être vu, sur leur scène, avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;

Et la palme du Cid, malgré la même audace,
Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?
Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle;
Que, de ton vivant même, on admire tes vers;
Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts!
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

À ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs? Et le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.
La mère en prescrira la lecture à sa fille;
Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce;
Je suis un malheureux, mon oncle me renonce.
Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.

J'espère triompher avant la fin du jour :
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi? vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle,
Que, ce soir, aux François, l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu,
Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine,
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)
A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu! qu'entre quatre murailles.

SCÈNE VIII.

DAMIS, *seul.*

Il ne veut m'avouer qu'après l'évènement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr : du moins profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes?
La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor.
Ah! je suis ruiné! J'ai perdu mon trésor!
Nombre de canevas, deux pièces commencées,
Caractères, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains.
Mais j'ai regret surtout à mon épithalame.
Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! monsieur, secourez les muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous.

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer;
Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front,
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette âme cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe;
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE.

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre.

Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons.

SCÈNE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.*

Eh! venez donc, monsieur; depuis une heure
Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi, monsieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui!
Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur ; et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien ; l'envie ! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper? Mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;
Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends.

(*Il s'en va.*)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas tâter?

DORANTE, *à Damis.*

Je ne vous quitte point.

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guère à soi.
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison...

SCÈNE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant.*

Doucement, laissez de grâce!
Il en veut à ma fille; et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer, pour moi seul, le fruit de tant de veilles?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment?

M. FRANCALEU.

Non. Qui satisfait tôt, satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(Il déroule son cahier, et lit.)

LA MORT DE BUCÉPHALE.

(Se retournant et ne trouvant plus Dorante.)

Où diable est-il? Comment!
On me fuit? Oh parbleu! ce sera vainement.
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape;
Et bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE, *avec une robe et une coiffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derrière elle avec un air inquiet.*

A QUOI bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot?

MONDOR.

Qui?

LITETTE.

Le trait, certe, est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille.
Dorante.

MONDOR.

Eh bien, Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi l'un vaut l'autre; et surtout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc : il nous guette, il pétille,
Il se glisse et nous suit du long de la charmille.
Moi qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;
Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parbleu! ce n'est pas le foible de mon maître.
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,

Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure:
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : telles gens, tel patron;
Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas.
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgre toi, mon maître le supplante,

Car étant né poëte au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime.
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime :
Et je porte un billet, à ce père adressé
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils, qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE.

Mais cet autre, aveo qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue : et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-temps;
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents :
Lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et va couler ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poete et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,
Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.

De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps, que l'honneur me reproche.
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

SCÈNE II.

LISETTE, *seule.*

TELLE gloire le peut couronner... J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente;
Vous souffrez qu'il vous parle, et je défends cela:
Tout net! entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se retournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon père.

M. FRANCALEU.

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Eh bien! je tiens parole.
Lui ressemblé-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
L'œil du père s'y trompe; et je conclus d'ici,
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez en effet comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout à l'heure : on s'assemble.
Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis,
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,

Qui n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,
J'aurois été poëte onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée; esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque en un mot; et qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon-homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Heim! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des ministres ?

DAMIS.

Un fat
Avoueroit que la cour fait de lui quelque état ;
Et passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi
Un poëte, à la cour, est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;
Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu ;
Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela ;
Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU.

Non, non, laissez, parbleu ! j'admire ma sottise.
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que, ce soir, il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon dieu! laissez-moi faire; ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme, ce soir, ce soir même, est content.

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.
Mais, monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête;
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme, un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez? mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi? la pièce....

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

lonc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

M. FRANCALEU.

is-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

ion totale?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
e soir on y joue une pièce nouvelle,
le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

'en suis.

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
tant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

e rage! à quoi bon cette brusque sortie?
ne s'ils n'eussent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Le sort d'une pièce est-il en notre main?
en voyons mourir du soir au lendemain.
-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre;

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empyrée.
Votre refus fait place à monsieur Baliveau,
Qui, dans l'art du théâtre, étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole :
Et la pièce nouvelle est un amusement,
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(Il s'en va.)

DAMIS, *à part.*

Oui-da, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement durant le cours de la scène précédente.*

Un peu de hardiesse.
Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen.
(Haut.)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;
Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui. Cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS, *riant.*

Chez lui! l'auteur! hier!

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe. Oh! c'est lui, je le gage.
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour ou contre nous prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.

Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit:
Et l'évènement seul toujours le contredit.
(*A Lisette.*)
Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE.

Non, monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.
(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

DAMIS.

De grâce!.. Étourdi que je suis!

LISETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante:
D'un secret tout entier la charge est trop pesante.
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié.
Si vous réussissez, je consens de me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.
(Dorante ici paroît au fond du théâtre, d'où il les voit et les écoute.)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse et m'en vais le plus content du monde.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, ayant aperçu Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend; le voilà furieux:
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
« Je vous laisse et m'en vais le plus content du monde. »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir
Quelle étoit la promesse et quel est cet espoir.

Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure et presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu même honorée.
Adieu, madame; adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous, à notre aise, ici la comédie.
Car il va revenir.

(Elle s'assied au devant et à l'un des coins du théâtre, en face du parterre, se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE, *croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue.*

Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêlant le poison;
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes:
« Dorante, ou je fléchis mon père, ou de mes jours,
« A l'asile où j'étois, je consacre le cours. »
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle,
Qui jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et n'en veut perdre aucun?

Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-temps, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole : on ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée;
J'attaquois de nouveau le traître en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle!
Elle tremble, il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle?
N'importe : je l'adore; écoutons-la. Parlez.
(Il revient et reste encore à quelque distance d'elle.)
Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Rejetons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper :
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.
Ah! Lucile, ai-je pu sitôt perdre le vôtre?
Vous me haïssez!

LISETTE, *avec une voix enfantine et dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Eh non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien! je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(Il s'approche enfin d'elle tout transporté.)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse;
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant une main.*

C'est assez. Mon âme satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

Veillé-je ou non? Dorante, aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.
On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.
Songez à bien jouer le rôle que je quitte;
Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.
Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE.

Je croyois en effet, madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh! quel autre, à ma place, eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi? Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout à l'heure encor, passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,

Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Écoutons-nous, de grâce! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture.
Juste sujet, pour moi, de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.

Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as...

LISETTE, *à Dorante, voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!
Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime:
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi?..

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon âme,
J'inspirois le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus ;
Et je sens que, sans vous, je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trève de beaux discours : il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez vous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant ;
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et surtout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à présent il peut lire,
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire.

Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah! j'en serois d'avis, faites le scrupuleux!
Damis ne l'est pas tant, lui; car à votre père,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager? Et sur quoi?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres!
Une pièce tombée, il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête:
Il lui donne sa fille; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE X.

LISETTE, *seule*.

AH ! ah ! monsieur l'auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main ;
Vous avez du manège ; et votre esprit superbe
Croit déja, sous le pied, nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, *seul.*

Je ne me connois plus aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma pièce, auparavant, me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De là, plus d'une image annonçant l'infamie;
La critique éveillée; une loge endormie;
Le reste, de fatigue et d'ennui harassé;
Le souffleur étourdi; l'acteur embarrassé;
Le théâtre distrait; le parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence;
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je sèche. Je me meurs. Quel métier! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
Car enfin, c'on est fait; je péris, si je tombe.
Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?

Quelle égide opposer aux traits de la satire?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
Moi, misérable auteur, qu'on viendroit de flétrir?

(Il se tait quelque temps, et se promène à grands pas comme un homme extrêmement agité.)

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fierez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort, tantôt, de vous prêcher,
Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
Voilà, pourtant, voilà la nouveauté... flambée,

DAMIS, *à part, comme un homme bien soulagé.*
(Haut.)

Et mon sort décidé! Je respire. Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat!

M. BALIVEAU.

Oh! tout à plat.

DAMIS.

Tant pis!

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle:
Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance.
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,
Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait?
Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.
La pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées.
Cependant à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des paix là, paix,
J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime...
(A Damis, qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.)
Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,

Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice;
Sans que jamais il songe à la désemparer,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers;
Et pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poëte.
(*A M. Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait; moi, non, je le répète:
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs!
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.
(*A Damis.*)
N'est-ce pas, mon confrère?

SCÈNE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS, MONDOR.

DAMIS, *à Mondor, qui le tire par la basque du justaucorps.*

Eh bien?

MONDOR, *bas, et d'un air consterné.*

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui : changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là.

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative!

M. FRANCALEU.

Une lice! un nocher!
Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher!
Plaît-il? vous l'entendiez?

M. BALIVEAU.

Moi, non; j'avois en tête
La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Le jeune homme n'est pas du commun des humains.
Les grands seigneurs déja se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage! Revenons, de grâce, à la promesse,
Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce? Ah! s'il en fait jamais,
Ce sera de l'exquis; c'est moi qui le promets,
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez. Aurai-je enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir:
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine,
Et tenez, son retour va vous tirer de peine;
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant! qui?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée?

M. FRANCALEU.

Et qui donc?

M. BALIVEAU.

Quoi? c'est lui
Dont le zèle, pour moi, sollicite aujourd'hui?

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois,
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore, entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi? lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,

Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit;
Beau feu, judiciaire; en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.
Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui?
Il versifiera donc. Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands.
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui. Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes?

De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, et craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien; l'œuvre est très méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi, qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi, qu'on ne voit guère
Les honneurs, en ce siècle, accueillir la misère :
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend, quand on a vos richesses :
Mais lui, que voulez-vous qu'il devienne à la fin?
Son partage assuré, c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?
Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins,
Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse; il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,

En véritable ami, dont la réplique est prête.
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà! quelqu'un? Vous-même en jugerez ainsi.
(*Au laquais.*)
Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*A part.*)
Aussi-bien elle hésite, et rien ne se décide.
(*A M. Baliveau.*)
Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paroissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!
Un procédé si noble est-il imaginable?
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;
Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

VENEZ, venez, monsieur. Une autre fois encore
Vous serez à la cour notre solliciteur.
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale à tel point son amitié pour nous,
Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.
(Voyant Damis interdit.)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car de quelques talents que vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, *d'un air embarrasé.*

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire;
Qui, tout à l'heure, étoit un phénix, un trésor.
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences : mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant;
Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment! La connoîtrois-je?

DAMIS.

Oui; du moins son esprit.

Grâce à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu partout où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi! ce seroit?.. Quoi!... C'est... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?

DAMIS.

Eh! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic?... De Quimper?...

DAMIS.

En Bretagne : elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable?

M. FRANCALEU.

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS

Sans doute.
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous, beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si! parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira: suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien! rien!

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irois à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS.

J'ai promis ; j'épouserai.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser.
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi : c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
Oh çà ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela, je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi ;
Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

DAMIS, *bas.*

Ah ! Lisette la suit : malheur à l'anonyme !

SCÈNE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

MIGNONNE, venez çà ! vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux,
Ses talents...

LISETTE.

Ses talents ! c'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir
Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir ?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment ; et pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose !

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.
Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS.

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu, mais ne me change pas.
Non, je ne rabats rien de ma première estime:
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême,
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,

Que par mon propre choix je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré.
Vous m'avez ordonné surtout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*Bas*)
Au fait! J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.
Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.
Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre:
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.
Il m'adore: et de moi, près de vous secondé...

Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !
Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère.
Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts :
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?
Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée,
S'il falloit à tout autre unir ma destinée.
Non ! vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon père ! accordons mieux mon cœur et mon devoir.
Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue.
Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue !
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous, que l'amour paternelle !
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur ; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune ; et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine.

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE, *se jetant aux genoux de M. Francaleu.*

ÉCOUTEZ-MOI, monsieur, ou je meurs à vos pieds,
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide.
J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres,
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(A Damis.)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire,
Traître, de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire, à Paris, contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
J'ai véritablement écrit à votre père,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

(Montrant M. Francaleu.)

Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
« Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
« Par son médiateur il est des mieux servis :

« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
« La rigueur, il est vrai, seroit très inutile;
« Et je défère à vos avis.
« Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
« Il n'aura que trop mon aveu,
« Celui de monsieur Francaleu,
« Puisse-t-il s'obtenir de même!
« Parlez, pressez, priez! Je désire, à l'excès,
« Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès;
« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
« Entre nous deux renouvelle à jamais
« La vieille amitié de collège.

« MÉTROPHILE. »

(À Dorante.)

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(Baisant la lettre.) *(À Lucile.)*
Ah! monsieur! O mon père! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède?

DORANTE.

Cher Damis! vous devez en effet m'en vouloir;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.
Je suis un monstre.

DAMIS.

Non; mais en termes honnêtes,
Amoureux et François, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un furieux, qui plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

DAMIS.

Quoi?... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse
Qui vous a confié que j'en étois l'auteur.
Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues,
Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle en auteur soumis, mais peu craintif,
Du parterre en tumulte, au parterre attentif.
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'hymen vous apprête.
Vous à qui cependant je consacre mes jours,
MUSES, tenez-moi lieu de fortune et d'amours

FIN DE LA MÉTROMANIE.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE,

PAR GRESSET,

Représentée, pour la première fois, le 27 avril 1747.

NOTICE
SUR GRESSET.

Jean-Baptiste-Louis Gresset, fils d'un conseiller du roi, commissaire enquêteur et examinateur au bailliage d'Amiens, y naquit en 1709. Les Jésuites de cette ville, chez lesquels il fit ses humanités, frappés de ses heureuses dispositions, désirèrent l'attacher à leur société et n'eurent pas de peine à le décider à faire son noviciat. Il n'avoit encore que seize ans lorsqu'il le commença. Il vint achever ses études à Paris au collège de Louis le Grand.

Tous ses moments de loisir étoient consacrés à la poésie; mais il étoit peu jaloux de montrer ses essais: enfin, à peine âgé de vingt-quatre ans, il fit paroître le charmant poeme de Vert-Vert. Les désagrements que cet ouvrage lui attira de la part de sa société, furent cause qu'il s'en sépara.

Nous passerons sous silence les autres ouvrages de Gresset, notre plan se bornant à parler de son théâtre. La première pièce qu'il fit paroître fut *Edouard III*, tragédie. Cette pièce, jouée pour la

première fois le 22 janvier 1740, eut neuf représentations.

Sidney, comédie en trois actes, en vers, mise au théâtre le 3 mai 1745, obtint onze représentations; mais elle n'est point restée au répertoire.

Le Méchant, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 27 avril 1747, et fut donnée vingt-quatre fois avec le plus grand succès.

Gresset avoit composé deux autres comédies. Ses amis, à qui il les avoit lues, en ont fait le plus grand éloge; mais il les brûla par un scrupule religieux.

Cet estimable auteur fut reçu à l'académie françoise en 1748. Il avoit toujours témoigné un grand désir de retourner dans sa ville natale. Le succès du *Méchant* fut presque le signal de sa retraite. Il passa à Amiens les vingt dernières années de sa vie. Au commencement de 1777, le roi le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et Monsieur le nomma historiographe de l'ordre de St.-Lazare. Il ne jouit pas long-temps de ces honneurs, étant mort le 16 juin de la même année, âgé de soixante-huit ans.

PERSONNAGES.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
Un laquais.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie ?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? Comment !
On prépare une noce, une fête....

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela ; mais pour moi j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Oh! pourquoi? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas;
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause:
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse
Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.

Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire....

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.
Les rapports font toujours plus de mal que de bien;
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu ?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh ! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude ;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux ?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras :
Si, malgré ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère :
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle ;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,

L'air et le ton du monde ; et le bien qu'il peut faire
Est au-deseus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide. Il arrive aujourd'hui :
Tu verras ; les méchants nous apprennent à l'être ;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :
Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse et positive et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment ! il parle seul !

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *sans voir Lisette.*

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi ! sérieusement ?

GÉRONTE.

Comment ! tu m'écoutois ?

LISETTE.

Tout naturellement.

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?
Comment, monsieur! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marîrai ma nièce.
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi:
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation que je suis prêt à faire
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire,
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage:
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge.
Il est parti muni de mon consentement,
Et l'affaire sera finie incessamment;

[redacted]

Je n'écouterai plus aucun avis contraire.
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère ;
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci ;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine :
Des terres du futur cette terre est voisine ;
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants ;
Ils s'aimoient ; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris,
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison ;

Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra;
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi donc ?

LISETTE.

Pourquoi? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle ?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe ? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise.
Au fond, elle vous mène, en vous semblant soumise:
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours ! On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien....
Je vous l'ai déjà dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit....

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! C'est qu'il est naturel :
Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;

Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme; et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse;
Il y réussit mieux que tout ce que je voi:
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours. Et puis, j'aime ma sœur;
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur:
Elle n'amène ici que bonne compagnie;
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu? l'auroit-elle prié?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant; moi, qu'en aurois-je à craindre?
Isolé dans mes bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déjà d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis,
Et d'une..... Mais enfin je me serai méprise;
Vous en êtes content; madame en est éprise.
Je croirois même assez....

GÉRONTE.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déjà vu madame avoir quelques amants;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle, ou de bon sens, sauvage, ou répandue;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle:
Elle en prendra conseil; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah ! je voudrois le voir ! Corbleu ! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;
Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui.
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non, mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine ;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide ;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point, par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps :
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.

Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,
Je vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître;
Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère.

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, *d'un ton brusque.*

BONJOUR, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort.....

GÉRONTE, *bas à Lisette.*

Lisette, elle est malade.

LISETTE, *bas à Géronte.*

Et vous, vous êtes mort.
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon..... Faut-il que je répète ?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc ?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit,
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti......

FLORISE.

Finissons là, de grace :
Allez-vous m'en parler ? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux.....

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de désirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est surtout dans cette occasion.
Eh bien, sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera ;
Ce seront des procès ! Eh bien, on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !

Je ne dis rien, c'est vous.....

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi.....

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens.....

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'est pas fat ? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à cinquante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre

Un peu de complaisance ; et j'espère, ma sœur.....

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici.....

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avoûrai, le plus plat honnête homme.....

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? J'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué ? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes ;
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui,
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre,
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,

Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire :
Mais en face des gens il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste. Il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je le marquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous ?
Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous.....

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse;
Et vous l'abrutissez, dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie.....

GÉRONTE *élève la voix, apercevant Lisette.*

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parceque je suis sûr de sa décision,
Mais quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage:
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(Il sort.)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère:
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a:
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,

Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais, pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part....

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, *à Chloé, qui lui baise la main.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire;
Je me sacrifîrois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets!
Je suis bien malheureuse!

LISETTE.

Ah! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :
Il faut de la vigueur : nous en viendrons à bout
Si vous me secondez. Vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un époux?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage : et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est la maîtresse, il lui faut obéir;
Puisse-t-elle, à ce prix, cesser de me haïr!

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite :
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.
Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui :
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous donne?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer:
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins! pour moi j'obéirai:
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé,
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien..... Voilà de quoi nous tirer d'embarras.....
Et sûrement Florise.....

Qu'on me laisse, à mon gré, n'
Des titres du Parnasse ennoblir
Et primer dans un art, plus au
Plus grave, plus sensé, plus no
Le vice impunément, dans le si
Foule aux pieds la vertu, si pré
Est-il pour un esprit solide et g
Une cause plus belle à plaider d
Que la fortune donc me soit m
C'en est fait : pour barreau je cl
Pour client, la vertu ; pour lois
Et pour juge, mon siècle et la p

M. BALIV

Eh bien ! porte plus haut ton es
A ces beaux sentiments les dign
La moitié de mon bien, remise
Parmi nos sénateurs s'offre à te
Ton esprit généreux, si la vertu
Si tu prends à sa cause un intér
Ne préfèrera pas, la croyant en
L'effort de la défendre, au droit

DAMIS

Non. Mais d'un si beau droit l'a
L'esprit est généreux, mais le c
Qu'un juge incorruptible est un
Du guerrier le mérite est sans d
Mais presque tout consiste au n
Et de servir son roi la glorieuse
L'espérance, l'exemple, un je n
L'horreur du mépris même insp
Mais avoir à braver le sourire o
D'une solliciteuse aimable et sou

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,
Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle :
Nous verrons, sans pleurer, la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd et brouille tout ici :
Mais, malgré son crédit, je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite ;
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE, *seule.*

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers, tu gardes le silence!
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah!..... tu me fais l'honneur
De me parler enfin! Je parviendrai peut-être
A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret, dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère:
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,

Prétend-il vous parler sans se faire connoître?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire ;
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris. Et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute ;
Et celle de Géronte?

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici,
Mais sérieusement tout ce manège-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitiés, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;

Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir.....
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paîra du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue
Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Croirois-tu que sur moi tout son espoir se fonde?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde:
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps,
Soit que cette aventure, ou quelque autre l'engage....
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins:

Parbleu ! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt..... pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?
Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie ;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses désirs :
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement, et la voir si gentille

L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.
Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,
Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre;
Quoi! Florise et Chloé?.....

CLÉON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache;
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuîrai point pour ma chère moitié:
Aimera qui pourra. Florise, cette folle
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.

Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse;
D'un bien considérable elle sera maîtresse,
Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère;
Et sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! Mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit....

CLÉON.

Eh bien?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.
Déjà, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable ?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux, et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à la fois et désiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne ;
J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que limité
Au petit cercle obscur d'une société,

J'aille m'ensèvelir dans quelque coterie ?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus :
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas :
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas ;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante :
Toujours visages neufs, cela m'impatiente ;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord, et tantôt au midi :
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur :
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet..... ?

FRONTIN.

Parbleu ! ne vous en moquez pas ;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête

Pour te marier, toi! ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois :
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi! tu veux te mêler aussi de sentiment?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat! Aime moins tristement;
Pasquin, l'Olive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle :
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs?
Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, *après un moment de silence.*

Eh bien, écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploîrai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir:
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON, *seul.*

FRONTIN est amoureux; je crains bien qu'il ne cause;
Comment parer le risque où son amour m'expose?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris?... Oui, vraiment, l'expédient est bon;
J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

JE vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère
Est-il vrai? vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère:

Changeriez-vous d'avis?

CLÉON.

Comment! vous l'avez cru?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu.....

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée,
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout:
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher.....

FLORISE.

Ah! je vous l'abandonne;
Faites-en les honneurs: je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous:
La parenté m'excède; et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte;
Vous avez pour surcroît un frère qui radote;
Eh bien! c'est leur affaire après tout: selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander ;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille ;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure ;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part ; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous ;
Car, pour me conserver toute sa confiance
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pouvez être aidée.....
Mais non ; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre !
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui,
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui :

Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère.....
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Celà fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans.
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,
Partons d'ici, plaidez; une assignation
Détruira le projet de la donation.
Il ne peut pas souffrir d'être seul; vous partie,
On ne me verra point lui tenir compagnie;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante;

Et je vous avoûrai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire.....
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,
Auroit fait renfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez..... Je crains de me commettre ;
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;

Et pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le désire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements :
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage ;
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais : répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris.....

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice.
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer :

Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !.....
Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !.....
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi;
Des réputations on ne sait pas pourquoi;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.....
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui;
Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets.....

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais

Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères ;
J'aime l'ordre, et je garde une collection
De lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie ;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,
Et désoler là-bas bien des sociétés ;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires ;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher.....

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déjà vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rodent alentour.
Sur l'aigre Céliante et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie.
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importants, esprits du même étage ;

Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause ;
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt :
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.
Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prîrai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs ;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie :
Je voudrois que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel-esprit, son plaisant, son génie,
Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents?
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse:
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

FRONTIN, FLORISE, CLÉON.

FRONTIN, *un peu éloigné.*

MONSIEUR, je voudrois bien...

CLÉON. (*à Florise.*)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous

Entière liberté. Frontin est impayable;
Il vous sert bien; je l'aime.

CLÉON, *à Florise qui sort.*

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver?

FRONTIN.

Il a voulu venir.
Je ne suis point garant de cette extravagance;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

L'AFFAIRE est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté.
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, *en habit de campagne* ; CLÉON.

VALÈRE, *embrassant Cléon.*

EH ! bon jour, cher Cléon ! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable !
Comment reconnoîtrai-je ?...

CLÉON.

Ah ! point de compliments ;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien, quelles nouvelles
A Paris ?

VALÈRE.

Oh ! cent mille, et toutes des plus belles :

Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables ;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables ;
Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge:
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus de bon sens.
Comment! vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALÈRE.

Oh! non, en vérité;
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté;
Tout est colifichet, pompon et parodie:
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous; les femmes se détestent

Mieux que jamais : enfin c'est un monde charmant ;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?....

VALÈRE.

Mais....

CLÉON.

C'est une affaire faite ?
Sans doute vous l'avez ?... Quoi ! la chose est secrète ?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLÉON.

Partout :
Et ne point l'annoncer, c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avoûrai, beaucoup de goût pour elle ;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, *avec un grand éclat de rire.*

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme
Selon vous ; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après si vous pouvez.

Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre ;
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
A nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez..... Eh bien, mon mariage ?
Concevez-vous [illegible] mère, et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALÈRE.

Eh ! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou si, pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux,

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire,
Si j'allois m'enchaîner; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe;
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe :
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu :
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :

Géronte est son ami, cela depuis l'enfance:....

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc ; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance : on dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble :
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie ;
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant ; il n'a pas pris la peine

Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne:
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur :
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter.....
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir, et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère :
Je laisse en bonnes mains.....

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment ! voulez-vous ici me présenter ?

CLÉON.

Non pas dans le moment; dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise :
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;

Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment ?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire :
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire :
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère :
Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre ;
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût ;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,

Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son bien, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il reglera pour vous son penchant ou sa haine
Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.
D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile ;
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALÈRE.

Oh ! vous êtes charmant..... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien.... mariez-vous.... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous désiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien ;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grace ;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi
Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable,
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit..... Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, CLÉON, VALÈRE.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps; que Frontin vous remène.

SCÈNE IX.

CLÉON, *seul.*

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend; son foible caractère

Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère....
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu :
C'est Valère lui-même. Et pourquoi ce mystère ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empressement !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non, ce n'est pas lui; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper, et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi :
Si tu le connoissois, si tu pouvois m'entendre,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur, m'ont remplie à sa vue :

J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix.
Il étoit déjà loin..... Mais dis-tu vrai, Lisette?
Quoi! Frontin.....

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir.....

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs; d'autres l'auront pu voir;
Demande à tout le monde..... Eh! va donc.

LISETTE.

Patience!
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence:
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras;
Raisonnons: c'est Valère, ou bien ce ne l'est pas:
Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants:
Ainsi, tout bien pesé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre.....
Seroit-ce bien Valère?..... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire..... Il l'aura consulté:
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage.
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon:

Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable :
Tes soupçons vont trop loin. Qu'ai-je fait contre lui ?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui ?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire ?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur ?
Je te vois lui parler avec tant de douceur !

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fonds d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux
Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien ;
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres ;
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité,
Et....

FRONTIN, *derrière le théâtre.*

Lisette !

LISETTE, *à Chloé.*

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *sans voir Lisette.*

PARBLEU, je vais lui dire une belle nouvelle!
On est bien malheureux d'être né pour servir :
Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment ! ce n'est que vous ? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déjà trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris, que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage :
Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui..... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté.....
Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore.....

LISETTE.

Vous le savez très bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets ; moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois ?

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien, l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Étoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... au surplus
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir ;
Et je t'en aime mieux ; moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux.
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage ;
Voici mon dernier mot : je défends ton voyage ;
Tu m'aimes, obéis : si tu pars dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais... On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars, nous saurons te faire disparoître.

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse ? où chercher maintenant ?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh ! parbleu ! tout ceci commence à m'ennuyer :
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer ;
Comment ! on ne peut plus être un seul jour tranquille !
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style ;
Oh bien ! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison :
A mon exemple ici je prétends qu'on en use ;
Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus !
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir ;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource ; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes.
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise :
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,
Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux,
Car vous voir bien ensemble est ce que je désire.

GÉRONTE.

Allons : chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver : venez-y ; je verrai,

Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette affaire:
Elle tourne au plus mal; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe:
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits:
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ! comment ! c'est là que vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites;
Croyez d'avance, et tout.

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,
La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur,
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle ; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui ; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres :
Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même,
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut : hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais...... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah ! les affreux chemins, et le maudit pays !
(*à Ariste.*)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte ?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre :
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise ? On viendroit, ou je suis bien trompé :
L'étiquette du lieu seroit un peu légère ;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi ! vous êtes.....

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie :
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie,
Ariste a décidé..... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :

On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi.....

VALÈRE.

Oh ! cela.....

ARISTE.

Doucement, cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah ! monsieur.....

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,
Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable ;
Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos.....

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi : son amitié m'est chère ;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte, et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà ; ce langage est le vôtre :
Oui, le bien vous est propre ; et le mal est d'un autre.

VALÈRE.

(*à part.*) (*haut.*)
Oh ! voici les sermons, l'ennui !...... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est ?
Il convient...

ARISTE.

Un moment : si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déjà fait.

VALÈRE.

Vous savez......?

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux : j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille :
Comme il est mon ami....

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très parfaitement :
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie;
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Oh ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALÈRE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer ?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments :
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne,
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien :
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.

L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui : vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter ;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que, pour plaire,
Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient ; allons.....

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, *d'un air fort empressé.*

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.
(*à Ariste.*)
Comme le voilà grand !..... ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité.....

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela ;
C'étoit hier, je crois.... Comme passe notre âge !
Mais te voilà vraiment un grave personnage.
(*à Ariste.*)
Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon ;

C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur.....

GÉRONTE.

Oh ! non pas, je te prie,
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déjà comme de la maison.
(*à Ariste.*)
A propos, nous comptons qu'elle entendra raison:
Oh ! j'ai fait un beau bruit ! C'est bien moi qu'on étonne!
La menace est plaisante ! ah ! je ne crains personne.
Je ne la croyois point capable de cela ;
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle :
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui ;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien ; es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALÈRE.

Oh ! j'étois fort plaisant !

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire;
Je t'aime comme un fils, et tu dois....

VALÈRE, *à part.*

Comment faire?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, *à part.*

Il paroît bien distrait.
Eh bien...?

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés.....

GÉRONTE.

Non; ce ton-là m'ennuie:
Je te l'ai déjà dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, *bas à Valère.*

Comment va...?

VALÈRE, *bas à Cléon.*

Patience.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il est complimenteur,
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi.....

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie :
Eh bien? voyons donc, qu'est-ce? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, *d'un ton précipité.*

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phryné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais ma foi d'une horrible bêtise;

Déjà depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, *bas à Valère.*

Très bien ; continuez.

VALÈRE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus :
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison,
M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;

Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phryné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties,
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(*à Géronte.*) (*bas à Valère.*)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté;
Mais nous te guérirons de la frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai.....

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable,
Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs :
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(*bas a Valère.*) (*bas à Géronte.*)
Ferme !..... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait.....

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie?

GÉRONTE.

Comment encor ! Je crois qu'il a perdu l'esprit;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, *bas à Géronte.*

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,
Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse......

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime.... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc!

VALÈRE.

Comme on aime..
Sans que la tête tourne...... Elle en fera de même :
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, *bas à Valère.*

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie.....

VALÈRE.

Je veux d'abord.....

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, *bas à Valère.*

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute.....

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte.)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée :
Je ferois à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant ;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut sur mes avis qu'il change son système.

Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison?
Elle est belle, en bon air; enfin c'est mon ouvrage;
Il faut bien embellir son petit hermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi !

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, *à Géronte.*

Que parle-t-il d'abattre ?

VALÈRE.

Eh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe... Est-ce donc un mystère ?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :

Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez.....

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun,
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui..... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir.....

GÉRONTE, *à Cléon.*

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
A ma mort.

VALÈRE.

Oui, vraiment, c'est tout ce qu'on désire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a :
La maison est à nous, on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain :

J'aurai soin....

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, *bas à Géronte.*

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures !

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, ton cher oncle ! Oh ! parbleu !
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, *à Cléon.*

Par malheur j'ai du goût, l'air maussade me blesse ;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon !
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend....

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.

(*à Cléon.*)

Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut.....
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinences
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences.....

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà.
Ma foi, sauf votre avis....

CLÉON.

Je m'en rapporte au vôtre;
Vous vous y connoissez tout aussi bien qu'un autre:
Prenez qu'on m'a surpris, et que je n'ai rien dit.
Après tout, je n'ai fait que rendre le récit
De gens qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guère
Qu'en passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens :
Avant que de louer j'examine long-temps ;
Avant que de blâmer, même cérémonie :
Aussi connois-je bien mon monde ; et je défie,
Quand j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
Autrefois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
De réputations contraires aux personnes,
Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes ;
Il faut y voir soi-même ; et, par exemple, vous,
Si je les en croyois, ne disent-ils pas tous
Que vous êtes méchant ? ce langage m'assomme :
Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot, et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé ;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire :
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que de peur d'être absurde on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux ; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre ;
Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas :
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(Un laquais arrive.)

GÉRONTE.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le laquais sort.)

Voyons... Ah ! celle-ci m'étonne...

Quelle est cette écriture ? Oui-da ! j'allois vraiment

Faire une belle affaire ! Oh ! je crois aisément

Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde :

Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on ? Qui ?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est :

Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...

Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre :

On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi ! Daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose ; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas

Que sur mes procédés vous ayez d'embarras,

Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien, sur vous je ne prends nul ombrage :

Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Venez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON *lit.*

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre nièce « à Valère : vous ignorez apparemment que c'est un li- « bertin, dont les affaires sont très dérangées, et le cou- « rage fort suspect. Un ami de sa mère, dont on ne m'a « pas dit le nom, s'est fait le médiateur de ce mariage, et « vous sacrifie. Il m'est revenu aussi que Cléon est fort lié « avec Valère ; prenez garde que ses conseils ne vous em- « barquent dans une affaire qui ne peut que vous faire « tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,
Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

(il déchire la lettre.)

GÉRONTE.

Comment ! vous déchirez !...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi ; qu'on en veut à Valère ?

CLÉON.

[illegible] je n'assure rien : dans toute cette affaire

Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme; mais
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne:
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé:
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné;
Je renverrai mon fat, et son affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;
Deux mots: je vous attends.



SCÈNE XI.

CLÉON, [illegible], d'un air rêveur.

[illegible] à demi-voix.

[illegible] trop heureux;

SCÈNE XII.

VALÈRE, *seul.*

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous:
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !
J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie;
Ses regards ont changé mon ame en un moment;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur et noble et naturelle
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte?
Il m'aimoit autrefois; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je ; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,
Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments ;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise !... il parle mal de moi !

LISETTE.

Il en parle très bien, je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :

Tout est rompu ; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe, et n'est pas naturel ;
Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux. Tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? c'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... on m'écoute, on me trouve parfaite :
Tantôt on ne pouvoit me souffrir ; à présent,
Vu que pour terminer Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaité, d'une folie extrême.
Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime :
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin,
Il est délicieux, incroyable, divin,
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.....
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande ; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

[illegible]! que fait Valère?

LISETTE.

[illegible] Ah ! j'oubliois de vous dire
[illegible] cela doit détruire

Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux:
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend; allez, soyez tranquille.

SCÈNE II.

LISETTE, *seule*.

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!...
N'importe, si mes soins tournent heureusement.
Mais que prétend Ariste? et pour quelle aventure
Veut-il que je lui fasse avoir de l'écriture
De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Frontin
Au plus signe son nom, et n'est pas écrivain.

SCÈNE III.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

FLORISE.

Es-tu contente?

LISETTE.

Mais, madame, pas trop: ce couvent m'épouvante.

[redacted]

FLORISE.

Pour y suivre Chloé je destine Marton ;
Tu resteras ici. Je parlois de Cléon.
Dis-moi, n'en es-tu pas extrêmement contente?
Ai-je tort de défendre un esprit qui m'enchante?
J'ai bien vu tout à l'heure (et ton goût me plaisoit)
Que tu t'amusois fort de tout ce qu'il disoit :
Conviens qu'il est charmant ; et laisse, je te prie,
Tous les petits discours que fait tenir l'envie.

LISETTE.

Moi, madame! eh, mon dieu! je n'aimerois rien tant
Que d'en croire du bien : vous pensez sensément ;
Et, si vous persistez à le juger de même,
Si vous l'aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE.

Ah! tu l'aimeras donc; je te jure aujourd'hui
Que de tout l'univers je n'estime que lui :
Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble;
Il est toujours nouveau : tout le reste me semble
D'une misère affreuse, ennuyeux à mourir :
Et je rougis des gens qu'on me voyoit souffrir.

LISETTE.

Vous avez bien raison : quand on a l'avantage
D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage
Est de s'y tenir ; mais...

FLORISE.

Quoi?

LISETTE.

Rien.

FLORISE.

Je veux savoir...

LISETTE.

Non.

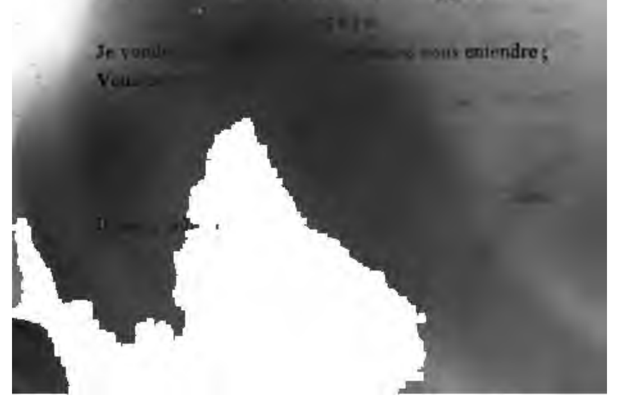
FLORISE.

Je l'exige.

LISETTE.

Eh bien !... J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'avoit pas pour vous tout le goût qu'il vous marque :
Il me parle souvent, et souvent je remarque
Qu'il a, quand je vous loue, un air embarrassé :
Et sur certains discours si je l'avois poussé...

FLORISE.



Chimère ! Il faut pourtant éclaircir ce nuage ;
Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage,
Et que c'est à dessein de l'éloigner de lui
Qu'à la mettre au couvent je m'apprête aujourd'hui :
Toi, [illegible] Cléon, et que je puisse apprendre...

[illegible]

Je voud[illegible] vous entendre ;
Vou[illegible]

Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi-même :
J'ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,
Et je ne puis l'aimer comme je le prétends
Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE.

Mais comment ferions-nous ?

LISETTE.

Ah ! rien n'est plus facile
C'est avec moi tantôt que vous verrez son style ;
Faux ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là.
Vous avez vu souvent qu'au moment où l'on va
Se promener ensemble au bois, à la prairie,
Cléon ne part jamais avec la compagnie ;
Il reste à me parler, à me questionner :
Et de ce cabinet vous pourriez vous donner
Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras, je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi :
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

[illegible] bien ! c'est de ma part une galanterie ;
[illegible] absents se fait sans flatterie :
[illegible] que sur vous, dans tout cet entretien,
[illegible] de mal, dont je ne pense rien,
[illegible] jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, *voyant venir Ariste et Valère.*

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien, laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE, VALÈRE, *paré.*

VALÈRE.

On m'évite,
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte:
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité;
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALÈRE.

Non; mais je vois ce qu'il est:

D'ailleurs ne juge-t-on que ceux que l'on connoît?
La conversation deviendroit fort stérile;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère;
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère !
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre.....

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connoissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez,
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière;
Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé :
[illegible] les ennemis que nous fait le mérite;

D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles surtout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle;
Il règne, on l'environne; il prononce sur elle,
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure;
Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai; mais enfin Cléon est respecté,

Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien ;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits
Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit ? j'ai peine à croire.....

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé !
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh ! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite ?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.

On dit l'esprit commun ; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première ;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur ;
Sans lui l'esprit n'est rien ; et malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté ?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime ;
Je voudrois que chacun me détestât de même :
On se l'arrache au moins ; je l'ai vu quelquefois
A des soupers divins retenu pour un mois ;
Quand il est à Paris il ne peut y suffire :
Me direz-vous qu'on hait un homme qu'on désire ?

ARISTE.

Que dans ses procédés l'homme est inconséquent !
On recherche un esprit dont on hait le talent :
On applaudit aux traits du méchant qu'on abhorre ;
Et loin de le proscrire, on l'encourage encore.
Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,
Tous ces gens dont il est l'oracle ou le bouffon
Craignent pour eux le sort des absents qu'il leur livre,
Et que tous avec lui seroient fâchés de vivre :

On le voit une fois, il peut être applaudi ;
Mais quelqu'un voudroit-il en faire son ami ?

VALÈRE.

On le craint, c'est beaucoup.

ARISTE.

Mérite pitoyable !
Pour les esprits sensés est-il donc redoutable ?
C'est ordinairement à de foibles rivaux
Qu'il adresse les traits de ses mauvais propos.
Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,
A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre ?
Ce triomphe honteux de la méchanceté
Réunit la bassesse et l'inhumanité.
Quand sur l'esprit d'un autre on a quelque avantage,
N'est-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage,
De voiler, d'enhardir la foiblesse d'autrui,
Et d'en être à la fois et l'amour et l'appui ?

VALÈRE.

Qu'elle soit un peu plus, un peu moins vertueuse,
Vous m'avoûrez du moins que sa vie est heureuse :
On épuise bientôt une société ;
On sait tout votre esprit, vous n'êtes plus fêté
Quand vous n'êtes plus neuf ; il faut une autre scène
Et d'autres spectateurs : il passe, il se promène
Dans les cercles divers, sans gêne, sans lien ;
Il a la fleur de tout, n'est esclave de rien....

ARISTE.

Vous le croyez heureux ? Quelle ame méprisable !

Si c'est là son bonheur, c'est être misérable,
Étranger au milieu de la société,
Et par-tout fugitif, et par-tout rejeté.
Vous connoîtrez bientôt par votre expérience
Que le bonheur du cœur est dans la confiance :
Un commerce de suite avec les mêmes gens,
L'union des plaisirs, des goûts, des sentiments,
Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté ;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déjà malheureux :
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché dont on craint le passage,
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé : mais on outre les choses ;
C'est donner à des riens les plus horribles causes :
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser ;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, n'est que pour s'amuser.

[redacted]

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour à tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,
Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme:
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité:
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté.

Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié;
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie :
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie!

Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux :
Voulez-vous mon malheur ?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah ! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface,
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous :
Monsieur veut me parler. Au reste arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh ! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc ?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal ; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure, il peut obtenir votre estime :
Vous avez vos raisons apparemment : et moi
J'ai les miennes aussi ; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau ; jamais votre amitié
Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger ;
Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils dont on saura l'auteur.

[redacted]

Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse.

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.
Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! j'enrage.
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon ; il pourra vous apprendre
S'il veut des procédés que je ne puis comprendre.

C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire.....

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents :
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage;
Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut?
Il est près de Chloé qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire.....

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre ;
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre :
Je dis ici qu Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries,
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons ;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort ; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste, chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne ; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin ;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles ;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :
L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air ?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur ; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien,
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous deshonore :
Je lui révèlerai des choses qu'il ignore ;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,

Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication ! en faut-il quand on s'aime ?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans !..... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains..... Vous sortez ? Mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi.....

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

LISETTE, ARISTE, CLÉON.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, *bas à Lisette, en sortant.*

Songe au moins...

LISETTE, *bas à Ariste.*

Silence.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute.....

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute

Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet;
Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, *seul.*

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi ! l'aventure est parfaite :
Feignons; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, *à part, en revenant.*

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse:
Je l'aimois, sans oser lui dire ma tendresse :
Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi ?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme....
Je te l'ai déjà dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :
Ce n'est pas pour monsieur; j'aime son caractère ;

Il est assez bon maître, et le même en tout temps,
Bon homme.....

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame !... Oh ! d'honneur. Mais je crains ma franchise
Si vous redeveniez amoureux de Florise.....
Car vous l'avez été sûrement, et je croi.....

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie ;
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des désirs ;
Mais madame Florise !.....

LISETTE.

Elle est insupportable ;
Rien n'est bien : autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir ;
Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et pour rester ici, j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse.....

L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant;
Ne pouvant se guérir de se croire un enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant;
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cithère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne....

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,
De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, *allant vers le cabinet.*

Paix ! j'entends là-dedans..... Je crains quelque aventure.

CLÉON, *seul.*

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre



Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit ;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus.....

LISETTE, *à part, en revenant.*

Elle est, ma foi, partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur, souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien ; j'oblige pour l'honneur.
(à part, en sortant.)
Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, *seul.*

Pour couronner l'affaire,
Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas;
Eh bien! de ta prison tu dois être fort las!

FRONTIN.

Moi! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geolière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là;
Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère:
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marîrons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée;

Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité :
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non :
Tu vas voir

(il écrit.)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement ; mais tant mieux : mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,

Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages.
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice;
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère
Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre;
Je vais t'expédier *.

---

* Nous restituons ici deux vers qui ne se trouvent que dans la deuxième édition, faite en 1748, sous les yeux de Gresset, à *Paris* chez Jorry. Toutes les éditions calquées sur celles de

FRONTIN, *revenant sur ses pas.*

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II.

LISETTE.

J'AI de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,
Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :

1745 et 1765 présentent, dans les deux derniers vers de cette scène, et dans les deux premiers de la suivante, quatre rimes féminines. On lit dans quelques éditions les vers suivants :

Ne crains rien : va m'attendre.
« Nous ne tarderons pas à nous voir marier ;
« Et pour presser l'instant », je vais t'expédier.

SCÈNE II.

« Ne perdons point de temps ». J'ai de son écriture.

Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

FLORISE, ARISTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, à Ariste.*

Monsieur, pourrois-je vous parler ?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler.
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.

Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,
Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains ; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre ?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre ;
Osez l'apprécier : tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien ; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse :
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé !
Non ; il faut s'épargner tout égard, toute feinte ;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,



quittent plus, et Géronte prétend
t à sa prudence un service important.
ous le voyez, vous avez eu beau dire
upçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
ne croit rien : nul doute, nul soupçon
ire sur lui la moindre impression.....
iennent, je crois : sortons ; je vais attendre
soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
mier conseil est le seul qui soit bon,
rai jamais cette obligation :
parler pour ce petit Valère;
ut, mais il sait me déplaire :
nsent maintenant.
, c'est un impertinent.
tre est, dit-on, revenue :
s aucune tenue;
r, je ne suis pas un sot :
fait, voilà mon dernier mot.
ous, je n'en suis pas plus triste.
ussi de ce bon homme Ariste?
ieux ami n'a plus le sens commun;
ations, discoureur importun,

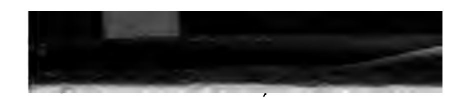
Qu'il va tenir sur moi, sur Géron
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'i
Il est déshonoré, ses discours ne so
Il vient de couronner l'histoire de s
Je vais mettre le comble à son ignor
En écrivant par-tout les détails odi
De la division qu'il semoit en ces lie
Autant qu'il faut de soins, d'égards
Pour ne point accuser l'honneur et
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibili
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se r
Pour flétrir un méchant, pour en fa
J'instruirai l'univers de sa mauvaise
Sans me cacher; je veux qu'il sache
Un rapport clandestin n'est pas d'un
Quand j'accuse quelqu'un, je le doi

FLORISE.

...n; si vous m'en croyez, laissez-
...éloigner de nous sans éclat, sa
...ue peine que j'aie à soutenir s
...ux l'entretenir, et dans cette e
...vais lui faire entendre intelligibl
...il est de trop ici : tout autre arr
...ussiroit pas sur l'esprit de mo
...plus que jamais a le don de



Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression.....
Mais ils viennent, je crois : sortons ; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE

Je ne veux rien entendre ;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublîrai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valère ;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue ;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste ?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ;
Plein de préventions, discoureur importun,

Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille
Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement
Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;

Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression....
Mais ils viennent, je crois : sortons; je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon,
Je n'oublîrai jamais cette obligation :
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.
Moi, je n'ai qu'un avis, c'est un impertinent.
Ma sœur sur son chapitre est, dit-on, revenue :
Autre esprit inégal sans aucune tenue;
Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot :
Un fou n'est pas mon fait, voilà mon dernier mot.
Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste.
Que dites-vous aussi de ce bon homme Ariste?
Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun;
Plein de préventions, discoureur importun,

Il veut que vous soyez l'auteur d'une satire
Où je suis pour ma part; il vous fait même écrire
Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis
Qu'elle étoit clairement d'un de vos ennemis,
Puisqu'on vouloit donner des soupçons sur vous-même;
Rien n'y fait; il soutient son absurde système :
Soit dit confidemment, je crois qu'il est jaloux
De tous les sentiments qui m'attachent à vous.

CLÉON.

Qu'il choisisse donc mieux les crimes qu'il me donne;
Car moi je suis si loin d'écrire sur personne,
Que, sans autre sujet, j'ai renvoyé Frontin
Sur le simple soupçon qu'il étoit écrivain;
Il m'étoit revenu que dans des brouilleries
On l'avoit employé pour des tracasseries :
On peut nous imputer les fautes de nos gens,
Et je m'en suis défait de peur des accidents.
Je ne répondrois pas qu'il n'eût part au mystère
De l'écrit contre vous; et peut-être Valère,
Qui refusoit d'abord, et qui connoît Frontin
Depuis qu'il me connoît, s'est servi de sa main
Pour écrire à sa mère une lettre anonyme.
Au reste..... il ne faut point que cela vous anime
Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE.

Oh ! vous êtes trop bon : je suis persuadé,
Par le ton qu'employoit ce petit agréable,
Qu'il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien capable



Du mauvais procédé dont on veut vous noircir.
Qu'on vous accuse encore ! oh ! laissez-les venir.
Puisque de leur présence on ne peut se défaire,
Je vais leur déclarer d'une façon très claire
Que je romps tout accord ; car, sans comparaison,
J'aime mieux vingt procès qu'un fat dans ma maison.

SCÈNE VI.

CLÉON, *seul.*

Que je tiens bien mon sot ! mais par quelle inconstance
Florise semble-t-elle éviter ma présence ?
L'imprudente Lisette auroit-elle avoué ?
Elle consent, dit-on, à marier Chloé.
On ne sait ce qu'on tient avec ces femmelettes :
Mais je l'ai subjuguée..... un mot, quelques fleurettes
Me la ramèneront..... ou, si je suis trahi,
J'en suis tout consolé, je me suis réjoui.

SCÈNE VII.

FLORISE, CLÉON.

CLÉON.

Vous venez à propos : j'allois chez vous, madame.....
Mais quelle rêverie occupe donc votre ame ?
Qu'avez-vous ? vos beaux yeux me semblent moins sereins;
Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

J'en ai de trop réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace,
Je les partagerai, si je ne les efface.
Vous connoissez.....

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Comment, belle Florise? et quel affreux caprice
Vous force à me traiter avec tant d'injustice?
Quelle étoit mon erreur! quand je vous adorois,
Je me croyois aimé.....

FLORISE.

Je me l'imaginois;
Mais je vois à présent que je me suis trompée,
Par d'autres sentiments mon amc est occupée;
Des folles passions j'ai reconnu l'erreur,
Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute;
Tranquillisez mon cœur: vous l'éprouvez, sans doute?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments;

Moi, qui ne suis point fausse.....

CLÉON, *à genoux, et de l'air le plus affligé.*

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, *se relevant, et éclatant de rire.*

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté ;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;
Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux,
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,

[illegible] point ici de scène extravagante ;
[illegible] jours, et vous serez contente :
[illegible] il m'aime assez, et je crois mal-aisé.....

FLORISE.

[illegible] : je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON, FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

EH BIEN ! qu'est-ce, ma sœur ? Pourquoi tout ce tapage ?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais.....

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh ! qu'on me laisse en paix ;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute.....

ARISTE.

Valère ne craint rien : pour moi je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez.....

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez ;
Ainsi que l'amitié la vérité [illegible].....

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture ;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture.....
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ! je savois tout cela :
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur ? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé : moi je l'ai pris ; qu'il vienne.

(à un laquais.)

Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(à Valère.) *(à Cléon.)*

Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point,
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave... On me mandoit que non.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, ARISTE, CLÉON, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, *à Lisette.*

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non: ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux !

CLÉON.

Comment ! malgré mon ordre il étoit en ces lieux !
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments ; Frontin vous en dispense.
Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon ;
(montrant Valère.)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne :
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis ;
Mais...

FLORISE, *se saisissant du paquet.*

Donne cet écrit ; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, *très vivement.*

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère
Vous connoissez la main de monsieur ; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, *en fureur, après avoir lu.*

M'interdire ! corbleu !... Voilà donc de vos œuvres !
Ah ! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois ;
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise :
Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(il sort.)

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, *à Cléon qui sort.*

Oh ! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère ;
Mais morbleu ! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.

Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère,
Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déjà dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(*à Valère.*) (*à Ariste.*)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.



LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

COMÉDIE,

PAR BRET,

Représentée, pour la première fois, le 27 juillet 1750.

NOTICE SUR BRET.

Antoine Bret naquit à Dijon en 1717. Des études soignées fortifièrent ses dispositions naturelles ; il montra de bonne heure un goût décidé pour la littérature. On a de lui des romans, des fables. Son commentaire sur Molière, ouvrage justement apprécié du public, lui mérite une place distinguée parmi les gens de lettres. Il a donné divers ouvrages au théâtre italien et à l'opéra comique ; mais c'est au théâtre françois qu'il a particulièrement consacré ses veilles.

La première pièce qu'il fit paroître fut *le Quartier d'Hiver*, comédie en un acte, en vers, composée en société avec Daucour et de Villaret. Cette petite pièce, jouée pour la première fois le 4 décembre 1744, eut sept représentations. Ce succès ayant encouragé le jeune auteur, il donna seul l'*École Amoureuse*, comédie en un acte, en vers libres, qui fut jouée pour la première fois le 11 septembre 1747, et obtint huit représentations.

Le Concert, comédie en un acte et en prose, représentée le 14 du même mois, n'eut point de succès ; l'auteur la retira le lendemain.

Trois ans après, le 27 juillet 1750, parut *la Double Extravagance*, comédie en trois actes, en

[redacted]

vers, qui fut donnée douze fois, et qui souvent reprise, l'a toujours été avec succès.

Le Jaloux, comédie en cinq actes, représentée pour la première fois le 15 mai 1745, ne fut jouée que quatre fois, et n'a point reparu.

Le Faux Généreux, comédie en cinq actes, en vers, jouée le 18 janvier 1758, n'eut que cinq représentations.

La Fausse Confiance, comédie en un acte, en vers, représentée le 13 octobre 1763, ne fut donnée qu'une fois.

L'Épreuve indiscrète, comédie en deux actes, en vers, donnée pour la première fois le 30 janvier 1764, n'eut que quatre représentations.

Le Mariage par dépit, comédie en trois actes, en prose, représentée le 13 juin 1765, ne réussit point.

La dernière pièce de Bret est un drame en cinq actes, sous le titre de *l'Hôtellerie*, ou *le Faux ami.* Cet ouvrage, représenté en 1785, n'eut point de succès.

Chargé de la rédaction de la gazette de France, après M. l'abbé Aubert, Bret s'en occupa pendant plusieurs années. Il finit sa laborieuse carrière au mois de février 1792.

PERSONNAGES.

ORGON, père de Dorise.

DORISE, fille d'Orgon.

LÉANDRE père, LÉANDRE fils,	amoureux de Dorise.

MARINE.

FRONTIN.

CRISPIN.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FRONTIN, *seul.*

Je n'ai pu la gagner; morbleu! quelle suivante!
Promessse, argent, prière, enfin rien ne la tente.
Tout est à contre-sens; fille à qui tout est bon;
Père qui pour époux veut qu'elle ait un barbon;
Soubrette incorruptible.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, FRONTIN.

LÉANDRE.

Ah! Frontin, la verrai-je?
Pour la voir, lui parler, dis-moi comment ferai-je?

FRONTIN

Modérez-vous, monsieur : moins de vivacité
Conviendroit un peu mieux à l'amour molesté;
Le vôtre est dans le cas...

LÉANDRE.

Comment, que veux-tu dire.

FRONTIN.

Ce que je ne dis pas, vous ne sauriez le lire?
Je n'ai pas dans les yeux votre malheur écrit?
Regardez-moi, monsieur...

LÉANDRE.

Il a perdu l'esprit.
Parle...

FRONTIN.

Plus d'espoir...

LÉANDRE.

Quoi?...

FRONTIN.

Vous êtes jeune, aimable,
Voilà votre malheur...

LÉANDRE.

Comment?...

FRONTIN.

Oui, c'est le diable,
Il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez voûté,
Ridé, cassé, goutteux, impotent, édenté,
Que d'avoir ce minois et cet air fait pour plaire.
Je vois que vous voulez encore un commentaire:
Silence, on y viendra. Vous autres jeunes gens
Croyez que tout est dit, lorsqu'on n'a que vingt ans;
De vos vœux là-dessus vous fondiez l'édifice,
C'est ce qui le détruit...

LÉANDRE.

Ah! Frontin, quel supplice!
De cette énigme enfin apprends-moi donc le mot.

FRONTIN.

Ce récit, comme vous, m'avoit rendu fort sot;

Je vais vous l'expliquer. Monsieur Orgon le père
Veut un gendre qui soit au moins sexagénaire.
Sa fille a la bonté de vouloir ce qu'il veut;
Voilà votre congé, ce me semble.

LÉANDRE.

Il se peut
Que Dorise consente à cette extravagance?

FRONTIN.

Bon! elle épouseroit, tant elle a d'indolence,
Un siècle bien complet. Aussi que n'avez-vous
Quelque vingt ans de plus? vous seriez son époux.
Le point essentiel, quand on veut une fille,
C'est de s'acoommoder au plan de sa famille;
Vous avez tort, monsieur. De plus, certain grison
Bientôt pour épouser arrive en la maison:
L'affaire est résolue...

LÉANDRE.

Oh ciel! quel coup de foudre!
Frontin, à l'oublier ne pouvant me résoudre,
Il faut ou l'arracher des mains de ce rival,
Ou mourir...

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal;
Mourir est un parti qu'on ne doit jamais prendre.
Fi donc! un seul revers doit-il vous faire rendre?

LÉANDRE, *après avoir rêvé.*

Non, je verrai Dorise et je lui parlerai.
Le dessein en est pris, je l'exécuterai.
Amour, seconde bien ma bizarre entreprise:
Tout me devient permis...

FRONTIN.

Mais sa main est promise.

LÉANDRE.

N'importe ; un téméraire est heureux en amour,
Suis-moi...

FRONTIN.

Je m'attendois, monsieur, à ce retour ;
Vous êtes, je le vois, un héros de tendresse.
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux est foiblesse.
Vous sortez en secret de votre garnison
Pour venir à Paris sans aucune raison :
Vous voyez en passant une fille assez belle,
Si l'on veut, et d'abord vous soupirez pour elle.
Vous venez vous loger dans la même maison,
Nourrir par conséquent votre amoureux poison :
Vous voulez aussitôt tâter du mariage,
Tenter je ne sais quoi : mais ces feux de passage
N'ont pas de votre père obtenu l'agrément :
Sa tendresse pour vous en agit librement...

LÉANDRE.

Suis-moi sans répliquer...

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, tigresse?

MARINE.

Eh ! c'est toi qui me fuis...

FRONTIN.

Pour affaire qui presse,
J'obéis à mon maître ; il est désespéré,
Je ne sais quel projet dans sa tête est entré,
Il veut que je le suive ; adieu, duègne inflexible.

SCÈNE IV.

MARINE, *seule*.

Il a, ma foi, raison, je suis une insensible.
Avec quelle rigueur j'ai traité cet amant,
Qu'autrefois j'aurois plaint et servi sûrement!
Je ne me conçois pas : l'hymen le plus bizarre,
Le plus fou, le plus sot, à mes yeux se prépare,
Et je vois de sang-froid que l'on fait le malheur
D'une enfant que j'immole aussi par ma tiédeur.
Je l'aime, et cependant je la vois la victime
D'un père qui s'arroge un droit illégitime.
Non, ne le souffrons pas : osons la garantir
De ce coup qui contr'elle est tout prêt à partir;
Elle a trop de vertu pour n'être pas à plaindre
Dans cet état affreux où l'on veut la contraindre.
Comme je la connois, avec un vieux mari
Elle croiroit devoir n'exister que pour lui.
Cependant j'ai laissé trop avancer l'affaire,
Et pour parer le coup, je ne sais comment faire.
Mais quelqu'un vient, rentrons...

SCÈNE V.

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

La peste, quel minois!
Me voilà pris d'emblée; avançons toutefois.
Ma belle... (car ce nom est le vôtre sans doute)
Vous voyez... Vous voyez mon esprit en déroute;
Je ne puis m'expliquer, tant je suis interdit.

MARINE.

Que voulez-vous? Ici qu'est-ce qui vous conduit?

CRISPIN.

Doucement. Il est vrai que je viens pour un autre,
Mais en fait d'intérêt le plus vif est le nôtre.
Mettons de l'ordre à tout, et commençons par moi.
Je suis pétrifié de tout ce que je voi :
Et pour dire en un mot tout ce qui me transporte,
Je t'aime, mon enfant, ou le diable m'emporte.
Je ne sais d'où tu viens, d'où tu sors, où tu vas;
Mais dès ce moment-ci je m'attache à tes pas,
Et tu me permettras au moins d'être ton ombre.

MARINE.

Le ton est familier.

CRISPIN.

Ton accueil un peu sombre.
Idole de mon cœur, adoucis tes regards,
Vois les miens...

MARINE.

Dis ton nom, ton dessein, où je pars.

CRISPIN.

Attends, ne sais-tu pas ici certaine fille
Que l'on doit marier?...

MARINE.

Oui...

CRISPIN.

Fort jeune et gentille.

MARINE.

Que t'importe?...

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un commerçant,
Que l'on appelle Orgon...

[redacted]

MARINE.

Je la sers.

CRISPIN.

Justement,
Je viens pour t'épouser,..

MARINE.

Parle donc, eh! bélître,
Je te ferai bientôt finir sur mon chapitre.
On ne m'épouse point.

CRISPIN.

Je suis pourtant ton fait.

MARINE.

Finis.... ou....

CRISPIN.

Tu le veux, je suis donc le valet
D'un quidam arrivé pour épouser Dorise.
Ergo, moi je t'épouse... Eh bien! quelle surprise!

MARINE.

Mais on ne l'attendoit au plus tôt que demain.

CRISPIN.

L'amour, comme tu sais, abrège le chemin:
C'est lui qui nous amène...

MARINE, *à part.*

O ciel! que dois-je faire?
Écoute. A tes discours, je vois que tu veux plaire,
Je t'en tiens compte; mais il me faut un portrait.

CRISPIN.

Je te comprends: il faut peindre mon maître en laid.

MARINE.

Non: fais-le tel qu'il est, c'est tout ce que j'exige.

CRISPIN.

Mais songe, mon enfant, à quoi l'honneur m'oblige.

MARINE.

Et l'amour...

CRISPIN.

Il est vrai, cette dette prévaut,
Et je vais l'acquitter : d'abord, son grand défaut
Est de s'aimer lui-même autant qu'un petit-maître,
Veillant sans cesse aux soins de conserver son être.
Il se croit en amour encore dangereux,
Galant, même coquet, quoiqu'il soit assez vieux
Pour devoir renoncer, je pense, au mariage.

MARINE.

Bon...

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides et son âge,
Se croyant jeune encor, quoiqu'on lui sache un fils
Grand comme père et mère, et qui court le pays;
Dupe le plus souvent pour être trop crédule,
Enfin, comme tu vois, un parfait ridicule.
Mais le voici lui-même...

MARINE, *à part.*

Il me vient un projet:
Bien singulier, bien fou, nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, MARINE, CRISPIN.

LÉANDRE.

SAIT-ON mon arrivée? as-tu vu le beau-père?

CRISPIN.

Pas encor.

LÉANDRE.

Comment donc?

[redacted]

MARISE.

Monsieur, point de colère,
On la saura trop tôt...

LÉANDRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

MARISE.

Ah! monsieur, tout va-t-il suivant notre souhait?
Du père, je le sais, vous avez la promesse:
Mais si je connois bien l'esprit de ma maîtresse,
Quoique simple, et n'ayant aucune passion,
Elle aura pour votre âge un peu d'aversion:
Et je crains qu'en voulant lui faire violence,
On ne pousse son cœur à quelque extravagance.

CRISPIN.

La crainte est de bon sens.

LÉANDRE.

Suis-je si fort âgé?
Je sais cent jeunes gens qui n'ont pas l'air que j'ai.

MARISE.

C'est ce qui me surprend, et me donne une idée
Bizarre en apparence, et cependant fondée.

LÉANDRE.

Quelle est-elle?

MARISE.

D'abord, elle paroît un jeu;
Mais, à vous dire vrai, j'y compterois un peu:
Ma maîtresse est bien neuve, et par rapport au père,
Il est si bon, ma foi...

CRISPIN, *à part.*

Quel diantre de mystère?

MARISE.

Plus je vous envisage, et plus j'en suis d'avis.

LÉANDRE.

De quoi donc?

MARINE.

Auriez-vous des enfants?

LÉANDRE.

J'eus un fils,
Qui de robin d'abord, devenu militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiète guère :
Laissons-le, son état excite mon courroux.

MARINE.

Fort bien, mais sous son nom que ne vous offrez-vous?
Fait comme vous voilà, frais encore et l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est-là l'essentiel : vous concevez fort bien,
Soit désir du couvent, soit larmes, soit prière,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son père.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits,
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix.
Comme elle n'aime rien, la réussite est sûre :
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.

LÉANDRE.

Ton projet me plaît fort : je voudrois le tenter.

MARINE.

C'est que vous pourrez plaire et vous faire écouter;
Au lieu que sous l'habit, la qualité de père,
Vous vous feriez haïr : pardon, je suis sincère;
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens.
A leurs yeux prévenus les pères ont cent ans :
C'est le nom qui fait tout; ne vous faites connoître
Qu'en qualité de fils, vous passerez pour l'être.

[redacted]

LÉANDRE.

Tu crois...

MARINE.

Si je le crois? vous en avez tout l'air.
Par quelques petits soins il faudra vous aider;
Avoir une coiffure un peu plus élégante,
Un peu plus d'art, et tout passera notre attente.
Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris?
Nos tendres Adonis, en naissant, sont flétris.
La sottise, l'habit, affichent la jeunesse;
Mais tout, à cela près, annonce la vieillesse.

CRISPIN, *bas.*

La friponne, je crois, veut se moquer de lui.

LÉANDRE.

Faisons plus...

MARINE.

Oui, je veux vous servir aujourd'hui.
Souffrez la liberté qu'avec vous j'ose prendre,
Mais je me sens pour vous l'amitié la plus tendre.

LÉANDRE.

Tu n'obligeras pas, je t'assure, un ingrat.

MARINE.

Ne jugez pas de moi, monsieur, par mon état.
Je sers sans intérêt.

CRISPIN.

L'honnête conscience!

LÉANDRE.

Je dis donc, pour fixer encor la vraisemblance,
Qu'il faudra que j'apporte une lettre...

MARINE.

De vous,
Où vous proposerez votre fils pour époux :

LÉANDRE.

Ajoutant que quelque maladie
De me remarier éloigne toute envie :
Orgon d'un pareil tour ne peut se défier,
Voyant mon écriture, à moins d'être sorcier :
Pour autre que mon fils il ne sauroit me prendre ;
Sauf à me démasquer quand je serois son gendre.

MARINE.

Que d'esprit! il n'est rien de mieux imaginé.

LÉANDRE.

Oui, je franchis le pas, j'y suis déterminé ;
Mais tu me serviras auprès de ta maîtresse ?

MARINE.

Allez, tout est à vous, mon zèle et mon adresse.

LÉANDRE.

Je vais tout préparer, et je reviens à toi.

CRISPIN.

Aussi jeune, aussi frais, aussi galant que moi.

SCÈNE VII.

MARINE, *seule.*

Quelle dupe ! ma foi. Pour certaines personnes,
Quand on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
Je puis déja compter que l'hymen préparé,
S'il n'est rompu, sera tout au moins différé.
Or voyons maintenant ce qui nous reste à faire,
Afin qu'à notre Orgon ce sot ne puisse plaire :
Contrarier son choix, et blâmer son projet,
Moyen sûr de venir à ce premier objet :
Interroger encor le cœur de ma maîtresse,
Peindre du jeune amant les traits et la tendresse,

[redacted]

Les aboucher ensemble en secret un instant?
C'est l'article second et le plus important.
Mais on vient, taisons-nous...

SCÈNE VIII.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Oui, c'est dans la vieillesse
Qu'on trouve des douceurs de la plus sage espèce;
L'époux à qui demain tu dois donner ton cœur,
A tout ce qu'il te faut pour faire ton bonheur.
Je le connus jadis : il doit avoir mon âge;
Il est par conséquent aussi prudent que sage :
Ses traits de mon esprit sont assez effacés;
Mais il n'étoit pas mal, et ce doit être assez.
C'est la raison qui met la paix dans un ménage,
Et la raison n'est pas aux époux de ton âge;
Tu n'aurois, en un mot, jamais pu mieux choisir.

DORISE.

Je ne refuse pas, mon père, d'obéir;
Mais le rapport d'humeurs n'est-il pas nécessaire?

ORGON.

Bon! le rapport d'humeurs, jargon, pure chimère.
Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux;
Douce comme on te voit...

MARINE.

Mais, monsieur...

ORGON.

Taisez-vous.

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractère.
Mais, dites-moi, monsieur, quand sa défunte mère

Eut été votre femme un mois ou deux au plus,
Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus?
Vous nous avez compté qu'avant que d'être femme,
Elle sembloit avoir d'autres mœurs, une autre âme.
Eh! ne sait-on pas bien que l'hymen change tout?
Le moyen qu'un mari nous attache, et surtout
Quand on le prend ainsi sans choix et sans tendresse!
Y pensez-vous, monsieur, d'immoler ma maîtresse
Au projet le plus fou qui jamais ait été?
C'est unir, comme on dit, la mort à la santé.
C'est projeter enfin une action inique,
Et qui mériteroit, en bonne politique,
Une correction...

ORGON.

As-tu dit?

MARINE.

C'est selon;
Oui, si vous vous rendez; si vous persistez, non.
J'ai cent choses à dire...

ORGON.

Et moi rien à répondre,
Qu'un seul mot, qui suffit, je crois, pour te confondre.
La dispute m'ennuie, et d'ailleurs ma santé
Ne veut pas que je parle avec vivacité.
Tu me permettras donc d'être un peu laconique,
Et sans aller chercher des fleurs de rhétorique.
Disposez-vous, Dorise, à donner votre main
A l'ami que j'attends pour vous dès demain.

SCÈNE IX.

DORISE, MARINE.

MARINE.

Si je pouvois vous croire assez fine, assez sage,
Pour chercher en ceci l'espoir d'un prompt veuvage
Ou votre liberté, je dirois : c'est bien fait.
Plus l'époux sera vieux, plus il est notre fait;
On ne peut trop payer un bien de cette espèce.
Mais vous dont la conduite est sans art, sans finesse,
Vous à qui d'être fille ou veuve est fort égal,
Pourquoi laisser conclure un hymen si fatal,
Tandis qu'un cavalier, jeune, galant, aimable,
Vous aime, vous adore? un hymen effroyable
Fera votre malheur et le sien à la fois.

DORISE.

Marine, que dis-tu?

MARINE.

Je dis ce que je vois.
Je sais de par le monde un homme qui soupire,
Plein d'un amour secret, qui pour vous le déchire;
Son valet à l'instant vient de m'en informer.
Ah! c'étoit-là l'époux qui devoit vous charmer.
(*A part.*)
Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence?

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine, il n'est plus d'espérance
Pour cet homme qui m'aime, et n'a pu s'expliquer.
Je dois tout à mon père, et ne puis lui manquer:
C'en est fait... L'as-tu vu, cet amant?

MARINE.

Pas encore,

Je ne l'ai qu'entrevu....

DORISE.

D'où sais-tu qu'il m'adore,
Qu'il est jeune, charmant ? Pourquoi donc m'abuser ?
À t'écouter aussi devrois-je m'amuser ?

MARINE.

Eh bien ! donnez les mains à ce beau mariage,
Votre amant en mourra ; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur.

DORISE.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions et par vos faussetés :
D'où peut-elle savoir qu'il mourra ?...

MARINE.

Je devine.
Il mourra, c'est la règle...

DORISE.

Ah ! taisez-vous, Marine.

MARINE.

Il est un sûr moyen de conserver ses jours...

DORISE.

Il en est un aussi d'[illegible] discours ;
[illegible]

[illegible] elle-même ?
[illegible] extrême,
[illegible]
[illegible]
[illegible] arrive,

SCÈNE X.

LÉANDRE PÈRE, *en militaire*; MARINE, CRISPIN.

MARINE.

COMMENT donc, déja prêt?...

LÉANDRE.

Rien n'étoit plus aisé,
Plus court; qu'en penses-tu? suis-je bien déguisé?

MARINE.

A ravir! j'ai bien vu des héros en peinture,
Mais aucun d'eux, ma foi, n'avoit votre figure;
Vous gagnerez Dorise indubitablement.
Le sexe a pour l'épée un si tendre penchant!
Un cœur auprès de qui vainement on s'épuise,
Est pour un militaire une place conquise.
Paroît-il? l'ennemi fuit d'abord, on le joint,
Il tremble, il capitule, il débat quelque point,
On le presse; et bientôt il se plaît à se rendre,
La plus mince bicoque est moins aisée à prendre;
C'est une vérité sans appel : cependant
Il pourroit arriver que de son sentiment
Le père un peu jaloux vous fût un peu contraire.
Mais, comme nous disions, l'important de l'affaire
Est d'avoir ma maîtresse, et de gagner son cœur.
Ainsi gardez-vous bien de prendre quelqu'humeur.
Supposez que le père, ami de la vieillesse,
Aille vous chicaner sur un peu de jeunesse,
Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LÉANDRE.

Va, je fonde sur toi mon plus solide espoir.

SCÈNE XI.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Cette fille est charmante, et je prendrai soin d'elle.
Que de vivacité, que d'esprit et de zèle!

CRISPIN.

Je l'adore, monsieur...

LÉANDRE.

Le sot. Souviens-toi bien
De ce que je t'ai dit, et ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Oh! non : vous êtes vous, et cependant sans l'être.

LÉANDRE.

Quel galimatias! je suis fils de ton maître.

CRISPIN.

Et le père à la fois...

LÉANDRE.

Le traître! le butor!
Je suis Léandre fils, te le dirai-je encor?

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois, il faudra que j'en rie.
Je vais bien me donner ici la comédie;
A cinquante ans et plus, avec des cheveux gris,
Vouloir se dire jeune et passer pour son fils!
Qui diantre le croira?...

LÉANDRE.

Tout le monde, j'espère.

CRISPIN.

Des aveugles au plus...

[redacted]

LÉANDRE.

Voudrois-tu bien te taire?

CRISPIN.

Mais si monsieur Orgon se rappeloit vos traits...

LÉANDRE.

Cela ne se peut pas...

CRISPIN.

Mais par hasard?...

LÉANDRE.

Oh! mais...
Je suis certain que non; trente bonnes années
Sans que l'on se soit vu, détruisent les idées;
Je ne puis rappeler sa figure à mes yeux,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux?

CRISPIN.

Non; ce que je voudrois, c'est que dans cette ville
Votre fils eût, monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît...

LÉANDRE.

Oses-tu nommer ce libertin?
J'ai trouvé le secret de punir mon coquin;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif!
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif!

LÉANDRE.

C'est le père, je crois...

CRISPIN.

Allons, ferme, courage:
Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge.

Pour paroître plus jeune, extravaguez plutôt.
Quelle lenteur ! déja vous êtes en défaut.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

ORGON.

Qui me demande ici ? Messieurs, qui vous amène ?

CRISPIN.

Monsieur, nous descendons du carrosse du Maine.

ORGON.

J'en attends un ami, ne l'auriez-vous pas vu ?
Vient-il ? ne vient-il pas ? vous seroit-il connu ?
Venez-vous de sa part ?...

CRISPIN, *bas.*

Faites parler la lettre.

LÉANDRE.

Voyez ce mot d'écrit que je dois vous remettre,
Il contient le sujet qui me conduit ici.

ORGON.

(Il lit.)

Pourquoi donc m'écrit-il ? « Mon vieux et cher ami,
« Tu m'avois proposé ta fille pour épouse ;
« Mais d'un si grand bonheur la fortune jalouse
« De mille maux cruels m'a fait sentir le poids ;
« Peut-être je t'écris pour la dernière fois.

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire malade ;
Croyez-le...

ORGON.

Qu'a-t-il donc ?



CRISPIN.

C'est bien une autre aubade.
A son âge, monsieur, vous le croyez sensé;
Non. Tout à coup un jour son cerveau renversé,
Ses fibres, sa raison perdant leur harmonie,
Il fut saisi d'un mal qu'on appelle folie.

ORGON.

Comment donc?...

CRISPIN.

Oui, monsieur, il est fou, demandez.
J'avois cru quelque temps mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait...

LÉANDRE, *à part.*

Quand finiras-tu, traître?

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon maître,
Il en sait là-dessus plus que moi...

ORGON.

Je le plains.
Pauvre ami!

CRISPIN.

Poursuivez, vous verrez ses desseins.

ORGON, *continuant de lire.*

« Conserve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille,
« Mon fils l'officier peut épouser ta fille.
Je suis son serviteur; son fils n'est point mon fait,
C'est quelque libertin...

LÉANDRE.

Achevez, s'il vous plaît.

ORGON.

« Ma lettre par ce fils te doit être remise.

« Il est digne en tout point de l'aimable Dorise ;
« Économe, prudent, et d'un esprit rassis.

CRISPIN.

Ce père-là, monsieur, connoît très bien son fils.

LÉANDRE.

Les pères sont suspects en pareille matière.

ORGON.

Vous êtes donc ce fils, ce si beau caractère ?

LÉANDRE.

Vous pourrez l'éprouver.

ORGON.

Votre père est un sot.

CRISPIN.

Beau début...

ORGON.

Un refus, monsieur, est votre lot.

LÉANDRE.

Je comptois mériter de remplacer mon père.

ORGON.

Mais ma fille n'est pas un bien héréditaire ;
Je prétends lui donner un vieillard pour époux.

LÉANDRE.

Mais, monsieur, son avis là-dessus l'avez-vous ?

ORGON.

Je saurai l'obtenir ; eh ! s'il vous plaît, votre âge ?

CRISPIN.

Oh ! l'âge n'y fait rien quand on sait être sage ;
Je réponds pour monsieur ; quelque jeune qu'il soit,
Son esprit est tranquille : et son cœur ne conçoit
Ni désir violent, ni transport de jeunesse ;
Il a jusqu'aux vertus de la sage vieillesse :

Par exemple, économe à passer en maint lieu,
Chez de mauvais plaisants, pour un fesse-mathieu.

LÉANDRE, *bas.*

Te tairas-tu?

CRISPIN, *bas.*

Laissez, on sait ce qu'on doit dire.
Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles et coûteux?
Non, c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard; en un mot, si vous doublez son âge,
Son père n'en sait pas là-dessus davantage:
C'est un autre lui-même.

ORGON.

Il lui ressemble assez.

CRISPIN.

Traits pour traits...

ORGON.

En effet.

CRISPIN.

Vous vous y connoissez,
Qui vous attrapera doit être passé maître:
Allons, en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards.

ORGON.

Point du tout, je serai là-dessus sans égards.
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande ville;
On n'y déteste pas partout les jeunes gens;
Mais pour gendre, monsieur, je n'en veux point céans.
Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge;
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,

A qui je préférois votre père en ami;
Je vais conclure ailleurs, et c'est tant pis pour lui.
Vous serez de la noce...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

CRISPIN.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

LÉANDRE.

Loger chez lui d'abord, voir sa fille, et lui plaire.

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LÉANDRE.

Dorise pour mon fils pourra me prendre aussi;
Tu vois dans le panneau comme a donné le père.

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la chimère.

FIN DU PREMIER ACTE.

[redacted]

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉANDRE FILS, *en vieillard*, FRONTIN.

FRONTIN.

L'AMOUR est un vrai fou! peut-on bien sensément
Se déguiser, monsieur, aussi bizarrement?
Enfin vous le voulez, et je vous laisse faire.

LÉANDRE.

Je pourrai voir Dorise, et peut-être lui plaire;
Laisse-moi cet espoir...

FRONTIN.

Vous êtes entêté,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.

SCÈNE II.

LÉANDRE FILS, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

HEM... Frontin, avec moi tu lâches bientôt prise.
Quoi! déja cet amour...

FRONTIN.

Quel amour?

MARINE.

Pour Dorise.
Qu'est devenu ton maître?

FRONTIN.

Il est devenu fou.

MARINE.

Fou?

FRONTIN.

Mais fou décidé.

MARINE.

Comment donc, et par où?

FRONTIN.

Tiens, ma chère, c'est lui qu'ici je te présente;
La mascarade est-elle assez extravagante?

MARINE.

De cet état cruel pourquoi suis-je témoin?
Frontin, de son amour je voulois prendre soin,
Et je me reprochois avec toi ma conduite.

LÉANDRE.

Que dites-vous, ô ciel! quand ma flamme réduite
A ce déguisement, inspiré par l'amour,
Quand prêt à me servir d'un bizarre détour,
Je vais montrer aux yeux de Dorise déçue
Les tendres sentiments dont mon âme est émue,
Marine à me servir auroit quelque penchant?

MARINE.

Mais il ne parle pas comme un extravagant;
Il n'est donc pas si fou?...

LÉANDRE.

Comment donc? Qu'est-ce à dire?

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

MARINE.

Je vois que tu veux rire.
Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un amant.



LÉANDRE.

En ce cas, pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me déguise;
Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien,
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée;
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit et reviens à l'instant.

MARINE.

Mais... quitter cet habit... attendez un moment...
Cette ruse est toujours très bonne pour le père,
C'est lui qu'il faut gagner... Oui... plus je considère...
A merveille... Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les vieillards; mais sa crédulité,
Mon adresse surtout, nous tirera d'affaire.

LÉANDRE.

Quelle reconnoissance!

FRONTIN.

Ah! quant à son salaire,
Je vous acquitterai; qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux médecin.

LÉANDRE.

Mais, Marine, j'ignore à fond la médecine.

MARINE.

Qu'importe? on dit des mots, et l'auditeur devine.
Croyez l'être vous-même, et chacun le croira.
J'en sais cent qui, pour l'être, ont au plus cet art-là.
Parmi tous les époux promis à ma maîtresse,
Nous n'en avons point eu, je crois, de cette espèce;
Nouveauté, premier piège. Un second, et le bon,
C'est que depuis un temps notre monsieur Orgon

De sa santé se fait une étude profonde,
Et pour cela cet art nous vient le mieux du monde.
Je veux faire de vous un habile homme. Enfin
Ma fable est toute prête, et nous verrons la fin.
Pour Dorise, parlez en amant de votre âge,
Et forcez la nature à percer le nuage.
Comme on ne sait encor ce qu'elle aime, parlez,
Pressez; que vos regards, vos soupirs redoublés,
Vos discours, en un mot, aillent chercher son âme,
Y porter l'embarras, et bientôt votre flamme...
Toi qu'on peut avoir vu, sors vite, allons, dehors.
Tu ne nous sers à rien.

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

MARINE.

J'entends le père, il faut qu'ici je le prévienne;
Cachez-vous ici-près jusqu'à ce que je vienne
Vous dire le moment propice à vous montrer;
Je ne serai pas longue à le bien préparer.
Moi je conduis la barque, et vogue la galère.

SCÈNE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

MALGRÉ les sentiments qui m'attachent au père,
J'ai très bien fait d'avoir remercié le fils;
J'ai parlé comme il faut, et je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche sa valise :
Il pourroit l'y laisser; il pense que Dorise,
Sur son compte, sera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir. Que fais-tu donc là, toi?

MARINE.

Je rêve...

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure !
Moi qui vous aime.

ORGON.

Eh bien ! ma dernière aventure,
Qu'en dis-tu ? Tu croyois que, suivant tes avis,
Le père me manquant, j'accepterois le fils.
Non, non, à mon projet je tiendrai, quoi qu'on dise,
Et ce beau jouvenceau n'est point fait pour Dorise.
Je m'embarrasse peu de ton opinion ;
Car il est honoré de ta protection :
Les fils auprès de toi valent mieux que les pères ;
Tantôt tu m'as si bien établi tes chimères
Devant ma fille même ; heureusement pour moi,
Que sa docilité la retient sous ma loi :
Tu veux me la gâter...

MARINE.

Qui, moi ! je le confesse,
Je penchois ce matin un peu pour la jeunesse :
Mais j'ai changé, ma foi, monsieur, du noir au blanc,
Et je lui verrois prendre un vieillard à présent,
Sans vous en dire un mot ; et tenez au contraire,
Un médecin fameux, presque sexagénaire,
Cet illustre étranger que l'on vante si fort...

ORGON.

Ce médecin anglois ?

MARINE.

Oui.

ORGON.

Monsieur de Clinfort;
Cet homme d'un si rare et si parfait mérite,
Que je cherche partout.

MARINE.

J'ai reçu sa visite;
De ma jeune maîtresse amoureux à l'excès,
Auprès d'elle il vouloit obtenir un accès,
Et je l'aurois servi du meilleur de mon âme,
Si je n'avois de vous craint quelque nouveau blâme.

ORGON.

Cet homme-là, Marine, est unique en son art:
Tempérament, humeurs, il voit tout d'un regard.

MARINE.

C'est un aigle en science, et cependant modeste.

ORGON.

On me l'a dit très riche, et je le crois.

MARINE.

La peste!
Il fait de l'or, mais chut, il a d'autres secrets
Plus utiles encor, plus rares, plus parfaits;
Avec certaines eaux qu'il compose lui-même,
Il vous fait vivre un homme un siècle, au-delà même:
Il en est bien la preuve; à cinquante et six ans,
On lui voit les couleurs, les yeux des jeunes gens.

ORGON

Comment donc, et pourquoi ne pas servir sa flamme!

MARINE.

Fi donc! d'un médecin ma maîtresse être femme!
Tous ces gens-là, monsieur, à l'intérêt soumis,
Haïssent la santé jusque chez leurs amis:
Elle n'en voudroit point...

[redacted]

ORGON.

Que m'importe Dorise?
Je le prendrois pour moi.

MARINE.

N'est-elle pas promise
A ce sot arrivant? En vérité c'est lui
Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

ORGON.

Il n'aura pas ma fille.

MARINE.

En ami de son père,
Vous la lui donnerez, et vous ne pouvez guère...

ORGON.

Je t'assure que non; et je délibérois
Qui de mes vieux amis tantôt je choisirois:
Car je veux au plus tôt finir ce mariage.
Ce beau fils de famille a projeté, je gage,
D'avoir avec Dorise un entretien secret,
Et de gagner son cœur, pour nuire à mon projet;
Mais j'aurai le plaisir, en terminant l'affaire,
De bien berner un fat qui ne sauroit me plaire.
D'abord sur Alcidon j'avois jeté les yeux;
Mais, je te l'avouerai, ton parti me plaît mieux,
Marine; un médecin se préfère à tout autre:
S'il ne revenoit plus?

MARINE.

Quelle erreur est la vôtre?
Il aime...

ORGON.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien!... Il reviendra cent fois.

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve notre choix;
Un médecin pareil est un trésor, Marine.
Je braverois dès-lors la vieillesse assassine.

MARINE.

Si c'étoit lui, monsieur? j'entends quelqu'un.

ORGON.

Va voir :

Dorise aime son père, et c'est là mon espoir.
Cette fille pourtant a du bon, et je l'aime.

SCÈNE IV.

ORGON, LÉANDRE FILS, MARINE.

LÉANDRE, *bas.*

Songe à me seconder...

MARINE, *bas.*

Songez bien à vous-même.

(Haut, à Orgon.)
C'étoit lui justement....

LÉANDRE.

Excusez-moi, monsieur,
Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :
Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre.

ORGON.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre;
On vous connoît, monsieur, de réputation,
Pour un homme divin dans sa profession.

LÉANDRE.

Hélas! on est toujours homme par sa foiblesse :
Quel remède mon art a-t-il pour la tendresse?
Aucun : et s'opposer à mes désirs pressants,

[redacted]

C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.
Je sais que ces transports sont peu faits pour mon âge;
Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage :
Vains efforts ! mon amour s'est accru de moitié.
Ah ! monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié?
En faveur de l'amour secourez la vieillesse.

ORGON, *à Marine.*

Ah ! que pour lui, Marine, il m'émeut, m'intéresse!

MARINE.

Je suis tout comme vous.

ORGON.

Tout ce que l'on m'a dit
Du savoir de monsieur, et de son grand esprit,
Me le fait estimer autant que son langage.
Comment ! on dit, monsieur, que vous avez l'usage
D'une eau qui dans nos corps conserve la santé.

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, monsieur, la vérité ;
Et le prendriez-vous pour un sexagénaire ?
La voix, les yeux, le teint, tout vous dit le contraire :
Je prendrai quelques jours de cette eau, sur ma foi.

ORGON.

Je voudrois qu'il en fît une épreuve sur moi.

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez pour gendre.

ORGON.

Ces secrets-là, monsieur, ne peuvent se comprendre.

MARINE.

Bagatelle...

LÉANDRE.

Sans doute. Il est dans chaque corps
Un principe de vie, âme de leurs ressorts.

MARINE.

Vous l'entendez...

ORGON.

Un peu.

LÉANDRE.

Ce principe de vie,
D'une fleur, par exemple, il faut que la chimie
Aille le déterrer, l'extraire par son art :
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

ORGON.

Oh ! je voudrois qu'il fût entendu de Dorise!

LÉANDRE.

Je dis plus : telle plante a par les lois du sort
Dix ans à vivre ; eh bien ! par un chimique effort,
Je soustrais de son sein ces dix ans-là de vie ;
Le calcul est facile : à tel qui me supplie
De lui donner dix ans, cette plante suffit ;
Tel en demande vingt, une autre les fournit :
J'ai tout cela, monsieur, par classe dans ma tête.

ORGON.

Que de vivre avec vous je me fais grande fête!
Vous connoissez encore, à ce qu'on dit, des gens
L'humeur, le caractère...

LÉANDRE.

Ah ! c'est de mes talents
Le plus simple, monsieur, et le plus inutile :
Je vois bien que chez vous règne une humeur facile ;
Que vous êtes léger, quelquefois inégal,
Crédule, plein d'honneur...

MARINE.

Hem ! vous peint-il si mal?

[redacted]

ORGON.

Il ne ment pas d'un mot.

LÉANDRE.

Je n'ai vu votre fille
Que deux fois tout au plus; mais dans votre famille
Vous trouveriez à peine une si douce humeur.

ORGON.

Eh! Marine, monsieur...

LÉANDRE.

Oh! je la sais par cœur.

MARINE, *bas.*

Auroit-il l'impudence...

LÉANDRE.

Elle est fille très fine,
Pleine d'esprit, adroite, et quelquefois mutine;
Fille enrageant de l'être...

MARINE.

Alte-là, s'il vous plaît.

ORGON.

Oh! parbleu! voilà bien à chacun son portrait:
Il m'enchante; un mortel, sans se donner au diable,
Peut-il en tant savoir? Vous êtes admirable.

LÉANDRE.

A quoi sert tout cela, si mon âge déplaît?

ORGON.

Il vous sert au contraire, ainsi qu'à mon projet:
Vous ne savez donc pas que je hais la jeunesse,
Et que je ne connois de talents, de sagesse
Que chez les anciens, que chez les vieilles gens?
Il faut pour toute chose être de notre temps.
t plus aux mœurs ni règles, ni scrupules;

Ceux qui nous ont suivis sont pleins de ridicules,
Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

LÉANDRE.

On ne peut pas mieux dire et penser là-dessus.

ORGON.

Enfin vous me plaisez, et je vous prends pour gendre;
Oui, vous seul à ma fille avez droit de prétendre;
Je vais vous la chercher, et reviens à l'instant;
Tâche de l'amuser, Marine, en attendant.

SCÈNE V.

LÉANDRE FILS, MARINE.

MARINE.

Et d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille;
Le principe de vie a flatté son oreille;
Moi-même j'ai pensé croire en vous écoutant,
Qu'en effet vous aviez ce secret important:
Comme vous en parliez!

LÉANDRE.

Sans pourtant me comprendre.

MARINE.

En vérité?

LÉANDRE.

D'honneur.

MARINE.

Moi, je croyois l'entendre,
Et voilà ce que font ces grands diables de mots;
Ils ne manquent jamais de convaincre les sots.

LÉANDRE.

Quoique jusqu'à présent la fortune nous rie,
J'ai honte d'employer la charlatanerie:

[redacted]

Nous nous jouons tous deux d'un homme simple et bon,
Du père de Dorise, un galant homme...

MARINE.

Bon !

LÉANDRE.

A quelle fausseté ma tendresse m'embarque !

MARINE.

Il est bien temps, ma foi, d'en faire la remarque :
Voulez-vous vous dédire? il m'en vient le dessein.

LÉANDRE.

Ah ! je perdrois Dorise...

MARINE.

Allons donc notre train :
Il n'est plus question que de voir ma maîtresse.

LÉANDRE.

Tu veux que je dérobe à ses yeux ma jeunesse.

MARINE.

Oui... Si nous la trompons, c'est agréablement ;
Tâchez d'en triompher sous ce déguisement ;
La gloire en est plus grande, et sans nous compromettre,
Aux ordres paternels laissons-la se soumettre.
La mettant du secret, il faut vaincre son cœur ;
Et qui nous répondra d'en chasser la froideur?
Et puis je tremblerois, l'eussiez-vous attendrie,
Qu'elle ne découvrît notre supercherie :
Elle tromper son père? Il n'y faut pas compter ;
Elle iroit malgré nous peut-être tout conter :
Au lieu que vous vît-elle avec indifférence,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance ;
Vous vous ferez aimer quand vous serez époux.

LÉANDRE.

De l'être comme amant je serois plus jaloux.

MARINE.

Et laissez là, monsieur, votre délicatesse.

LÉANDRE.

Je l'en aimerois moins...

MARINE.

Chut, je vois ma maîtresse :
De l'amour, des transports ; allons, songez à vous.

SCÈNE VI.

ORGON, DORISE, LÉANDRE fils, MARINE.

ORGON.

Oui, ma fille, ce soir il faut prendre un époux ;
L'ami que j'attendois me rendant ma parole,
Il n'y faut plus penser : mais, ce qui m'en console,
Tout se répare au mieux. Ah ! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité,
De cet homme divin tu deviendras la femme ;
Il a pour tes appas la plus ardente flamme ;
Il a l'âge requis pour faire ton bonheur :
Consulte là-dessus mes désirs et ton cœur,
Je te laisse...

MARINE, *à Léandre.*

Usons bien, monsieur, du tête-à-tête.

SCÈNE VII.

DORISE, LÉANDRE fils, MARINE.

LÉANDRE.

On vous offre, Dorise, une triste conquête,
Et je sais que formant d'inutiles désirs,
Un vieillard tel que moi doit perdre ses soupirs ;
Je sens que mon projet est hardi, téméraire ;
Qu'il falloit, vous aimant, savoir du moins me taire :

A quel âge l'amour connoît-il la raison !
Je n'ai pu dissiper des feux hors de saison.

DORISE.

Marine, à ce discours je ne sais que lui dire ;
Il m'embarrasse.

MARINE.

Et moi, madame, il me fait rire.

LÉANDRE.

Je vous aime, Dorise, et de la vive ardeur
Qui se fait ressentir dans le plus jeune cœur :
Oui, j'en nourris pour vous tout le feu dans mon âme ;
Ce que l'âge pourroit enlever à ma flamme
De désirs, de transports, et de vivacité,
M'est rendu par vos yeux et par votre beauté ;
Et dans ma passion, tant je la sens extrême,
Je crois qu'on n'aime point autant que je vous aime.

DORISE, *à Marine.*

Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions !...
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons...
Mais... regarde ses yeux...

MARINE.

Vraiment, il lorgne encore ;
Tenez, tenez, de feux sa face se colore ;
Il se ragaillardit. Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux ?

DORISE.

Marine...

LÉANDRE.

Ah ! c'est ce dieu qui me soutient, m'inspire ;
De ses charmants effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur ;

Et pourquoi dans le vôtre hésite-t-il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore ?
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort ;
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort.
Sans le fard de l'amour par qui tout s'apprécie,
Les grâces sont sans force, et la beauté sans vie.
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.
Vous ne répondez point ; c'en est donc fait, Dorise ?
Je vous suis odieux, parlez avec franchise.
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans ;
Faites tomber sur moi les mépris offensants,
Je les ai mérités...

DORISE.

Mais est-on méprisable
Pour vanter son ardeur quand elle est véritable ?
Vous ne connoissez pas ma façon de penser,
Vous auriez moins sujet de vous embarrasser.
La jeunesse est, dit-on, quelquefois imprudente,
Orgueilleuse, légère, étourdie, inconstante.

MARINE, *bas.*

Le beau petit portrait qu'on lui fait à son nez.

LÉANDRE.

Quel espoir vous portez à mes sens étonnés !
Quoi ! mon âge n'a rien que le vôtre haïsse ?
Ah ! votre cœur est loin encor de l'artifice :
Vous ne me trompez pas, je puis compter sur vous.
Quoi ! je pourrois un jour devenir votre époux ?

DORISE.

Monsieur, [illegible] dans mon caractère :
[illegible] ucher mon père,

Et qu'il croit que votre âge est fait pour mon bonheur,
Son goût à cet égard est celui de mon cœur.

LÉANDRE, *à part.*

Ah ciel ! je suis perdu, si je me fais connoître :
Respectons des vertus qui m'aideront peut-être.
(*Haut.*)
Dorise, ce discours a flatté mon amour,
Vous me voyez troublé par l'espoir du retour.
(*Il tombe à ses genoux.*)

DORISE.

Levez-vous, levez-vous.

MARINE.

Peste, qu'il est agile !

LÉANDRE.

Belle Dorise, hélas ! quel seroit mon asile,
Ma consolation, si vous me haïssiez ?
Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grâce, et décidez vous-même,
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême :
Dites un mot...

DORISE.

Je crois vous l'avoir dit, monsieur :
C'est de mon père seul qu'on obtiendra mon cœur ;
Sa moindre volonté fut toujours mon oracle.

LÉANDRE.

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle,
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi :
Je puis donc espérer, et perdre tout effroi.
Grands dieux ! quelle est ma joie, et combien ma tendresse
S'accroît par cet espoir !... je suis dans une ivresse...

MARINE.

Là, ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens ?

LÉANDRE.

Ah ! l'amour [illegible] et mon cœur et mes sens,
Et devoir se partage à l'aimable Dorise.

MARINE.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise.
(Bas.)
C'est assez.

LÉANDRE.

Je vous quitte, et c'est avec regret ;
Souvenez-vous du moins qu'attendant mon arrêt,
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre père.

MARINE, bas, à Léandre.

Bien...

SCÈNE VIII.

DORISE, MARINE.

MARINE, à part.

Voyons sur son cœur ce que la ruse opère.
(Haut.)
Ma foi, c'est fort bien fait ! si donc ! les jeunes gens
Sont légers, [illegible] impudents.
Je n'ai pu [illegible] contredire :
Je me suis [illegible] l'en rire.
La chose [illegible]ment,
Et [illegible]
Mais [illegible]





DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu, Marine?

MARINE.

Mais je ne sais pourquoi...

DORISE.

(*Bas.*)

Pourquoi? Je le devine.

MARINE.

Il est si jeune...

DORISE.

Eh bien?...

MARINE.

Eh bien! n'a-t-il pas tort?
Il faut un âge mur, et j'en tombe d'accord.
Je ne suis plus pour lui; peut-être il vous oublie:
Et si vous m'en croyez, il n'aura plus l'envie
Ni même le pouvoir de revenir à vous.
On vient de vous laisser le choix de votre époux;
C'est vous venger de lui, que d'en choisir un autre.

DORISE.

Non, je n'en ferai rien...

MARINE.

Quel discours est le vôtre?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime...

MARINE.

Et mais, sûre, pourquoi?

DORISE.

[illegible]

MARINE.

[illegible]... à vous?...

DORISE.

A moi...

MARINE.

Vous l'avez vu?...

DORISE.

Sans doute, il m'a peint sa tendresse
D'une vivacité, d'un transport, d'une ivresse!
Je ne connoissois pas cent choses avant lui.
Ah! Marine, mon cœur s'est ouvert aujourd'hui.

MARINE.

Je tombe de mon haut. Expliquez-vous de grâce,
Car je vois quelque chose en ceci qui me passe;
L'inconnu, dites-vous, vous a parlé d'amour?

DORISE.

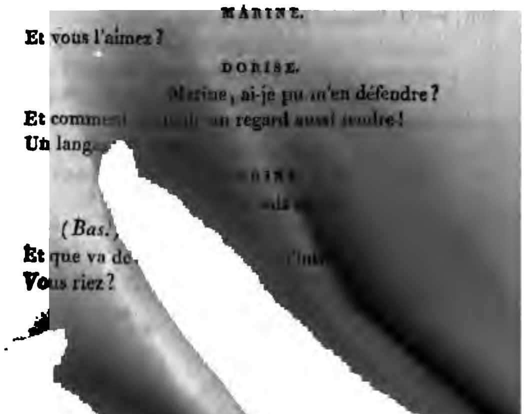
Oui, Marine...

MARINE.

Comment, ce jour même?

DORISE.

Ce jour.



MARINE.

Et vous l'aimez?

DORISE.

Marine, ai-je pu m'en défendre?
Et comment [illegible] un regard aussi tendre!
Un lang[illegible]

[illegible]

(Bas.) [illegible]
Et que va de[illegible]
Vous riez?



DORISE.

Oui, je ris d'embarrasser Marine,
Elle qui passe ici pour adroite et pour fine.

MARINE.

Et moi je ne ris point, et voudrois bien savoir
Quand ce nouvel amant a pu vous venir voir ;
Car je vous avertis que ce n'est pas le même
Pour qui je vous parlois...

DORISE.

Tu te trompes, et même
Je n'ai vu cet amant si tendre qu'avec toi.
Tu pourrois en agir autrement avec moi,
Et je crois que d'abord je devois être instruite.

MARINE.

De quoi parlez-vous donc ici ?...

DORISE.

De ta conduite,
Je vois bien que mon père a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art :
Mais pouvois-tu penser que sottement déçue,
Une si forte erreur ne frappât point ma vue ?
Le cœur se trompe-t-il à ce qu'il doit aimer ?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait su me charmer ;
Ta gaîté, tes propos, ses regards, son langage,
Mon trouble, tout enfin détruisoit ton ouvrage.
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui,
[illegible] l'inconnu pour qui tu parlois aujourd'hui.
[illegible]...

MARINE.

[illegible]'en serois pas crue :

Mais, dites-moi, pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens? comment? à quel propos?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie?

DORISE.

Celle de le punir de sa supercherie.

MARINE.

O nature! à cet âge, et dès le premier pas,
Conter à son amant ce qu'on ne pense pas;
Démêler d'un coup d'œil un pareil stratagème.
En voir tous les ressorts, et me jouer moi-même:
Vous irez loin un jour, et j'en suis caution.

DORISE.

Oh! j'ai bien dans l'esprit une autre opinion.

MARINE.

Quelle est-elle?...

DORISE.

Ce fils qu'a refusé mon père...

MARINE.

Eh bien?...

DORISE.

Plus je l'entends, plus je le considère...

MARINE.

Après?...

DORISE.

Il doit avoir un père bien âgé.

MARINE.

Dussé-je en vous manquant recevoir mon congé,
Je vous embrasserai: c'est le vieillard lui-même,
Dont mettant à profit le ridicule extrême,
J'ai trouvé le secret d'arrêter le bonheur;
Et vous, et votre père, il vous croit dans l'erreur.
Feignez de l'écouter, et de vous y méprendre,



En le laissant aller, et sans pourtant vous rendre:
Nous gagnerons le temps qu'il faut à mon dessein,
Et je verrai bientôt terminer votre hymen.

DORISE.

Que mon cœur est troublé!...

MARINE.

Trouble qu'on ne hait guère,
N'est-il pas vrai? Je sais sur nous ce qu'il opère;
Jouir de son ivresse est le bien le plus doux.
Gardons bien cependant ces secrets entre nous,
Et paroissez toujours docile, indifférente.
Votre père, trompé dans sa première attente,
Protège votre amant qu'il croit vieux comme lui;
Je veux qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

DORISE.

Je tremble que lui-même il ne le reconnoisse;
Et comment a-t-il pu lui cacher sa jeunesse?

MARINE.

Il n'y connoîtra rien, c'est un coup de mon art:
Allez, vous n'avez rien à craindre à cet égard.

DORISE.

Tu ne peux trop compter sur ma reconnoissance.

MARINE.

Je cherche le succès plus que la récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

Apprenons ce qu'a fait notre jeune vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, quel est ce grand pendard ?

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence ?
Sachons un peu de lui... Ciel ! quelle ressemblance !
Ma foi, c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : que vois-je ?... Il a l'air de Frontin.
C'est lui-même...

FRONTIN.

C'est lui...

CRISPIN.

Bon jour, cher camarade.

FRONTIN.

Ah ! cher Crispin, reçois cette vive embrassade.

CRISPIN.

Tu viens de me tirer d'un maudit embarras ;
Mais d'où viens-tu ? Quel soin conduit ici tes pas ?
Ton maître est-il ici ?...

FRONTIN.

Que fait monsieur son père ?



Seroit-il à Paris ?... Mais qu'y viendroit-il faire ?
Pour se remarier seroit-il en ces lieux ?

CRISPIN.

Peut-être en ce logis vous êtes amoureux ?

FRONTIN.

Libertin autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

Quelqu'amour clandestin préside à vos voyages ?

FRONTIN.

Il nous aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu.

FRONTIN.

Ne me cache donc rien.

CRISPIN.

Fais moi donc quelque aveu.

FRONTIN.

Parle donc.

CRISPIN.

Je t'ai fait la première demande,
C'est à toi de parler.

FRONTIN.

Quoi ! Crispin appréhende
Que je puisse abuser d'un secret confié ?

CRISPIN.

Quelle discrétion ! où donc est l'amitié ?

FRONTIN.

Rien qu'un mot.

CRISPIN, *bas.*

Tenons ferme.

FRONTIN, *bas.*

Usons d'un stratagème.

is mécontent de cet ivrogne-là ?
r me servir, quelle excuse est-ce là ?
elons ici mes desseins et mes vues.
e j'aie au moins deux ou trois entrevues
une objet que je veux m'attacher.
re, d'abord, il faut le détacher ;
e a déja commencé cette affaire,
ûr, et je n'ai maintenant qu'à lui plaire :
ustement que je vois s'avancer..

SCÈNE IV.

ISE, LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE, *bas.*

à l'écouter il faut vous efforcer.

DORISE, *bas.*

dicule !

MARINE, *bas.*

Un peu de violence.

LÉANDRE.

ous offre à mon impatience !
[illegible] votre appartement.
[illegible] otre éloignement ;
d'une heure...
que j'en meure...
en son projet
u'il me fait :
ablable [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Parbleu, de t'avoir vu mon plaisir est extrême,
Et je veux célébrer un si charmant bonheur
En buvant avec toi du meilleur de mon cœur.

CRISPIN, *bas.*

(*Haut.*)

Il a le vin bavard. J'accepte la partie.

FRONTIN, *bas.*

(*Haut.*)

Je l'enivre. Ici près est une hôtellerie;
Le vin en est parfait, l'hôte est de mes amis:
Viens...

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en ce logis.

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers. Avant qu'il soit une heure
Je saurai son secret, et de plus sa demeure.

SCÈNE II.

LÉANDRE PÈRE, CRISPIN.

LÉANDRE.

Eh! Crispin, où cours-tu?

CRISPIN.

Ne me retenez pas;
Je cours, pour vous servir, m'enivrer de ce pas.

SCÈNE III.

LÉANDRE PÈRE, *seul.*

Crispin, Crispin, écoute. Ah! l'indigne, le traître!
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de maître.

Que je suis mécontent de cet ivrogne-là ?
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là ?
Mais rappelons ici mes desseins et mes vues.
Il faut que j'aie au moins deux ou trois entrevues
Avec le jeune objet que je veux m'attacher.
De son père, d'abord, il faut le détacher ;
Sa suivante a déja commencé cette affaire,
J'en suis sûr, et je n'ai maintenant qu'à lui plaire :
C'est elle justement que je vois s'avancer..

SCÈNE IV.

DORISE, LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE, *bas.*

SONGEZ qu'à l'écouter il faut vous efforcer.

DORISE, *bas.*

Ah ! qu'il est ridicule !

MARINE, *bas.*

Un peu de violence.

LÉANDRE.

Quel sort heureux vous offre à mon impatience !
J'allois voler, Dorise, à votre appartement.
Je ne pourrai souffrir le moindre éloignement ;
Si cela continue... Et l'absence d'une heure...
M'a mis dans un état... il faudra que j'en meure...
Si le bon-homme Orgon persiste en son projet,
Ou si vous ne vengez l'injure qu'il me fait :
Concevez-vous, Dorise, un semblable caprice ?
On me trouve pour vous trop jeune, trop novice ;
Vous me ferez raison de cette insulte-là,
Et j'en appelle à vous : comment donc, on viendra
M'imputer à défaut ce qui seul peut vous plaire ?

Je suis jeune, tant mieux : est-ce là son affaire?
Si je suis bien pour vous, tout est examiné,
Et vous ne voulez pas un époux suranné;
Vous êtes de bon goût, la jeunesse, j'espère,
Ne vous effraie pas autant que votre père.

DORISE.

Monsieur, j'ai pour mon père un respect sans égal;
Il fuit les jeunes gens, il en parle si mal,
Que je crains quelquefois qu'il ne leur fît justice;
Je ne saurois taxer mon père de caprice :
Cependant à mes yeux (s'il peut m'être permis
De dire là-dessus librement mon avis)
La jeunesse jamais ne parut effrayante.

MARINE.

Effrayante! au contraire, elle ravit, enchante.
Voyez cet air facile, avantageux, léger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger :
Vivent les jeunes gens! tout est feu, tout est grâce;
Ils ont quelques défauts : ma foi, je les leur passe.
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

LÉANDRE.

J'y suis incorrigible : a-t-on su me charmer,
Je ne suis plus à moi, c'est une inquiétude,
Un trouble, une langueur : c'est un état fort rude.

MARINE.

Pauvre enfant!

LÉANDRE.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu?
Ma tendresse de vous exige cet aveu.

MARINE.

Qu'allez-vous demander? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée;

Je ne sais pas au Mans ce qu'on fait sur ce point,
Mais les mots à Paris ne se permettent point.
Ah ! peste, on est exact ici sur la morale ;
Vous pouvez deviner, la chose est presqu'égale :
Quel coup de sympathie entre vos jeunes cœurs !
Tout vous unit, esprit, sens, jugement, humeurs ;
Elle est faite pour vous autant que vous pour elle.

DORISE.

Marine, pour monsieur vous montrez bien du zèle.

LÉANDRE.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle ainsi.

MARINE.

J'aime monsieur, sans doute, et je parle pour lui ;
C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire.

LÉANDRE.

Ah ! Marine...

MARINE.

Mais oui, je ne saurois m'en taire.

LÉANDRE.

Trop heureux si Dorise écoutant tes avis...

DORISE.

M'en a-t-elle donné que je n'aye suivis ?
Elle sait me forcer à ce qu'elle désire.

LÉANDRE.

Eh ! le voilà ce mot si difficile à dire ;
Vous m'aimez, et je puis prétendre à votre main.

DORISE.

J'entends quelqu'un, Marine...

LÉANDRE.

Eh non ! Est-ce à demain ?
Tenterons-nous d'abord de ramener le père ?

DORISE.

Que votre amour, monsieur, quelques jours se modère ;
Ne précipitons rien, Marine vous verra,
Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

MARINE.

Oui, monsieur, vous voyez si je vous suis contraire ;
Mais si l'on découvroit un peu trop tôt l'affaire...
Je sais bien un moyen de parer ce soupçon.

LÉANDRE.

Quel est-il?

MARINE.

De rester très peu dans la maison.

LÉANDRE.

J'y consens... Vous sortez?

DORISE.

Excusez-moi, de grâce ;
Je crains d'être surprise, et je quitte la place.
Marine, suivez-moi...

MARINE.

Je ne puis qu'obéir,
Mais croyez que partout je songe à vous servir.
(Bas.)
Le sot homme!

SCÈNE V.

LÉANDRE PÈRE, *seul.*

FORT bien! Ce qu'on vient de me dire
Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
La petite friponne a pris du goût pour moi,
Aussi j'ai fait merveille ; et maintenant je voi

Comment nos étourdis ont si bien l'art de plaire :
Il ne faut qu'être fat, et j'en fais mon affaire ;
Mon premier coup d'essai n'est pas trop malheureux.

SCÈNE VI.

LÉANDRE PÈRE, LÉANDRE FILS.

LÉANDRE FILS.

Me serois-je flatté !.... Mais que vois-je en ces lieux !
Et ne pourrai-je encor parler seul à Dorise?
Ah ! quel objet !.... O ciel ! Eh ! quelle est ma surprise !

LÉANDRE PÈRE.

Que vois-je !....

LÉANDRE FILS.

Quoi ! c'est vous, mon père?

LÉANDRE PÈRE.

C'est mon fils.
Ah ! coquin, qui t'oblige à prendre ces habits?
Parle, dans ce logis quelle raison t'amène?
Fils indigne de moi....

LÉANDRE FILS.

Je n'ai pas moins de peine
A deviner l'objet de ce déguisement.
Quoi ! mon père à Paris? Et pourquoi?... Depuis quand?

LÉANDRE PÈRE.

De ce déguisement la raison est secrète.
J'y suis *incognito.*

LÉANDRE FILS.

Mon esprit s'inquiète
Du silence qu'ici vous gardez avec moi,
Je vous trouve fort bien, mais je sens quelque effroi
De vous voir travesti sans en savoir la cause.
Mon père, vous est-il arrivé quelque chose?

LÉANDRE PÈRE.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui ;
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LÉANDRE FILS.

Je ne vous savois pas tant de goût pour les armes.
Depuis quand ce métier pour vous a-t-il des charmes ?
Avez-vous fait campagne ?

LÉANDRE PÈRE.

Oui.

LÉANDRE FILS.

Ceci me surprend ;
Vous voulez me tromper, mon père, assurément :
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie,
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.
Ma foi, je ne sais point qui vous voulez charmer,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer :
Vous êtes à ravir....

LÉANDRE PÈRE.

Mais es-tu bien sincère ?
Là, me trouves-tu bien ?....

LÉANDRE FILS.

En vérité, mon père,
Si vous me permettez cette comparaison,
Je ne suis pas si bien, et l'on auroit raison
De vous croire mon fils en nous voyant ensemble.
Mais que dites-vous donc du sort qui nous rassemble
Dans la même maison, et si bizarrement ?
Permettez que j'en rie avec vous un moment.
Oh çà, faites-moi donc part de votre aventure ;
Je suis à vous servir disposé, je vous jure :
Avez-vous à tromper quelqu'Argus vigilant,
Quelqu'oncle, quelque père ou quelqu'autre parent ?

Frontin fait quelquefois là-dessus des miracles,
Et nous viendrons à bout de lever les obstacles.

LÉANDRE PÈRE.

Tu ne saurois m'aider à tromper qui je veux.

LÉANDRE FILS.

Eh! mais tout est possible, on peut vous rendre heureux.
N'épargnez sur ce point ni mes soins ni mon zèle :
Mais dites-moi d'abord, mon père, quelle est-elle?
Loge-t-elle ici près?....

LÉANDRE PÈRE, *à part.*

Ah! qu'il me rend confus!

(*Haut.*)

Je ne puis m'expliquer à présent là-dessus.
Mais revenons à toi.

LÉANDRE FILS.

Voudriez-vous, mon père,
Prêter à votre fils un secours salutaire?
La plus vive tendresse a fait ce changement :
Oui, l'amour est l'auteur de mon déguisement;
J'aime dans ce logis une fille adorable,
Dont on veut que l'époux soit d'âge respectable.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille d'Orgon?....

LÉANDRE FILS.

Oui. La connoissez-vous?
J'oserois pis encor pour être son époux.

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Justement; le pendard en veut à ma maîtresse.

LÉANDRE FILS.

[illegible] voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse,
[illegible] jusqu'à présent a secondé mes vœux,
[illegible] et la fille ont approuvé mes feux.

Qu'un jeune concurrent à tous deux se propose,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose,
En fascinant leurs yeux, me feroit préférer.
Être vieux est ici le moyen d'espérer.

LÉANDRE PÈRE.

Quoi! la fille?...

LÉANDRE FILS.

À son père elle se sacrifie;
Elle consent à tout : heureux que ma folie,
En les trompant tous deux, leur sauve un repentir!

LÉANDRE PÈRE.

Pour la fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LÉANDRE FILS.

Non, mon père, au contraire, et dès ce soir peut-être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître,
En lui donnant la main, votre fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille...

LÉANDRE PÈRE.

Eh qui donc?

LÉANDRE FILS.

Sa suivante.
Entre nous, pour conduire un amoureux roman,
C'est un esprit du diable; elle vous fait un plan,
Vous conduit une intrigue avec toute l'aisance...
C'est la perle, en un mot, des soubrettes de France;
Si vous la connoissiez...

LÉANDRE PÈRE, *bas.*

Que trop pour mon malheur.
(*Haut.*)
Scélérate! Je puis mieux faire ton bonheur;

C'est Orgon que je cherche ici, c'est mon intime;
Liés depuis long-temps par l'amitié, l'estime,
Je n'ai qu'à dire un mot : mais il faut pour cela
Quitter dès à présent ce déguisement-là.
Orgon en ma faveur t'acceptera pour gendre,
Je t'en suis caution...

LÉANDRE FILS.

O père le plus tendre!
Cependant si fâché de ma témérité,
Surtout par ma jeunesse encor plus rebuté,
Il s'alloit refuser, mon père, à votre instance.

LÉANDRE PÈRE.

Je le ferai rougir de son extravagance;
C'est un bon homme, et j'ai quelque crédit sur lui :
Je vais l'entretenir, et compte qu'aujourd'hui,
Lui parlant comme il faut, il m'accorde sa fille.
J'en veux avec plaisir augmenter ma famille.
C'est assez, va changer de parure au plus tôt;
Moi, près de mon ami je ferai ce qu'il faut.

LÉANDRE FILS.

Laissez-le moi tromper...

LÉANDRE PÈRE.

Je vous demande excuse;
Je ne souffrirai point qu'à mes yeux on abuse
De la crédulité d'un de mes bons amis,
Et je suis contre toi, si tu ne m'obéis.

LÉANDRE FILS.

(Bas.)

Etourdi que je suis! O rencontre maudite!
Mon sort est en vos mains, mon père...

LÉANDRE PÈRE.

Va donc vite,
Je t'attends en ces lieux.

LÉANDRE FILS.

Un moment me suffit;

Vous me promettez tout?

LÉANDRE PÈRE.

Oui, tout ce que j'ai dit.

SCÈNE VII.

LÉANDRE PÈRE, *seul.*

AH! je vais te servir de la belle manière :
Il gagnoit en vieillard et la fille et le père;
S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
Plus amoureux cent fois, et bien plus vieux que lui.
Marine m'a joué le tour le plus infâme...
Dorise, sans cela, seroit déja ma femme;
Mais je m'en vengerai. Tout peut se réparer,
Et sous mes vrais habits je n'ai qu'à me montrer.
Je vais tirer Orgon de cette erreur cruelle
Où j'allois le plonger, et j'épouse la belle.
Mon fils enragera, grondera, pestera;
Tant mieux, par ce revers il se corrigera :
Il faut savoir punir à propos la jeunesse.
J'avois pu te quitter, trop aimable vieillesse?
Hélas! je te devrai ma joie et mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE PÈRE, MARINE.

MARINE.

NOTRE amant ne vient point...

LÉANDRE.

Il viendra : serviteur.

MARINE.

Je m'occupois de vous. Eh bien! dans ma maîtresse
Avez-vous remarqué pour vous quelque tendresse?
Vous ai-je bien servi?

LÉANDRE, *bas.*

(*Haut.*)

L'impudente! Fort bien.

MARINE.

Je vous ai ménagé ce moment d'entretien...
Vous l'avez enchantée, et son âme ravie...

LÉANDRE, *brusquement.*

Adieu. Je sais combien Marine est mon amie.

SCÈNE IX.

MARINE, *seule.*

Le jeune homme ou Frontin se seroient-ils trahis?
Quoi! tandis que pour eux j'aurois tout entrepris,
Ils auroient pu?... Mais non, cela n'est pas possible.
Aisément du soupçon un vieux est susceptible;
Il m'éprouvoit... Allons, ne nous démontons pas,
Et mettons tout à fin pour sortir d'embarras.
Ah! qu'il tarde à venir! mais bon! voici le père;
Portons le dernier coup...

SCÈNE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Que faut-il que j'espère?
Ma fille va descendre, et s'expliquer enfin.
Qu'as-tu vu? De ceci quelle sera la fin?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
Qui n'a ni froid ni chaud, toujours indifférente;
Qui ne sait rien encor de triste ni d'heureux;
A qui tout est égal, blanc ou noir, jeune ou vieux,
Sot ou non, rien n'y fait : « J'obéis à mon père,
« Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfère. »
Voilà tous ses discours; à votre place aussi
Je n'en croirois que moi pour choisir son mari.
Le médecin vous plaît, je dirois qu'on le prenne,
Et tout à l'heure encor...

ORGON.

Ne te mets point en peine,
Puisqu'elle est si long-temps à se déterminer,
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout ordonner.

MARINE.

C'est fort bien fait, monsieur.

ORGON.

Voici notre indolente.

SCÈNE XI.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

COMMENT donc! est-ce ainsi qu'on est obéissante?
Vous n'avez pas encore agréé pour époux
Ce médecin fameux?

DORISE.

Ce choix dépend de vous.

ORGON.

Je vous [illegible] du [illegible]
Et je n'ap[illegible]

Ne pas aimer déja cet homme merveilleux !
Notre Manceau peut-être aura frappé vos yeux ?

DORISE.

Frappé mes yeux ? Oh non !...

ORGON.

En ce cas prenez l'autre,
J'aurai mon médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre.

ORGON.

Oui, par soumission, bien plutôt que par goût :
Cependant c'est un homme à préférer à tout,
Que tu devrois chérir ; mais en es-tu capable ?

MARINE.

Cela viendra peut-être...

ORGON.

Un chimiste admirable
Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur.
Tu ne mérites pas un semblable bonheur.
Il est charmant, divin ; Marine, que t'en semble ?

MARINE.

Je ne demande au ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE.

Je gage que bientôt vous en aurez aussi ;
Il a l'air engageant, les manières aimables ;
Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi, je sens pour lui la plus vive amitié :
Son rival au contraire excitoit ma pitié.

SCÈNE XII.

ORGON, LÉANDRE PÈRE, *en vieillard*, DORISE, MARINE.

ORGON.

Mais, voici ton vieillard; approchez-vous, mon gendre,
Votre main, et la tienne; et pourquoi t'en défendre?
Ah, ah! je me trompois! je suis votre valet:
Beau blondin travesti, vous n'êtes pas mon fait.
Monsieur l'officier, gagnez votre demeure;
Votre père, peut-être, est à sa dernière heure:
Croyez-m'en, pour le voir, retournez sur vos pas.

MARINE, *bas*.

Que veut dire ceci? quel nouvel embarras?

LÉANDRE.

Sortez de votre erreur, c'est votre ami lui-même
Qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême!

LÉANDRE.

Ouvrez les yeux enfin.

ORGON.

Qui, vous, mon vieil ami?

LÉANDRE.

Moi-même...

MARINE.

Est-il possible!

LÉANDRE.

Et toi perfide aussi.
Peux-tu t'en étonner? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce [illegible]?

MARINE.

Il ne sait ce qu'il dit, je ne le connois pas.
(*Bas.*)
Ah ciel ! par quel moyen nous tirer de ce pas ?

LÉANDRE.

Ai-je imaginé seul cette lourde bévue ?...
N'est-ce pas ton conseil ?

ORGON.

Et la lettre reçue...
La folie, et ces maux dont me parloit Crispin ?

LÉANDRE.

Chimères, et je suis dans l'état le plus sain ;
Cette fourbe m'a fait hasarder l'entreprise
De passer pour mon fils, et de plaire à Dorise.
J'ai cru qu'en m'annonçant pour un autre que moi,
Je pourrois lui donner peut-être moins d'effroi ;
Et je ne pensois pas, que si douce et si sage,
Elle pût épouser un homme de mon âge :
A votre égard, j'ai cru qu'un écrit de ma main,
Sous le nom de mon fils, appuieroit mon dessein.

ORGON.

Morbleu ! peut-on encor radoter à cet âge ?
Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage,
Contre tout jeune amant je voulois me liguer ;
Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer,
Et que pour assurer le bonheur de Dorise
Je devrois regretter la peine que j'ai prise ;
[illegible] je n'avois trouvé ce vieillard si prudent,
[illegible] à tous égards, du bonheur qui l'attend.
[illegible] ami, ma fille est pour un autre ;
[illegible] franc...

LÉANDRE.

Quel dessein est le vôtre,

Quand vous m'avez promis?...

ORGON.

Je vous croyois prudent,

Mais de ma sotte erreur je reviens à présent;
J'aimerois mieux, vous dis-je, en changeant de pensée,
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée,
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui
Après vous avoir vu vous jouer d'un ami:
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science,
Un esprit éclairé par la seule raison.

LÉANDRE.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion.

ORGON.

Oui, ce vieillard devroit être votre modèle.
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle.

LÉANDRE.

Vous reviendrez bientôt de cet entêtement.
Le galant suranné que vous nous vantez tant...

ORGON.

Eh bien?

LÉANDRE.

Vous déplaira, c'est une chose sûre:
Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LÉANDRE.

Gageons que non...

ORGON.

Gageons...

LÉANDRE.

Je suis mieux votre fait.

ORGON.

C'est un grand médecin...

LÉANDRE.

La qualité m'étonne ;
Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sais bien ; il a des secrets merveilleux.

LÉANDRE.

Celui de vous tromper lui réussit au mieux.

MARINE, *bas.*

Ah ! nous sommes perdus !...

LÉANDRE.

Il doit bientôt se rendre ;
Justement le voici...

SCÈNE XIII.

LÉANDRE FILS, *en jeune homme ;* LES MÊMES.

ORGON.

Je n'y puis rien comprendre.

DORISE.

Marine, il va se perdre.

MARINE.

Ah ! quel extravagant !

LÉANDRE FILS.

Ah ! monsieur, pardonnez les ruses d'un amant ;
Vous vouliez ce matin protéger ma vieillesse,
Vous serois-je odieux par ma seule jeunesse ?
J'aimois depuis long-temps votre fille en secret...

DORISE.

Que je souffre, Marine !...

MARINE.

Oh ! le sot indiscret !

ORGON.

Marine me jouoit, avec vous, à ce compte,
Et tous vos grands talents, monsieur...

LÉANDRE PÈRE.

Étoient un conte

MARINE.

Ma foi, je ne sais plus quel tour ceci prendra :
Destin, fortune, amour, nous sauve qui pourra.

LÉANDRE FILS.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vu faire ?
Il falloit voir Dorise et ne pas vous déplaire ;
J'ai consulté l'amour ; l'amour est imprudent...
Mon père.. unissez-vous à moi dans ce moment...

MARINE.

Son père ?

ORGON.

Que dit-il ?... Quoi !... vous seriez son père

LÉANDRE PÈRE.

Oui : quel est maintenant celui que l'on préfère ?

ORGON.

Tant de bizarrerie a de quoi m'étonner.
Ma fille, c'est à toi de bien examiner,
Qui, du père ou du fils, mérite mieux sa grâce ;
Je te remets mes droits ; fais ton choix, et j'y passe.

LÉANDRE FILS.

Mon père est mon rival, c'est à moi de céder.

MARINE.

Non, il faut la laisser entre vous décider.

LÉANDRE FILS.

Je tremble...

LÉANDRE PÈRE.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur...

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous,
Un mot va déclarer quel sera mon époux;
Vous avez tous les deux marqué peu de sagesse,
Mais on doit quelquefois excuser la jeunesse.

MARINE.

Bien jugé.

LÉANDRE FILS.

Quelle joie!

ORGON.

Allons, mon vieil ami,
Sur ce petit malheur prenez votre parti;
Vous l'avez mérité.

LÉANDRE PÈRE.

J'y consens. D'ordinaire
Un fils semble être né pour désoler son père.

MARINE.

Vite à votre contrat, et terminons ce soir;
Plus de délais.

LÉANDRE FILS.

L'amour a comblé mon espoir.

(Ils sortent.)

MARINE.

A quelque prix, ma foi, qu'on mette la finesse,
Le hasard et l'amour font plus que notre adresse.

FIN DE LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

TABLE

DES PIECES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.